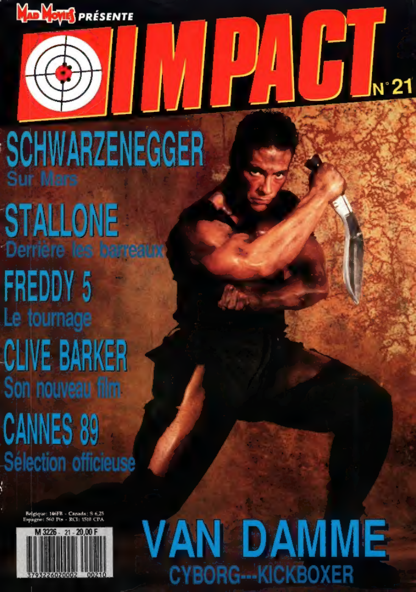


Mad Movies PRÉSENTE
IMPACT
N° 21
SCHWARZENEGGER
Sur Mars
STALLONE
Derrière les barreaux
FREDDY 5
Le tournage
CLIVE BARKER
Son nouveau film
CANNES 89
Sélection officieuse
Belgique: 146FB - Canada: $ 6,25
Espagne: 560 Pts - RCI: 1510 CPA
M 3226 - 21 - 20,00 F
3793226020002 00210
VAN DAMME
CYBORG---KICKBOXER



59
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
Le dossier qui tue:
THE CRAIGNOS MONSTERS
en 50 ans de Cinéma!
LA MOUCHE II
BATMAN
HELLRAISER II
GRATUIT!
dans ce numéro:
l'Affiche de FREDDY 5
A Nightmare ON ELM STREET 5
THE DREAM CHILD
M 2016 - 59 - 20,00 F
3792016020000 00590

Mad Movies PRÉSENTE

IMPACT

MOTEUR

SOMMAIRE

6. CYBORG & KICKBOXER
Jean-Claude Van Damme prend son envol définitif après deux fâcheux navets. Aventures futuristes et ring sanglant, un nouveau héros vient de naître. Van Damme sera-t-il bientôt l'égal des grands baraqués comme Stallone ou Arnold ? On ne répond pas non. L'été sera très chaud pour lui.

14. NIGHTBREED
Peu concerné par **Hellraiser II**, Clive Barker remet sérieusement la main à la pâte dans cette production aussi bien humaniste que monstrueuse. Le film n'en est maintenant qu'au stade du tournage, mais serait déjà partant pour Avoriaz 9O.

18. LOCK UP
Presque un an après **Rambo III**, Stallone décide de raccrocher les mitrailleuses lourdes pour essayer l'univers carcéral. Mais les méchants sont partout, qu'ils soient fonctionnaires ou viet-congs.

2O. 21st CENTURY
L'aventure de *Cannon* est terminée pour Menahem Golan, cet incroyable producteur. Mais notre homme ne s'est pas assagi: il récidive à la puissance 1O avec une nouvelle compagnie qui annonce clairement la couleur du dollar.

22. POLARS : DU GOUPILLON AUX NAZILLONS
Confessions Criminelles fréquente la sacristie du père Donald Sutherland, **American Murder** nous refait le coup du meurtre glauque et langoureux de **Sang pour Sang** (en moins bon), **Pour la Gloire** explique que Margaret Thatcher est vraiment une vieille rombière ingrate, et John Frankenheimer fait toujours preuve d'une belle efficacité dans sa chasse aux nazis yankees de **Dead Bang**.

26. FREDDY 5 (NIGHTMARE ON ELM STREET V : THE DREAMCHILD)
Freddy ne nous laisse plus le temps de souffler. Le revoilà un peu plus contrarié: cette fois, il doit se réincarner dans un bébé pour survivre. Le maquilleur Chris Biggs explique la transformation d'un homme en moto organique, et Robert Englund enchaîne sur une nouvelle version du **Fantôme de l'Opéra**.

3O. CANNES 89 : LE MARCHE DU FILM
Mazette, que de navets ! La Rue d'Antibes serait presque déclarée zone sinistrée si une poignée de joyaux n'était venue presque incognito sauver les meubles. Une fois de plus, les Chinois de Hong-Kong ont la vedette, tandis que quelques grands connaissent de sérieux revers de talent.

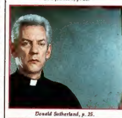
36.: TOTAL RECALL
Encore un an d'attente, avant la livraison de cette ambitieuse production, au budget astronomique. Sous la direction de Paul *RoboCop* Verhoeven, Arnold part à la recherche de lui-même, sur Mars.

39. LA PORTE DU PARADIS
La version courte était déjà bonne, mais la longue l'est encore plus. L'Ouest revu par Cimino n'est pas celui de l'idéal américain.

4O. CHERIE B : BRIAN THOMAS-JONES
Brian Thomas-Jones est un petit nouveau dans la Zone B, mais il s'impose déjà avec **Rejuvenator** (remake gore de **Sunset Boulevard**), et **Escape from Safeheaven** (où on devine l'influence du **New York 1997** de Carpenter). Pas grave.

Et aussi : **4. TELEGRAMMES** (les potins de notre commère). **42. EXPRESSO** (un tour du côté de Hong-Kong, le showcase de **Call From Space**, des bédés cochonnes, Lino Brocka). **44. CINE CIBLES** (**Les Insoumis, Skinheads, Légitime Vengeance, Young Guns, Retour de la Rivière Kwaï** et la reprise de **Lawrence d'Arabie**). **46. TIR GROUPE** (on a même vu **Monsieur Hire** et **Trop Belle pour Toi !**). **47. COURRIER DES LECTEURS. 48. VIDEO** (avec, en vedette, le préventif **Rambomania**), plus quelques émotions privées avec le X).


Don Johnson, p. 24.


Donald Sutherland, p. 25.


Sylvester Stallone, p. 18.

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication:** Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef:** Marc Toullec. **Secrétaire de rédaction:** Nick d'Auria. **Maquette:** Vincent Guignebert. **Comité de rédaction:** Marcel Burel, Alain Charlot, Nick d'Auria, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration:** Betty Chappe, Cyrille Giraud, Catherine Pétzoll, Hervé Naguet, Jack Tewksbury. **Correspondants:** Maitland McDonagh (New York), Cynthia Biret (Los Angeles), Alberto Farina (Rome).
Composition: The Mansart Compo Corporation & Associates. **Photogravure:** IGO. **Impression:** SIEP. **Distribution:** NMPP. **Rédaction/ Administration/ Courrier:** 4 Rue Mansart, 75OO9 Paris. **Dépôt légal:** Juin 1989. **Commission paritaire:** N° 67856. N° ISSN: O765-7O99. Bimestriel. N° 21. Tiré à 7O OOO exemplaires.
Remerciements: Didier Allouch, Daniel Bouteiller, Denise Breton, Pierre Carboni, DDA, Joël Dangol, Gilles Boulenger, Danielle Gain, Laura Gousdain, François Guerrar, Samuel Hadida, Jack Publicity, Vanessa Jerrom, Christophe L., Anne Lara, Priscilla Mac Donald, Jean-Baptiste Meyer, The Movie Group, Gilles Polinien, Franck Sauvineau, Robert Schlockoff.

Photo de couverture : Jean Claude Van Damme dans **Cyborg**.

EDITORIAL

Il y a, paraît-il, une petite et une grande presse. La presse des grands reporters, des mondains toujours prompts à lâcher quelques compliments avariés en vue de futures piges grassement rémunérées, la presse des "pros" qui savent tout sur tout, qui se targuent d'un carnet d'adresses copieux. Et puis, il y a la "petite" presse, celle des "zineux de base" comme le gribouille une gazette qui pourtant diffuse à 30.000 exemplaires. Qu'est-ce qui autorise un pigiste anonyme, payé à ne pas dépasser le nombre de feuillets impartis, à cracher sa rancœur, sa fausse modestie, et surtout à essayer de se prouver à lui-même qu'il compte parmi les "bons" ? Rien, sinon le besoin de poser son gros cul sur un piédestal où personne n'avait jugé bon le hisser. Il est vrai qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même.

Pour la première fois cette année, le Festival de Cannes semblait se dérouler dans une espèce de brouillard, de flou artistique où les films faisaient de la figuration. Sur la Croisette, régnait une morosité ouatée, polie. Pas de scandale dans la compétition, tout était gentil, joli, bien propre sur soi. Le chahut régnant à la projection de **Chimère**, les sifflements accueillant **Lost Angels** ont à peine attiré l'attention. Qui a dit "je m'en foutisme" ? A peine quelques quolibets, à l'annonce d'un palmarès surprise où un petit film indépendant sur lequel personne n'aurait parié faisait la nique aux ténors. L'atmosphère du festival, dont la télévision donne une idée tronquée (paillettes et tapis rouge), s'est dépareillée de l'aura, de la magie de 40 ans d'existence. Pourquoi ? Peut-être simplement par lassitude, pour cause de banalisation de la fête souhaitée. Heureusement, les événements mitonnés par le Marché du Film et ses annexes ont déclenché ce qu'il fallait d'émeutes, de débordements des gardes de sécurité. Responsables de la folie des groupies : Bo Derek (les yeux toujours aussi bleus) et le beau Rob Lowe, le chéri de ces demoiselles. Toujours dans le cadre du Marché du film, à noter la présence de Lou Ferrigno avec qui nous avons réalisé l'interview du siècle. Question : "-Quel souvenir conservez-vous de votre carrière en Italie" ? Réponse du géant vert Hulk : "-De bons souvenirs". Point. Autre démonstration de l'étendue de son vocabulaire. A l'interrogation "-Vous allez reprendre le rôle de Hulk dans une nouvelle série ?", il place délicieusement, après moult réflexions, le mot... "-Oui !". Nous sommes comblés. Impeccablement coiffé, Lou est ensuite parti poser avec des grappes de minettes accrochées aux avant-bras. Des moments surréalistes pour un festival qui en manquait singulièrement.

Marc TOULLEC



Voilà une production sud-américaine qui semble bien étrange, **Bloodhunt** de Javier Elorrietta. Le film conte l'arrivée d'un jeune docteur dans une bourgade isolée dont les habitants ont pour habitude, tous les ans, de libérer les patients d'une clinique afin de les traquer comme du gibier. Le toubib rassemble les malades (des ex-junkies), et les oppose aux autochtones tarés. Vraiment curieux.

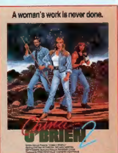
Un projet dément pour Mark Forstater, producteur de **X-Tro** : **Lycanthrope**, une comédie où un loup-garou affronte le **Terminator III**.

New Line, firme milliardaire des **Freddy**, vient de trouver un nouveau filon rentable avec **Heart Condition** dont les ventes internationales sont mirifiques. Cette mise en scène de James D. Parriott montre un détective fragile du cœur succomber à une crise cardiaque. Une transplantation réussit mais le propriétaire initial de l'organe se manifeste... Avec Bob Hopkins en vedette.

La guerre froide est vraiment finie pour le cinéma américain. Andy Davis (très énergique dans **Sale Temps pour un Flic** et dans **Nico**) réalise **The Package** avec Gene Hackman, Joanna Cassidy et Tommy Lee-Jones. Un sergent de l'armée américaine est chargé de protéger un haut fonctionnaire soviétique dont la vie dépend de l'envoi de quelques missiles nucléaires.

Cannon qui ne s'appelle plus *Cannon* mais *Pathé Europa* produit **Keaton's Cop** de Bob Burge, un polar avec Lee Majors, **Strangehold : Delta Force II**, de Aaron Norris avec son frère Chuck et une production réunissant Michael Dudikoff et Chuck Norris.

Pour la première fois, les autorités vietnamiennes autorisent un tournage étranger sur leur sol. Il s'agit de **A Better Tomorrow III** de Tsui Hark (producteur de **Histoires de Fantômes Chinois** pour les distraits, et aussi cinéaste de génie). Très violent, le film porte le deuil de deux cascadeurs tués sur le plateau.





Cynthia Rothrock, la Bruce Lee au féminin, la karatigresse aux mains d'acier, tourne, tourne. Un peu n'importe quoi à vrai dire. A commencer par la suite du lamentable **China O'Brien**, bêtement **China O'Brien II** toujours réalisé par Robert Clouse où elle reprend son rôle de femme-flic. Arrivent ensuite **Key Witness** de George Chung (dans lequel elle se venge de la mort de son mari) et **Fight to Win** de Leo Fung où il s'agit de gagner une statuette précieuse suite à une joute d'arts martiaux.
Dernier film à l'actif de Cynthia : **Split Lightning** de Steve Carver, dans lequel un talisman de jade fait d'elle une redoutable et meurtrière karatéka.

A.I.P. (American International Pictures) est en passe de devenir la firme la plus productive des Etats-Unis. Avec une quinzaine de titres par an, elle emploie les mêmes acteurs, les mêmes réalisateurs et, à quelques virgules près, les mêmes intrigues. **The Final Sanction** de David A. Prior décrit une troisième guerre mondiale réduite à sa plus simple expression. Un Russe et un Américain s'allient pour empêcher la destruction du monde.

Retrouvailles pour le géant black Steve James et le cinéaste Sam Firstenberg hors de *Cannon* et des **American Ninja**, avec Michael Dudikoff dans **Riberbend** qui traite des droits des Noirs dans une ville de Géorgie en 1966. Le temps n'y est pas à la discussion mais aux flingues.

Le projet le plus comique de l'année est **Chinatown Connection** du canadien Jean-Paul Ouelette avec Lee Majors II et Bruce Ly III. Un flic du genre cool s'allie avec un dur des troupes d'assaut pour démanteler un traffic de drogue. Le générique est nettement plus cocasse que le scénario.

Jeannot Szwarc reprend du service après le purgatoire TV, le punissant des échecs de **Santa Claus** et **Super Girl**. Il vient de finir **Honor Bound** avec Tom Skerrit concernant un soldat américain prisonnier en Allemagne de l'Est, et un téléfilm aussi conçu pour le ciné, **Have a Nice Night** avec Michael Brandon, Marisa Berenson et Marc de Jonge, adaptation de James Hadley Chase faisant partie de toute une série de films, notamment dirigés par Guy Hamilton, Claude Bernart-Aubert et George Lautner.

Les ninjas contre-attaquent. Voici venir: **Ninja Academy** dirigé par un maître des arts martiaux (une production Nico Mastorakis), et même **The Russian Ninja** du suédois Matts Helge ainsi que **The Great Miami Ninja War**, de Tom Arcuragi. Mais la vogue semble bien connaître moins d'enthousiasme de la part des amateurs de séries Z. Même la firme *IFD Films and Art* se recycle dans de vagues polars à tendances guerrières. Son big boss, Joseph Lai, produit ainsi la série des **American Commando** (douze films), quelques **Thunder Kids**, **War City**, **Warriors of America**, **Zodiac America**, réalisés par la troupe de ringards habituels: Charles Lee, Anthony Pa, Bob Chan, Philipp Ko.

Après **Golden Swallow**, **Portrait of a Nimph** et **Love with a Ghost of Lusham** se pointe à l'horizon oriental un énième démarquage de **Histoires de Fantômes Chinois**, **Dream Lover** (à ne pas confondre avec le navet de Alan Pakula) de Tony Au. Chow, un jeune compositeur, a la vision d'une figure de pierre miroitant à la surface d'un lac. La grand-mère de sa petite amie lui apprend plus tard qu'il est la réincarnation d'un type mort voici 2.000 ans et qu'il doit retrouver sa bien-aimée, l'apparition du lac. Le scénario s'éloigne un peu de **Histoires**... mais les personnages et la tonalité du film restent similaires.

Les indonésiens sont fous. Ils le prouvent avec **Cow-boys Must Be Crazy** de Nya Abbas Akup avec des acteurs du cru : James, Ade et Eddy G.





UHF, la parodie en plein dans le mille.

Weir Al Yankovic qui s'est fait remarquer avec les clips parodiques de *"Like a Virgin"* (devenu *"Like a Surgeon"*), *"Bad"* (devenu *"Fat"*) et *"Beat It"* (devenu *"Eat It"*), tourne son premier long-métrage avec **UHF** réalisé par Jay Levey. Yankovic décrit le film comme étant un croisement entre **Massacre à la Tronçonneuse**, **Purple Rain** et **La Vie est belle** de Fanck Capra. Employé dans un fast-food, le brave et rêveur George Newman trouve un job dans une station de télévision sur le déclin. Beau prétexte, qui permet à Yankovic de singer aussi bien **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**, **Rambo II** et **Autant en Emporte le Vent**.

Mark Lester (**Commando**, **Class 84**, et bientôt sa séquelle), recrute deux hommes (les meilleurs dans leur spécialité) pour éliminer un gros bonnet de la drogue dans le Golden Triangle. Titre du film : **Prime Directive**, une production made in Hong- Kong.

Des projets pour *Carolco* pourtant très occupé par la mise en chantier de **Total Recall** et la préparation de **Rambo IV**. Il y d'abord **Air America** de Roger Spottiswoode avec Mel Gibson (les déboires de deux pilotes pris dans les revers d'une opération de la CIA), le polar **Narrow Margin** de Peter Hyams avec Gene Hackman et Anne Archer (un avocat et un témoin de charme sont la proie de tueurs dans un train à grande vitesse). Suivront **The Crystal Tower** de Tom Holland (quand Excalibur, l'épée du roi Arthur, se retrouve aujourd'hui aux States avec le Chevalier Noir en bonus), **Jacob's Ladder** d'Adrian Lyne (quand un vétéran du Vietnam ne distingue plus la réalité de ses fantasmes). Dans un futur plus lointain, viendront aussi **American Iron** de Walter Hill, **Geronimo** écrit par John Milius et réalisé par Walter Hill, **The Line** et **The Screwfly Solution**, tous deux de Paul Verhoeven et enfin **Duke & Fluffy**, produit et interprété par Arnold Schwarzenegger. C'est tout pour l'instant.

Jack TEWKSBURY





CYBORG

La Terre va mal. Des sauvages organisés tuent et tuent encore pour prendre le pouvoir. Leur dernière cible, une charmante créature, en fait un robot chargé de faire le point sur la situation. Le justicier Van Damme s'interpose. La course poursuite peut commencer...



A peine le générique terminé, c'est la folie qui envahit l'écran. D'une violence autant physique que visuelle, les premières minutes accumulent les courses poursuites effrénées et les bastons où les poings, dans un bruit sourd, s'abattent sur les visages ensanglantés, tout cela au beau milieu d'un décor post-atomique d'un réalisme saisissant. Albert Pyun, le réalisateur, se donne à fond, ça se sent. Il rythme les mini-scènes par des entrées fracassantes dans le champ, use d'un ralenti magnifiquement chorégraphié et contre-plonge sur les gueules patibulaires des vilains de service. C'est surprenant, presque impressionnant, en tout cas profondément réjouissant.

Seulement, en plantant sa caméra dès le début au coeur de l'action, en en dévoilant les ingrédients, Pyun n'est pas loin de bousiller toutes ses cartouches. L'intrigue, que dis-je, le prétexte, est déjà pleinement consommé et Pyun va patauger tantôt dans de bonnes eaux, tantôt dans de mauvaises pour combler quatre-vingts minutes sans substance aucune.

Il serait facile, et fort dommage, de mettre l'accent sur les défauts, nombreux, du film. D'une part parce qu'Albert Pyun nous montre pour la première fois qu'il a un réel talent. D'autre part parce que Jean Claude Van Damme s'impose à la surprise générale comme le digne successeur de Sly et Schwarzie. Moins monolithique et plus élégant que les deux mastodontes, Van Damme a un corps qui appelle la souffrance. Sa lente crucifixion (séquence d'un masochisme incroyable que seules peuvent égaler quelques bandes en provenance de Hong Kong) en est la preuve. Aussi présent dans son rôle de martyr que dans celui de justicier, Van Damme redessine l'image un peu trop victorieuse du muscle en le mettant à l'épreuve. Stallone avec Rocky, Swarzenegger avec Conan sont passés par là également avant d'exposer leur gonflette en vitrine. Puisse Van Damme ne pas suivre le même chemin. C'est dans la douleur que naissent les véritables héros. C'est dans cette même douleur qu'ils s'épanouissent.

Vincent GUIGNEBERT

Cyborg. USA. 1989. Réal. : Albert Pyun. Scén. : Kitty Chalmers. Dir. Photo. : Philip Alan Waters. Mus. : Kevin Bassinson. SPFX : Greg Cannom et Gune Warren Jr. Prod. : Cannon. Int. : Jean Claude Van Damme, Deborah Ritcher, Vincnet Klynx, Alex Daniels, Dayle Haydon, Rolf Muller... Durée : 1H40. Dist. : Cannon France. Sortie nationale prévue le 7 juin 1989.


Kickboxer

JEAN CLAUDE VAN DAMME

A 28 ans, Jean-Claude Van Damme est une star. Viré du tournage de *Rue Barbare* pour cause de retard sur le plateau, parti aux States avec 4.000 dollars en poche, il a bouffé de la vache enragée. Après la petite notoriété entretenue par des revues d'arts martiaux dont il a fait la couverture, il connaît quatre ans de galère. Comme Stallone, à force de volonté, de courage, il atteint son but. Monstre dans *Predator*, entraîneur de Chuck Norris sur *Portés Disparus*, cascadeur dans *L'Arme Fatale*, Jean-Claude Van Damme sauve Cannon en prenant en main un *Bloodsport* à première vue destiné au marché anonyme de la vidéo... Une bien belle histoire.



*C'est dur d'être un héros : **Bloodsport**.*

***IMPACT**: La route est longue de Bruxelles à Hollywood...*

JEAN-CLAUDE VAN DAMME: Je possédais à Bruxelles une salle de gymnastique où l'on pouvait pratiquer le karaté. Cependant au niveau professionnel, je n'étais vraiment pas satisfait. J'ai toujours rêvé des Etats-Unis, de leurs films d'action. Cela fait maintenant sept ans que je suis parti là-bas. Au départ, tout était très difficile. Je ne connaissais personne. Je ne maîtrisais pas la langue anglaise, sauf pour dire "yes, no, I'm hungry"... Comme les Italiens, je parlais beaucoup avec mes mains.
Lorsque je suis arrivé à Los Angeles, j'ai pensé que Stallone, Schwarzenegger et les autres pourraient m'aider pour rentrer dans le business. Rapidement, je me suis rendu compte que cette ville, ce milieu, étaient vraiment une jungle et que pour réussir, il ne fallait compter que sur soi-même. La seule façon d'y arriver était de contacter des producteurs, des agents, des réalisateurs...

***I.**: Mais tu as rencontré Chuck Norris ?*

V.D.: Il a été très impressionné par mes qualités physiques. Il m'a demandé de lui servir d'entraîneur. Il m'avait promis un rôle dans un film mais rien ne s'est passé. Je l'ai accompagné aux Philippines sur le tournage de **Portés Disparus**. J'ai compris assez vite le système et suis rapidement revenu à Los Angeles.

***I.**: C'est alors qu'arrive **Karaté Tiger**. Gros succès en France et partout dans le monde !*

V.D.: C'est un film produit par des Chinois. Et on était très mal payé. **Karaté Tiger** a coûté 250.000 dollars et en a rapporté 15 millions. On tournait de cinq heures du matin à minuit pour 250 dollars par jour. C'est après que j'ai partagé le rôle du monstre dans **Predator** avec Kevin Peter Hall. J'étais dans la combinaison au moment où il minuite. Mais pour des raisons de sécurité, j'ai dû laisser tomber le film. Les types des effets-spéciaux avaient des problèmes avec ce costume.

***I.**: Le début de la carrière est marqué par plusieurs événements. Notamment une escapade au marché du film de Milan, et un voyage à Hong-Kong...*

V.D.: Mon père avait lu dans un journal l'annonce du marché du film de Milan, le MIFED. Mais quand j'y suis arrivé, je n'avais pas la possibilité d'obtenir un badge pour avoir accès aux maisons de productions. A la porte, les gardes m'ont demandé: "-Qui êtes-vous ?". Je leur ai répondu que j'étais acteur, que j'avais besoin de rencontrer certaines personnes. Ils m'ont rétorqué que c'était impossible de rentrer. Seulement, un ami distributeur m'a donné son accréditation le dernier jour du marché. Il partait. A l'intérieur, j'ai donné ma carte de visite à tout le monde. Aux Japonais, Chinois, Américains, Européens... En retour, j'ai obtenu 200 autres cartes de visite. Mais une fois à Los Angeles, lorsque j'ai passé des coups de téléphone (car ces gens m'avaient tous dit : "-Aux Etats-Unis, appelez-moi"), ils maintenaient qu'ils ne se souvenaient plus de mon nom. Ils m'ont dit d'aller au diable. Tous. Aux Etats-Unis, lorsque une personne vous donne sa carte, cela ne veut strictement rien dire. En Belgique, vous auriez eu un travail par la même occasion !
Peu après le MIFED, je me suis envolé pour Hong-Kong. D'abord, pour un travail de mannequin. J'ai essayé de rencontrer Raymond Chow de la *Golden Harvest*, producteur de Bruce Lee et de Jacky Chan. Sans succès. Cependant, j'ai vu Jacky Chan à qui j'ai présenté quelques unes de mes photos. En me frappant la main, il a ensivagé une future collaboration. Après la sortie de **Bloodsport**, Raymond Chow, aussi propriétaire des salles dans lequel le film était programmé, est venu à Los Angeles.
A Hong-Kong, **Bloodsport** battait **Running Man** au box-office. "-Qui est ce Jean-Claude Van Damme ? Je ne l'ai jamais rencontré auparavant" s'est plaint Raymond Chow. Et il voulait me faire signer un contrat pour six films !

***I.**: La rencontre avec Menahem Golan est folklorique...*



*Le repos du guerrier : **Bloodsport**.*

V.D.: C'est par hasard que je l'ai rencontré pour la première fois dans un restaurant. Je lui ai fait une petite démonstration de mes possibilités. Il m'a donné sa carte pour que je vienne le voir le lendemain à son bureau. Là, le garde m'a créé quelques problèmes avant d'appeler la secrétaire de Golan. Depuis la salle d'attente, je l'entendais crier. J'ai attendu toute la journée. Une fois dans son bureau, je me suis exprimé. En lui donnant des photos qu'il a à peine regardées, je lui ai expliqué comment j'étais arrivé là, à quel point j'avais souffert. J'en ai presque





pleuré. Mehamem Golan a vu la sincérité dans mes yeux. Et puis, je me suis mis torse nu, lui ai envoyé quelques coups de pied au-dessus de la tête. Il a alors jeté devant moi le scénario de **Bloodsport**: "-La semaine prochaine à Hong-Kong !". Incroyable !

I.: Mais le film fut d'abord loin d'être convaincant...

V.D.: Menahem Golan le destinait à la vidéo tellement il était mauvais. Pendant un an, **Bloodsport** est resté dans ses boîtes. Le monteur avait fait un travail dégueulasse. De plus, la réalisation était mauvaise, l'histoire nulle et la musique inaudible. J'ai obtenu de Menahem Golan de refaire le montage du film, plus particulièrement des scènes de combat. Pendant des semaines, de sept heures le matin à sept heures le soir, j'ai revu toutes ces séquences... Puis, j'ai réussi à convaincre Golan d'assister à une nouvelle projection de film. Et c'est à la faveur d'un trou dans la programmation que *Cannon* l'a sorti. Sans aucune publicité. Il a rapporté quarante millions de dollars aux Etats-Unis. Menahem Golan s'est excusé de ne pas avoir cru en moi. "-Je sens que nous allons conclure des affaires ensemble", a-t-il rajouté.

*I.: Le script de **Bloodsport** est vraiment léger...*

V.D.: La première version du scénario était formidable mais le producteur qui a racheté le projet a bouleversé le concept original. Il y a surtout ces deux cons, ces détectives américains qui me suivent à HongKong. Dans le premier script, il s'agissait de deux *marines* qui réussissaient à me capturer juste avant le combat final. Cela aurait rajouté un certain suspense. Maintenant, ce sont Laurel et Hardy qui figurent sur l'écran. Autre aberration: la nuit avant le combat de sa vie, le héros s'envoie une gonzesse ! Tout ceci est de la faute du producteur, lequel n'a rien à voir avec *Cannon*. Mais **Bloodsport** était mon premier grand rôle; je ne pouvais donc que me taire !

I.: Ton parcours ressemble beaucoup à celui d'Arnold Schwarzenegger. Lui vient d'Autriche, toi de Belgique...

V.D.: On ne compare pas une Rolls-Royce à une Ferrari. Avant de venir au cinéma, Arnold s'était déjà fait un nom grâce au body-building. Moi, j'ai dû démarcher des agents, des producteurs. J'ai beaucoup souffert en arrivant à Los Angeles. J'ai dormi dans ma voiture pendant deux semaines... Comme je suis assez prudent, j'avais l'argent du gymnase que j'avais vendu à Bruxelles à la banque. En cas de gros pépin, j'avais de quoi revenir. A Los Angeles, j'ai exercé toutes sortes de petits métiers comme chauffeur de limousine, videur dans une boîte de nuit. J'ai aussi donné des cours de karaté. Cette période est pour moi un véritable cauchemar. Je m'étais donné cinq ans pour réussir. Depuis mon enfance, depuis mes 12/13 ans, âge auquel j'ai commencé les démonstrations de karaté, je suis nourri de cinéma.

I.: Et l'accueil des Américains ? On les dit de plus en plus hostiles à tout ce qui vient d'ailleurs...

V.D.: Les Américains m'aiment bien. Ca ne les gêne pas qu'un Belge réussisse aux Etats-Unis. Par contre, mes compatriotes m'envoient des critiques du matin au soir. Selon eux, **Bloodsport** serait un film dégueulasse, super-con !

I.: Qu'est-ce qui différencie ton style de combat de celui de Bruce Lee et Chuck Norris par exemple ?

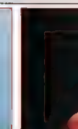
V.D.: C'est un style "libre" où on combat selon l'adversaire. En face d'un Chinois, il faut se montrer très collant. En face d'un nain, il faut par contre se tenir éloigné. J'ai adapté mes capacités physiques à cette méthode. Voilà pourquoi **Bloodsport** a fait un malheur. Mais si le film avait eu une histoire forte à la *Rocky*, il aurait encore mieux marché.

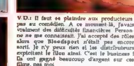
I.: On peut penser que tu t'inspires des méthodes d'arts martiaux chinoises...

V.D.: Disons que Bruce Lee, Jacky Chan ont leur style. Les combats de Jacky Chan sont trop fantaisistes, trop "joués". Ils manquent de violence, de force contrairement à ceux de Bruce Lee. Dans **Bloodsport**, j'aurais aimé des coups plus durs, des éclatements de pommettes. La puissance des coups de pied dans la figure donne ce résultat. Voyez **Rocky, Raging Bull**. J'ai tenu à ce que, dans **Bloodsport**, le spectateur ressente le besoin de vengeance du héros. Dans **Kickboxer** aussi, les combats sont différents: plus flexibles, plus rapides dans les mouvements, plus puissants. Mais contrairement à **Bloodsport**, **Kickboxer** n'est pas seulement un film de "business"; il possède une histoire, une philosophie.

*I.: Dans **Bloodsport** et **Kickboxer**, tu tiens la vedette. Ce qui n'est pas le cas dans **Karaté Tiger** et **L'Arme Absolue**. Malgré un faible temps de présence, tu t'es pourtant retrouvé en tête d'affiche !*









Photos pages 10 et 11 : *Bloodsport*

V.D.: Il faut se plaindre aux producteurs pas au comédien. A ce moment-là, j'avais vraiment des difficultés financières. Personne ne me connaissait. J'ai accepté des rôles alors que **Bloodsport** n'était pas encore sorti. Je n'y peux rien si les distributeurs exploitent le filon ainsi. C'est le business ! Ils ont gagné beaucoup d'argent sur ces films, pas moi.

*I. Sur **Kickboxer** tu as non seulement participé très étroitement au scénario mais de plus tu signes une bonne moitié du film en prenant en charge tout ce qui touche aux arts martiaux.*

V.D.: Le travail est avant tout celui d'une équipe. J'ai écrit l'histoire de **Kickboxer**, réglé toutes les scènes de combats dont la finale a été tournée en seulement trois jours de 10 heures du matin à minuit. Quelque chose de facile, de rapide. Mais que penserait-on d'un comédien qui met son nom partout, surtout de quelqu'un qui débute ? Sylvester Stallone, Clint Eastwood peuvent se le permettre. Pas moi pour l'instant. Les agents, les producteurs réagiraient mal. Il faut être très prudent dans ce métier; un nom omniprésent peut être très dangereux. Je suis jeune. j'ai 28 ans et si je le faisais, les gens diraient : "Pour qui se prend-il ?" même si le film est bon.

*I. Le scénario de **Cyborg** a beaucoup évolué au cours de la production.*

V.D.: **Cyborg** est une chasse qui n'arrête pas, un western à la Sergio Leone. Rien à voir avec **RoboCop**. Au départ, quand j'ai vu que le lettrage du titre ressemblait à celui du film de Paul Verhoeven, je me suis écrié : "-En voilà une copie !" Mais tout ceci a rapidement changé, y compris l'affiche.
Sur **Cyborg**, je me suis occupé du découpage de A à Z car le premier montage était vraiment déplorable. J'ai réussi à donner plus d'ampleur aux scènes d'action. Durant le montage, l'histoire a aussi changé; elle ne fonctionnait vraiment pas. Le problème avec le cinéma est qu'une bonne chose peut être complètement détruite par des gens incapables. Pour cette raison, j'aimerais travailler avec un grand studio. Les *Majors* prennent leur temps, mettent de l'argent et possèdent de bons monteurs.

I.: Tu comptes à ton actif quelques projets qui t'occuperont au moins pour deux ans.

V.D.: Il y a **Wrong Bet** qui est un remake du **Bagarreur** avec Charles Bronson. **Wrong Bet** conte les aventures d'un immigrant français qui arrive à New York dans la clandestinité. Son frère meurt à l'hôpital et, pour tirer sa femme de la misère, il accepte de combattre dans la rue. **The Corsican Brothers** est tiré d'un roman d'Alexandre Dumas. Deux frères jumeaux qui ne se sont pas vus depuis 21 ans se retrouvent pour venger leur famille massacrée par la Mafia. Venant après **Red Heat**, **Red Scorpion**, **The Red Fox** est devenu **The French Fox**. Ce sera en quelque sorte un James Bond français, qui mêle **Piège de Cristal** et **Aliens**. Il se déroule dans une prison et sera, je pense, très fort, très effrayant. Je vais bientôt tourner pour *Pathé Europe*, la compagnie qui a racheté *Cannon*.



I. Comment te places-tu par rapport aux autres comédiens "musclés" des Etats-Unis ?

V.D.: Disons que mon rêve n'est pas achevé. Je voudrais arriver au même niveau que Sylvester Stallone. Pour moi, être comparé à Chuck Norris ou à Arnold n'est pas vraiment un compliment. Je les aime bien mais je ne tiens pas à leur ressembler. Mentionner Stallone ou Robert de Niro me fait déjà plus plaisir. Ils ont davantage de sensibilité. Mais on ne change pas d'un jour à l'autre. Il faut du temps, de bons scénarios, de bons réalisateurs, et aussi une grosse campagne publicitaire.

Propos recueillis par
Marc TOULLEC

KICKBOXER

Jean-Claude Van Damme retrouve le ring sanglant de *Bloodsport*. Initié aux rites de la boxe thaïlandaise par un vieux sage, il affronte un molosse capable d'ébranler une colonne de béton à coup de pied. Un combat âpre et gentiment philosophique.



Manifestement, Jean-Claude Van Damme tient beaucoup à ce Kickboxer qui relève à la fois de Karaté Kid et Bloodsport. Kurt Sloane est entraîneur de son frère Eric, as du ring. Mais face à un adversaire aussi redoutable, Tong Po, Eric le baraqué ne fait pas le poids. En Thaïlande, il se retrouve sur un brancard, à la rue, la colonne vertébrale brisée. Résultat Eric Sloane est paralysé à vie. Kurt jure vengeance, apprend le kickboxing avec un vieux maître d'une agilité surprenante, Xian Chow. L'apprentissage est d'abord éprouvant. Kurt reçoit des noix de coco en plein ventre, doit briser le tronc d'un arbre de bambou avec pour seul instrument ses jambes. Fin prêt, il se heurte à un infâme malfrat qui donne sa petite amie en pâture à Tong Po, puis enlève son frère pour influencer le combat.

Kickboxer ne s'est pas annoncé sous les meilleurs auspices. La présence au générique du sieur David Worth faisait craindre le pire. Directeur de la photo pour Clint Eastwood (Bronco Billy et Ça va Cogner) et pour L'Aventure Intérieure Terminator, il a commis voici quatre ans un navet de haut calibre pour des producteurs italiens sans le sou, Le Chevalier du Monde Perdu avec Robert Ginty sous-Mad Max particulièrement calamiteux et ringue. Passées les premières minutes assez pénibles où la caméra excessivement prudente ose à peine s'approcher des personnages, Kickboxer prend sa vitesse de croisière. Evidemment, le film n'a pas la richesse visuelle de Cyborg, son énergie, mais la foi de Van Damme dans l'histoire, son implication s'avèrent communicatives. L'intérêt majeur tient évidemmment dans les séquences de combat, montées, dirigées avec la même force que celles de Bloodsport. A vrai dire, ce sont quasiment les mêmes. Toujours présent à l'appel un méchant pittoresque et sadique qui recourt à des stratagèmes peu sportifs pour vaincre, toujours le même public réclamant du sang et des os en miettes... Dans Kickboxer, la joute finale est pimentée par un petit détail. Les adversaires ont les mains bandées et les bandages, de la corde sont enrobés de colle. De la colle qui scelle des morceaux de verre. Sans sadisme (contrairement au méchant Cyborg), l'affrontement déverse ce qu'il faut d'hémoglobine, de paupières en bouillie. Finalement gentil, Kickboxer apprend que la vengeance n'est pas une fin en soi, que les arts martiaux ne donnent jamais raison aux brutes épaisses, que la philosophie orientale possède toujours le même magnétisme sur l'occident. Le film prend une dimension fantastique lorsque Jean-Claude Van Damme, s'entraînant dans un temple en ruines, s'imprègne de millénaires de sagesse bouddhiste. Sans prétention, Jean-Claude Van Damme prouve ici que son amour des arts-martiaux, du karaté, n'est pas simplement un opportunisme et un moyen comme un autre d'atteindre le *top ten* du box-office. C'est plus rare qu'on ne le pense.

Marc TOULLEC

Kickboxer. USA 1988. Réal. David Worth, Mark DiSalle et Jean-Claude Van Damme pour les séquences d'arts martiaux. Scén.: Glenn A. Bruce d'après une histoire de Mark DiSalle. Dir. Phot.: Jon Kranhouse. Prod. Mark DiSalle; Pyramid Entertainment. Int.: Jean-Claude Van Damme, Dennis Alexio, Rochelle Ashana, Haskell V. Anderson III... Dur. 1H 35. Dist.: 20th Century Fox. Sortie prévue le 2 août 1989.





NIGHTBREED



TOURNAGE



Silence (de mort), on tourne.
***Nightbreed* ne sera pas aussi gore et crade qu'*Hellraiser*.**
***Nightbreed* sera monstrueux et émouvant. Nos amies les créatures de la nuit sont la cible de villageois buveurs de bière. De plus, le héros est un mort...**

Anorak bleu, casquette retournée, Clive Barker allume son énorme cigare pour la centième fois de la journée et sans plus de succès. Les yeux rivés au ciel, il attend qu'un rayon de soleil providentiel lui permette de mettre en boîte la séquence où les "méchants" arrivent au cimetière qui sert d'asile aux monstres. Une longue journée en perspective, car sont également prévues des scènes de nuit. Dans la campagne environnant les studios Pinewood, le tournage du deuxième film de Clive Barker (après **Hellraiser**), **Nightbreed**, se poursuit efficacement en extérieur.

MY "CABAL" AU CANADA

Inspiré de l'ouvrage de Barker, relativement court (250 pages) *"Cabal"*, **Nightbreed** se veut un film d'action épique et fantastique. L'intrigue suit le personnage de Boone (Craig Sheffer), un jeune homme convaincu qu'il est le tueur psychopathe que recherche la police. Decker (David Cronenberg), son analyste, tente de le raisonner et de le calmer; sans résultat, car Boone veut disparaître. Après avoir tenté de se suicider, il sera abattu par les autorités. Dans un film traditionnel, s'inscrirait à ce moment le mot FIN. Pas ici, car ce n'est en fait que le début d'une histoire forte qui conduira Boone au fin fond du Canada, à Midian. Midian est un endroit légendaire, terrifiant, qui sert de refuge à tous les monstres physiques et psychologiques qui n'ont plus leur place ni sur terre, ni au ciel, ni en enfer...

Ce matin froid se tourne donc une longue séquence dans laquelle les forces de police canadiennes encadrées d'un gang de autochtones locaux se lancent à l'assaut du cimetière au fond duquel se cache Midian. Ambiance de kermesse avec coups de feux tirés en l'air et bières à volonté (de la Moosehead, seule bière canadienne disponible en Angleterre, bon souci du détail !). Les *rednecks* (traduisez ploucs) comme les désigne Barker sont conduits par un chef rondouillard coiffé d'une casquette rouge ornementée d'une paire de cornes du plus bel effet. La horde sauvage s'engouffre dans le cimetière entouré d'une haute muraille, ignorant ce qu'elle va y trouver. Les miliciens ivres sont bien décidés à casser du monstre. Dans la foulée, la scène où l'équipée ressort du cimetière, après avoir posé des bombes, est mise en boîte. Chacune des séquences est tournée entre deux et quatre fois, selon les problèmes et incidents survenant.

Réfugié à Midian, Boone est recherché par Decker son psychanalyste d'une part, et par sa petite amie (Anne Bobby) de l'autre. Sans oublier la police et le meurtrier responsable des tueries dont Boone s'accuse. La tête recouverte d'un masque où, à la place des yeux, sont cousus des boutons et au niveau de la bouche, une fermeture éclair, le tueur tente de faire disparaître tous ceux qui ont soupçonné son identité.

L'après-midi, arrivée de David Cronenberg de retour de son week-end familial au Canada, et dont l'entente avec Clive Barker est rendue évidente par une complicité d'humour. Une ambiance détendue règne sur le tournage. La scène que répète l'équipe ne se trouve pas dans le livre; comme pas mal d'autres d'ailleurs, selon les confidences de Clive Barker. Decker surpris par un inspecteur de police s'écarte et poignarde l'intrus, qui a découvert son secret. Cette séquence cruciale doit être réglée avec énormément de précision, et les protagonistes passeront de longs moments à choisir l'arme, à décider du geste (faut-il frapper de haut en bas ou de bas en haut ?), à se positionner en fonction de la caméra... Après d'interminables répétitions, auxquelles Cronenberg apporte volontiers ses commentaires et suggestions, la scène sera tournée à différentes reprises sous les angles les plus divers. La nuit tombe déjà.

MONSTRES A GO-GO

Ce sont à nouveau Bob Keen, Geoff Portass et leur équipe de *Image Animation* (**Hellraiser I et II**) qui ont la charge de créer les maquillages des créatures innombrables qui peuplent Midian. A ce moment de notre visite (mi-avril), il s'avérait déjà délicat de les recenser tant elles sont nombreuses. L'intention des auteurs était de peupler Midian d'une multitude d'êtres, physiquement et moralement déformés, mais vivant en communauté et en bonne intelligence. La monstruosité étant la règle, il s'agit pour les maquilleurs de donner vie à une série de créatures visuellement étonnantes ou horribles, qui puissent s'intégrer en fond, à l'histoire. Leur profusion devant être juste remarquée par le spectateur, et non pas admirée sous toutes les coutures, comme dans la célèbre passage de la Cantina dans **La Guerre des Etoiles**. **Nightbreed** aura quand même sa scène de pub, où Barker a invité quelques collègues écrivains, pour faire une apparition sous forme de clin d'œil.

Les consignes du marketing étant qu'aucune photo représentant les monstres ne soit rendue publique pour le moment, il vous faudra nous croire sur parole. Le bestiaire du film est surprenant. Il y a les "Berserkers" dont la stature rappelle celle de la créature de **Rawhead Rex** mais avec une tête d'orang-outang, des vers géants à visage de bébé, un homme-loup, une femme-panthère qui chevauche un gigantesque monstre préhistorique... Une des créatures les plus sophistiquées est Babette, une petite fille vivant dans cet univers souterrain et qui peut subir toutes sortes de transformations. Et c'est sous une forme animale que Lori la découvrira agonisant en plein soleil dans le cimetière. Aussitôt, la jeune femme la remet à sa mère et aux autres monstres condamnés à l'obscurité perpétuelle. Boone, lui, possède un maquillage plus simple, ressemblant à une succession de tatouages rituels. Reste encore Baphomet, le seigneur des lieux, un colosse noir ébène dont quelques membres semblent avoir été rongés.

Les techniques les plus diverses ont été employées: image par image, animatronics ou simple maquillage. Disposant d'un budget proche du million de dollars, *Image Animation* est une ruche à idées se désolant uniquement des problèmes de délais. 24 heures par jour ne leur laissent pas le temps de concrétiser ce que Clive Barker leur soumet à un rythme infernal. L'intérieur de Midian est un grand décor, d'ambiance gothique, avec grands escaliers, colonnades, statues (certaines proviennent de **Waxwork**)... le tout recouvert d'herbes mortes, histoire de lui donner une tonalité sinistre. Parfois un peu d'astuce suffit à pallier les problèmes: ainsi ce bâtiment ordinaire des studios Pinewood qui par la grâce d'un drapeau canadien devient un commissariat de police.

De cette journée de tournage se dégage une impression encourageante d'enthousiasme, un esprit d'équipe et une volonté de surprendre de bon augure. Prévu à la distribution pour la rentrée aux Etats-Unis et chez nous pour janvier 90 (après Avoriaz ?), **Nightbreed** nous a déjà livré quelques images au dernier festival de Cannes, notamment avec la chute vertigineuse d'une caravane dans un gouffre dantesque.

Marcel BUREL

CLIVE BARKER

Entretien

Toujours souriant, même quand il évoque les sévices graves d'*Hellraiser*, Clive Barker change d'air. A l'atmosphère étouffante du petit cottage londonien, il préfère maintenant les bises froides du Canada...





Impact: Ne deviez-vous pas tourner Harry d'Amour après Hellraiser ?

Clive Barker. Harry d'Amour est un projet très onéreux, et nous avons cherché à tourner d'abord un film au budget moyen, ce dont je suis ravi d'ailleurs, car c'est une bonne école dans la manière d'apprendre à filmer. **Nightbreed** a un budget de 10 millions de dollars, beaucoup plus que **Hellraiser II**. Toutefois, **Harry** se fera un jour ou l'autre. **Nightbreed** est un bon film intermédiaire: il ne se classe pas dans l'horreur mais dans le fantastique et l'action. Il y aura des choses sombres et violentes, mais pas dans le sens classique de **Hellraiser**. **Hellraiser** a choqué, ou dégoûté des gens. Cependant **Nightbreed** possède une dimension émotionnelle bien plus importante.

I.: Hellraiser III est cependant toujours en projet ?

C.B. Certainement. Peter Atkins va l'écrire et le réaliser. Personnellement, je n'en ai pas le temps. Par ailleurs, je n'ai pas été beaucoup concerné par les problèmes de **Hellraiser II**.

I. Etes-vous satisfait du résultat ?

C.B.: Oui, je l'aurais sûrement réalisé différemment. Je savais ce qui se passait sur le tournage, mais je ne voulais pas tyranniser les gens. Deux films ont été tirés de mes livres et sont devenus des choses auxquelles je ne m'attendais pas du tout. Le producteur venait et exigeait: "Je veux ceci et cela". Et j'étais déterminé, si un jour je devenais producteur exécutif, à agir autrement. Je serais uniquement là pour donner des suggestions et me tenir à l'écart le reste du temps.

*I.: Qu'y a-t-il de changé dans **Nightbreed** par rapport au livre "Cabal" ?*

C.B.: **Nightbreed** est très proche du roman. Il comporte davantage de personnages bien que généralement c'est le contraire qui se produise. Les péripéties sont plus spectaculaires et demandent plus de compétences techniques que **Hellraiser**.

I.: Dans votre livre, cela semble assez aisé de trouver Midian. Pourquoi personne n'y est allé auparavant ?

C.B. Qui voudrait aller dans une église perdue au milieu de nulle part ? En fait, au centre de l'Alberta, au Canada, on trouve beaucoup de villes-fantômes. Très peu de gens vivent au Canada. Des tas de petites bourgades ont poussé du temps de l'exploitation minière pour disparaître assez vite.

I.: Pourquoi avoir choisi David Cronenberg pour incarner l'un des personnages principaux du film ?



David Cronenberg, une ordure reluisante

C.B Je l'ai rencontré, lors d'une tournée promotionnelle au Canada pour mon livre "*Weaveworld*" l'an passé. C'est un extraordinaire metteur en scène bien sûr. Il a déjà fait quelques apparitions à l'écran, notamment dans **Série Noire pour une Nuit Blanche**. Je l'ai tout simplement appelé et il a accepté. Super. Et c'est un point très important pour la vente du film. Il a donné à son sinistre personnage beaucoup de froideur et un humour très sec. David Cronenberg sait utiliser son horrible charme. Il se montre très persuasif et effrayant

L: Connaissait-il vos ouvrages ?

C.B. Je ne le lui ai pas demandé. C'est un réalisateur de classe internationale et je suis respectueux de ses talents. Je suis également très impressionné par sa gentillesse. Il pourrait arriver sur le plateau et dire: "Vous devriez utiliser ce plan-là ou celui-là". Parfois, j'aurais bien aimé qu'il le fasse mais ce n'est pas le cas !

L: Il ne vous donne pas de conseils ?

C.B. De temps en temps, concernant des mouvements de caméra, il lève un regard interrogateur et je me doute qu'il doit penser: "Pourquoi diable fait-il cela ?" Sur **Nightbreed**, il est simplement acteur. C'est son défi.

*L. **Nightbreed** ressemble-t-il à vos oeuvres antérieures ? Dans le livre le personnage de Narcisse rappelle vaguement un "Cénobite"*

C.B. Plus maintenant. Les Cénobites constituent un monde à part, et je les laisse à leur destin, devenir ce qu'ils doivent devenir à travers un troisième **Hellraiser** et les bandes dessinées. Ça m'intrigue mais je suis heureux d'en sortir, pour créer d'autres mythologies.

*L. Les créatures vivant sous terre évoquent celles de **Transmutations/ Underworld**, le film inspiré d'un de vos livres.*

C.B. Une des raisons de la mise en chantier de **Nightbreed**, était de refaire la mythologie du "monde en-dessous" de la façon dont j'aurais souhaité la voir montrée dans ce film.

*L. Il y a aussi dans **Nightbreed** un prêtre peureux, que l'on trouvait déjà dans **Rawhead Rex** ?*

C.B.. Exactement. Mais c'est un thème commun au fantastique: celui du sacré. Mais je l'ai abordé de façon perverse: croire lorsque vous êtes entouré d'incroyants. L'idée de la foi m'intéresse, notamment notre volonté de nous y réfugier

L: Vous êtes croyant ?

C.B. Oui, mais pas au sens conventionnel. Notre part de rêves nous dit des choses sur le monde qui nous entoure. L'interdit et les tabous, qui font partie intégrante de notre inconscient. influencent en fait notre réalité. Le monde souterrain de Midian représente quelque peu notre inconscient selon la conception qu'en a Jung. Il est construit comme l'intérieur d'un cerveau.

L. Dans le livre, les habitants de Midian sont décrits comme une civilisation mourante. Cependant, ils mettent aussi de grandes espérances dans le futur, lorsque l'obscurité reviendra sur terre..

C.B. Absolument. C'est en gros l'histoire mais je ne veux pas trop en dire à ce stade. Ce sera révélé dans les deuxième et troisième film de la série **Nightbreed**. Dès le départ, cela a été conçu ainsi. Je ne veux pas que l'on me dise ensuite que j'aurais fait **Nightbreed II** pour exploiter le succès du premier. Je sais de façon précise ce que je vais faire dans les 4 années à venir. Par contrat, je dois écrire 4 livres: 2 ouvrages se référant à "*Cabal*" et 2 suites au "*Great and Secret Show*"

*L. Le slogan de **Nightbreed** est "Enfin la nuit a son héros" En quoi Boone est-il un héros ?*

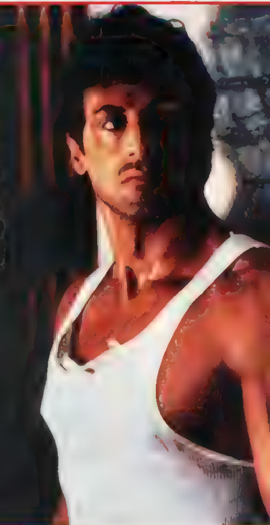
C.B. C'est un héros dans le sens classique. Il représente notre part de rêve, quelqu'un qui descend dans le monde souterrain afin de sauver ces personnages du 19ème siècle. Il meurt mais ressuscitera comme la plupart des héros. Le film oppose des monstres du 20ème siècle parfaitement représentés par un Decker froid et calculateur aux monstres du siècle précédent, des créatures de la nuit dans la tradition... Plus aimables et humaines aussi. Tous les "méchants" du film ont une position sociale très forte: analyste, policier, prêtre...

Propos recueillis par **Marcel BUREL**

LOCK UP

STAR A LA BARRE

Sans doute lassé des pétoires de *Rambo*, des gangs de boxe de *Rocky*, Stallone purge une peine de prison.. Des matons sadiques et un directeur revanchard s'acharnent sur lui...



Sylvester Stallone dans Lock Up.

Stallone revient. Presque un an après **Rambo III**, un film qui lui aura valu d'être trainé dans la boue. L'année 88, post-**Rambo III**, a été pour Sly l'année de tous les dangers. Et des risques. Il a failli les prendre, ces risques, avec William Friedkin, metteur en scène difficile, peu enclin aux compromis dans deux films consécutifs **The Executioner** et **Gangster**, deux scripts laissés en souffrance. Diriger Stallone aurait été une belle remontée pour le cinéaste du malheureux **Sang du Châtiment** même pas honoré d'une distribution cinéma (et vidéo) aux Etats-Unis. Comme d'habitude, Stallone laisse deviner quelques projets fumeux tel cette biographie d'**Edgar Poe** dont il interpréterait le rôle-titre. Pourquoi pas ? Certains avaient murmuré, les lèvres pincées par le sérieux, que Sly était en liste pour **Superman IV** ! Deux choses sont pourtant sûres **Rambo IV** a son pour tournage prévu pour 1990 et la *Warner* compte sur la programmation d'un **Cobra 2** que dirigerait toujours George Pan Cosmatos. OK **Rambo III** n'a pas été le carton espéré aux States mais les recettes du film à travers le monde sont tout de même impressionnantes. Pas démonté pour un sou, mais officiellement rentré dans une crise mystique à laquelle l'arrivée d'une nouvelle blonde en remplacement de Brigitte Nielsen n'est peut-être pas étrangère, Stallone fonde sa propre maison de production, *White Eagle* dont **Lock Up** est justement le premier rejeton. **Lock Up** fait également partie d'un contrat de dix films avec *Carolco*. Dix productions sur lesquelles Stallone en interpréterait la moitié seulement...

Même incarcéré, Leone tente une complète réhabilitation. Non seulement le directeur du pénitencier s'acharne sur lui, mais il y a aussi quelques prisonniers qui y mettent du leur. Heureusement, le héros est motivé, notamment par sa fiancée, la belle Mélissa. Clichés, vous avez dit clichés ? Il se pourrait que **Lock Up** en soit pétri, mais un film de prison sans gardiens durs à cuire, de pédés vindicatifs et d'évasions en vue serait-il concevable ? Le superbe, austère et millimétré **Evadé d'Alcatraz** avec Eastwood prouve que non.

RAHWAY

Le choix de John Flynn à la mise en scène de **Lock Up** est aussi judicieux que celui de Don Siegel pour **l'Evadé d'Alcatraz**. Flynn est un "director" efficace, carré, un tantinet attiré par le cynisme et la violence. Ancien assistant de Robert Wise, Flynn réalise une demi-douzaine de films avant de s'imposer définitivement grâce à **Pacte avec un Tueur**, polar surprenant avec James Woods. Stallone aime **Pacte**. , demande au cinéaste de signer pour **Lock Up** et ce dernier mène à bien le tournage sans se faire lourder par Rambo. Comme toujours dans le cinéma américain, rien n'a échappé à la vigilance des auteurs. Surtout le milieu dans lequel se déroule tout le film, une prison. Le budget aurait permis de la reconstituer par fragments ce qui a été pratiqué par ailleurs, mais le souci de réalisme a convaincu l'administration pénitentiaire de délivrer un permis de tournage. Généralement, cette administration se montre généreuse en la matière. **Double Détente**, **Weeds** avec Nick Nolte, **Suspecte Ressemblance** avec James Woods et quelques autres s'y sont succédés avec allégresse. Pendant cinq semaines, John Flynn et sa clique ont planté leurs caméra entre les murs et les miradors de la East Jersey State Prison, plus couramment appelée Rahway. Participation sans problème des détenus et gardiens. *"Tourner à l'intérieur d'un pénitencier fournit une tension à la fois psychologique et physique qui, dramatiquement, vous oppresse. C'est cette impression que nous avons essayé de mettre dans le film"* commente le producteur Lawrence Gordon. Le choix de Rahway n'est pas dû au hasard ou à une décision de l'administration. C'est après avoir visité des dizaines de prisons que la production se branche définitivement sur celle-ci. Elle était parfaitement représentative de l'aspect et de l'esprit du film. *"Nous n'aurions pas pu ailleurs"* juge Gordon. Pour Stallone qui s'est toujours imprégné de ses personnages, ce souci était primordial. Evidemment fêté par les détenus, il a observé l'univers carcéral avant le tournage à proprement parler. *"Les prisonniers portaient de libres commentaires sur tout ce qui touchait à l'authenticité. Ils critiquaient même l'aspect de mon t-shirt pour que celui-ci soit conforme à la réalité"* rajoute Sylvester Stallone. Ceci dit, son t-shirt savamment et artistiquement déchiré pourrait très bien appartenir à la panoplie. Vous pourrez l'admirer à loisir dès le 16 août prochain sur les écrans français, soit pratiquement en même temps qu'aux Etats-Unis.



UNE DIGNE SUCCESSION

Tous les grands acteurs hollywoodiens sont passés derrière les barreaux. Robert Redford dans **Brubaker**, Clint Eastwood dans **L'Evadé d'Alcatraz**, Paul Newman dans **Luke la Main Froide**... Normal que Stallone y passe lui aussi après avoir goûté à divers emplois masochistes. Etre frappé pour mieux frapper ensuite. Enfin, le registre choisi par l'interprète de **Rocky** crée déjà des remous dans la production de séries B américaines. Les films sur l'univers carcéral devraient se bousculer au portillon d'ici peu. Pour l'heure, Stallone endosse le numéro d'immatriculation du détenu Frank Leone, détenu modèle persécuté par un directeur revanchard entouré d'une cohorte de matons sadiques. *"Mes films traitent toujours de solitaires surpassant leurs oppresseurs"*. **Lock Up** est fidèle à cette citation. Enfermé parce qu'il le mérite, Leone est en fin de compte la victime d'un bourreau. Il se rebelle pour se défendre. Leone, c'est un peu Rambo au bagne, le prologue de **Rambo II** développé sur une heure trente de projection. *"C'est une formule dans laquelle je crois fermement car je crois aussi que la vie est une formule"* ajoute Stallone. Le personnage de Frank Leone est bâti selon une formule toute Stallonienne et somme toute autobiographique. Il a grandi dans la rue, commis quelques délits mais la volonté de s'en sortir et un intellect aussi puissant que ses muscles le poussent à s'en sortir

Marc TOULLEC



LA REVANCHE DE GOLAN

Il y a ceux qui prennent une baffe et ne s'en remettent jamais. Menahem Golan n'entre pas dans cette dernière catégorie. Parti sur les chapeaux de roue avec "Cannon", il s'est planté au bout de cinq ans de course effrénée. Et il repart avec une nouvelle société: "21st Century". Des adaptations d'Edgar Poe, un remake de *La Nuit des Morts-Vivants*, le retour au grand écran de Joan Collins... Tout un programme.




Au catalogue tout neuf de 21st Century: de l'horreur insoutenable (Buried Alive) et du sexe torride (Caged Fury)

Toute la Croisette se souvient des fresques de la *Cannon*, des dizaines de panneaux publicitaires monopolisés, des gigantesques réceptions, d'une salle du Marché du Film programmant uniquement des productions Menahem Golan/-Yoram Globus... Du délire. Fallait encore ajouter des déclarations de Golan, proclamant avec un fort accent israélien qu'il venait de signer avec Jean-Luc Godard un contrat sur un bout de nappe, dans un restaurant. Véridique et proverbial maintenant. Avec un sens aigu de la publicité, Golan ouvrait chaque conférence de presse après que les journalistes aient bu quelques coupes de campagne. Beurrés à point, juste ce qu'il faut, ils commençaient à poser quelques molles questions à la personnalité derrière le micro. Quand celle-ci ne mettait pas assez d'enthousiasme dans sa réponse, le big boss de *Cannon* intervenait. Evidemment, *Cannon* a rapidement chuté. Le déficit s'est transformé en gouffre financier. Plan de rigueur, programme de production considérablement réduit et, finalement, rachat du groupe par l'italien Giancarlo Paretti. *Cannon* devient *Pathé Europa*, et Golan, désireux de s'exprimer avec la démesure qu'on lui connaît, quitte la société avec un dédommagement de 12 millions de dollars. Pour lui, l'aventure peut recommencer. Il fonde *21st Century*.

RETOUR A LA CASE DEPART

Cette année, le bureau de *21st Century* ressemblait à une véritable ruche, bondée en permanence. Et une fois de plus, Menahem Golan jette sur le tapis sa carte maîtresse: la pub. Un T-shirt à l'effigie de la firme est généreusement distribué. Golan s'entoure d'une cohorte de stars, notamment Roger Moore et Joan Collins. On se croirait revenu 5 ans en arrière. Une seule ombre au tableau: Golan n'est plus secondé par son cousin Yoram Globus. "C'est la seule chose qui m'ait attristé. Yoram était mon associé depuis 25 ans. Nous avons appris ce métier ensemble, nous avons ensemble construit un empire, d'abord en Israël puis aux Etats-Unis. Me séparer de lui a été l'une des décisions les plus difficiles à prendre, de ma vie" Globus reste à *Pathé Europa* mais Golan reprend à zéro sa conquête de Cannes. "Je continue ma folle quête. Tout le monde dit "Sois timide, vois restreint" Je dis non à cela. Je vois grand. Les autres ont leur style, moi j'ai le mien" Ce qui est la vérité vraie. Les affaires pour *21st Century* ont été fructueuses durant le dernier marché du film. Plusieurs films ont été entièrement financés grâce à des avances de distributeurs sur simple garantie d'un scénario. Volubile, Golan ne se contente nullement de produire, il achète les droits internationaux des films. "Tout ce que nous demandons à ces films est de réunir les trois qualités suivantes: qu'ils aient un début, un milieu et une fin, qu'ils soient en couleur, et qu'ils parlent anglais" Trouver des productions répondant à ces obligations ne devrait pas être insurmontable. Pour l'instant, avec une efficacité peu commune, Menahem Golan propose un catalogue déjà bien garni. *21st Century* n'est qu'un bébé, mais manifeste déjà des appétits féroces

TOURNER, PRODUIRE, VENDRE...

Fou de cinéma débordant de vitalité, Golan quitte *Cannon* avec les négatifs de deux films sous le bras, **Mac The Knife** d'après "*L'Opéra de Quat'Sous*" et **The Phantom of The Opera** avec Robert Englund. Il est le metteur en scène du premier, un budget de 10 millions de dollars, pour une firme qui veut fixer sa moyenne de financement à 6 millions. Fidèle à l'image qu'il a toujours donnée de lui-même et de la *Cannon*, Golan

n'hésite nullement à mettre sur le marché les projets les plus fous qui soient. Le remake de **La Nuit des Morts-Vivants** n'est pas le moindre. George Romero en est le producteur exécutif et le scénariste, tandis que Tom Savini se charge de la mise en scène. Le mot "remake" ne correspond pas au film, disons plutôt "variation", mais l'essentiel y est. Même topo pour **Spiderman** et **Captain America**, confié à Albert Pyun. Jalousés par la *New World* qui a proposé à Golan des sommes folles pour acheter les droits d'adaptation, **Spiderman et Captain America** sont des projets de longue date, voici au moins quatre ans que leur mise en chantier est régulièrement repoussée. Golan s'est ici assuré la participation au niveau de la production de Stan Lee, garant du respect des personnages de la *Marvel*. Cependant, Golan ne tient pas à des versions radines des célèbres bandes dessinées. Pour les besoins de **Spiderman**, il se trouve actuellement en négociation avec l'onéreuse *Industrial Light and Magic* de George Lucas, qui devrait se charger des effets spéciaux. Le succès latent de **Batman** devrait décider de la tournure définitive des événements. Toujours rayon fantastique, *21st Century* mise sur l'intérêt que suscitent toujours les classiques d'Edgar Poe. **La Chute de la Maison Usher** d'Allan Birkinshaw (ancien de la série Z avec **Safari Cannibal**, et réalisateur pour *Pathé Europa* d'une adaptation des *10 Petits Indiens* d'Agatha Christie) avec Oliver Reed, **Le Masque de la Mort Rouge** toujours de Birkinshaw avec Frank Stallone, la revenante Brenda Vaccaro et Herbert Lom, **L'Enterré Vivant**, du français Gérard Kikoïne avec Robert Vaughn, Donald Pleasence et John Carradine, sont les trois premières proies de Golan, trois films modernes mais gothiques. Dans le registre "incunables du fantastique" s'inscrivent aussi **Le Chat Noir** (toujours d'après Poe), et une chose inénarrable, surréaliste, un canular, qui a pour titre **The Secret of Fu Manchu**. Quelques précisions: le film se déroule dans les années 20, il sera mis en scène par un spécialiste du film d'action (Steve Carver **River of Death** pour *Pathé*), et aura pour interprète du rôle-titre Anthony Perkins ! Tournés pour des budgets moyens, ces films (même potentiels) rentreront dans leurs frais. Golan aime les paris de ce type. Souvenez-vous de **Massacre à la Tronçonneuse II**, de **L'Invasion Vient de Mars**, des deux **Hercule** de Luigi Cozzi, du temps de *Cannon*. Rien que des entreprises de dingue, pourtant menées à bien. Même le bide d'un **Superman IV** ne décourage pas Golan de revenir à la charge avec deux nouveaux super-héros. Aussi étrange est ce **Bad Jim**, de Clyde Ware, un western vieux genre avec, pour vedette, le propre fils de Clark Gable, John Clark Gable. Délirant, non ? **Caged Fury** de Bill Milling (prison de femmes, pleine de clichés), et **Deceit** d'Albert Pyun (science-fiction) complètent le tableau. Se souvenant que la *Cannon* fit le plein de dollars avec des films *"smurfs"*, Golan n'oublie pas le *musical* pour teen-agers. Il propose généreusement **Rope Dancin'**, romance entre une ballerine russe et un membre d'un gang de danseurs à la corde de Los Angeles !!! **Eastside Story** de Frank Di Sardo est du même tonneau (la musique permet à trois jeunes de se tirer de leur ghetto du Bronx)... Le programme série B de *21st Century* est alléchant et bien plus attractif que la Zone A.



The Fall of the Haus of Usher

TITRES DE PRESTIGE

Déloger Roger Moore de sa paisible retraite sur la Côte d'Azur n'a pas dû être une tâche aisée pour Menahem Golan. Il l'a pourtant convaincu d'interpréter le Professeur, dans **Bullseye** de Michael Winner, un flambeur tueur de femmes, qui s'associe avec le pickpocket Michael Caine. Comédie noire, Bullseye est certainement le projet le plus ambitieux de *21st Century*, avec le grand retour de la quinquagénaire Joan Collins au grand écran, dans **Murder Out of Tune**. La scandaleuse star à ragots de la télé yankee y incarne une actrice talentueuse mais inconnue, qui tue une comédienne de renom. Un sombre drame criminel, comme on le voit. Le genre de titres casse-gueule qui endetta considérablement *Cannon*. A méditer. **The 5th Monkey** d'Eric Rochat, avec Ben Kingsley (une fable sur le bien et le mal, à travers la vente de trophées d'animaux à un riche collectionneur), **A Reasonable Doub** avec Jennifer Beals (corruption dans une petite ville des USA), et enfin **S.E.A.L.S.** de Shimon Dotan avec Kevin Bacon (un commando de marines d'élite en action) sont les derniers rejetons du parc *21st Century*, une maison de déments ? Et fière de l'être. Golan mange à tous les râteliers, réussit déjà par la magie de la pub à faire passer un nanar souffreteux pour un chef-d'œuvre. Prenons les paris: Cannes, en 1990, sera entièrement tapissée d'affiches *21st Century*. Suite logique et attendue. Pour le fun et le cinéma.

Cyrille GIRAUD

POLAR

DU GOUPILLON AUX NAZILLONS

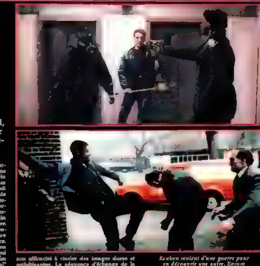
Les polars sont la discrétion même cet été, avant les mammouths de la rentrée que seront *Pink Cadillac* avec Clint Eastwood, et *L'Arme Fatale II*. Du western urbain et social (*Pour la Gloire*), à l'investigation sacerdotale (*Confessions Criminelles*), en passant par la description détaillée d'un assassinat (*An American Murder*) et le nettement plus spectaculaire *Dead Bang*, qui course le suppôt d'Hitler à travers les USA...

POUR LA GLOIRE

Retour des Malouines pour un Anglais noir de peau. Mais au pays, la gloire ne l'attend pas. Plutôt un passé très lourd, qui finira par le rattraper et le bouffer sans ménagement...

"Pour la gloire est un western urbain. C'est l'histoire d'un homme revenant dans sa ville natale après dix ans d'absence. La plupart des gens se fichent éperdument qu'il se soit battu pour son pays; d'autres ne cessent de le lui rappeler. Cet homme voudrait "décoller", trouver un boulot, mener une vie normale, mais les circonstances ne le lui permettront pas", explique le réalisateur Martin Stellman. Vétéran des Malouines, Reuben revient dans sa ville natale, un faubourg londonien. Le cinéaste a voulu Pour la Gloire d'apparence classique. C'est toute sa force. Le récit justifie par un flash-back les liens étroits qui unissent Reuben à Fish, Fish qui est désormais amputé d'une jambe. Le film aurait très bien pu sombrer dans le "social" déprimant. Mais le réalisateur ne s'appesantit jamais. Au passage, on voit cette banlieue londonienne bétonnée à outrance, insalubre, grise, envahie par les dealers et les carcasses de voitures calcinées. Les flics sont tour à tour bons copains (l'un d'eux joue au football avec de jeunes blacks), hargneux et racistes. Impossible de ne pas songer à l'onde de choc amenée par la politique de Margaret Thatcher. Aucun avenir, aucun espoir, la petite délinquance et finalement la préparation d'une guérilla urbaine. Et c'est là qu'éclate le talent de Martin Stellman, son efficacité à ciseler des images dures et esthétisantes. La séquence d'échange de la came dans les toilettes est d'une rigueur remarquable, comme l'affrontement final entre les forces de l'ordre et les manifestants. On pense à John Carpenter. Donnez un thriller à Martin Stellman et il vous clouera sur votre fauteuil. Mais le cinéaste aborde des thèmes graves (la précarité d'une nationalité, la drogue, le chômage...), prouvant qu'il sait rendre passionnantes, des images *a priori* galvaudées et déjà vues. L'interprétation est pour beaucoup dans la réussite du film, y compris les plus petits rôles.

Cyrille GIRAUD



Reuben revient d'une guerre pour en découvrir une autre. Encore moins glorieuse que la précédente.

For Queen and Country Grande-Bretagne 1988 Réal. Martin Stellman Scén. Martin Stellman et Trix Worrell Dir. Phot. Richard Greatrex Mus. Michael Kamen Prod. Tim Bevan pour Working Title Int. Denzel Washington, Dorian Healey, Amanda Redman, Stella Gonet, Bruce Payne, Sean Chapman, George Baker Dur. 1H 45 Dist. Forum Distribution Sortie prévue le 28 juin 1989

AN AMERICAN MURDER



Un meurtre américain. Un de plus. Rien à signaler.

Les avant-premières sont de courte durée. A peine présenté au festival de Cognac (où les invités, tout le temps bourrés, cuvent leur vin cuit dans les salles), où on aurait mis notre main à couper qu'il ne trouverait pas acheteur, An American Murder débarque sans crier gare sur les écrans. En fait, la vision soporiphique de ce thriller exploitant la veine de Blood Simple remonte au Marché du Film de Cannes 88.

Film à mystère mais sans mystère, An American Murder se perd dans le dédale d'un scénario grotesque, qui relève plus de la pièce de boulevard que du polar sulfureux. Mick, un jeune homme, est invité chez son père, Fred qui l'a abandonné à l'âge de trois ans. Intrigué et courageux, Mick répond à l'invitation, et tombe sur Sarah avec qui il couche le soir même. Seulement, Sarah est la femme de Fred et Mick, oui Mick, s'est donc tapé sa belle-mère. SA BELLE-MERE !!! Et Sarah échauffe Mick en lui avouant sur l'oreiller que Fred, son mari, le père de Mick, la tabasse sans vergogne. La fièvre monte lentement, et Mick se sent pris au piège, un piège qu'il a du mal à défaire. Ca y est, vous en avez assez, et bien reprenez-en encore car le dénouement est sacrément tarabiscoté.

Complètement à côté de la plaque, le réalisateur Doug Campbell confond atmosphère et lenteur, sobriété esthétique et pauvreté technique, confiance en soi et prétention. Son film ne vaut pas trois pets de lapin. Ne vous y trompez pas.

Cyrille Giraud

1988 USA. Réal. Doug Campbell Scén D. Campbell, David Wolinski, Scott J. Mulvaney Photo Chuy Elizondo Prod S.J. Mulvaney Int. Michael Bowen Ray Wise, Clancy Brown Clare Wren, Michael J. Pollard Dist Films Number One Durée 1H30 Sortie prévue le 26 Juillet 89

CONFESSIONS CRIMINELLES

Un maniaque frappe chez les curés. Les soutanes se teintent de rouge...

Le Père Koesler, prêtre exerçant dans une paroisse délabrée de Détroit, propose une vue assez édifiante de la religion catholique, en détournant les règles à chaque fois que cela lui semble possible, de manière à rendre plus aisée la vie de ses ouailles trop souvent égarées. Son supérieur, le très rigide et pharisien Père Nebora, épingle tous ces manquements au devoir, en observant,lui, la loi de l'Eglise à la lettre! Les relations entre les deux hommes sont extrêmement tendues, quand une série de meurtres vient encore les éloigner l'un de l'autre. Toutes les victimes sont des membres du clergé catholique, et toutes ont été trouvées un chapelet noué autour des doigts, bien qu'aucune relation n'apparaisse entre ces différents assassinats. La police est complètement déroutée, alors qu'une journaliste locale (Belinda Bauer) imagine de lier cette affaire à une sombre histoire d'opportunité de carrière; et le meurtrier fait l'honneur (plus que douteux) à Koesler, de le choisir pour se confier à lui, en sachant parfaitement que le prêtre ne se résoudra jamais à trahir le secret du confessionnal. Pris au piège de sa double responsabilité, de devoir d'une part essayer de mettre un terme à ces assassinats, tout en se refusant d'autre part à révéler ce qu'il sait à la police, Koesler commence alors sa propre enquête...

Fred Walton, qui réalisa Terreur sur la Ligne et Week-End de Terreur, s'est attelé ici à un thriller sombre et inquiétant, traitant à la fois de la loyauté de la parole donnée, de l'esprit de revanche et des secrets sordides qui doivent grouiller sous la surface apparemment sereine des communautés les plus insoupçonnables. Tourné sur les lieux mêmes du drame, à Détroit, Confessions Criminelles nous plonge dans une histoire à première vue simpliste, mais dont les détails vont petit à petit s'enchevêtrer... Un échantillonnage exemplaire se profile derrière tous ces assassinats, et semble nous entraîner dans le sillage des Dix Commandements (et cela, même si on n'a jamais vu ce film mythique, et même si les motivations intimes du meurtrier n'ont pas grand-chose à voir avec les dix commandements de la Bible...). Toutefois Confessions Criminelles, ce thriller astucieux, s'attarde moins sur l'aspect anecdotique et théâtral d'une histoire que sur une superbe étude des personnages. Et que cela soit considéré comme un "plus" ou pas, est ici affaire de sensibilité personnelle. La coupe et la part de cheveux argentés par Sutherland augmentent la ressemblance avec son fils spirituel Kiefer (Génération Perdue), ce qui permet de différencier agréablement ce film, qui semble surnager dans un cinéma par ailleurs grisonnant...

Maitland McDONAGH

The Rosary Murders. USA. 1987 Réal. Fred Walton. Scén.. Elmore Leonard et Fred Walton, d'après une nouvelle de William Kienzle. Dir Photo David Golia. Prod.. Take One. Int Donald Sutherland, Charles Durning, Josef Summer, Belinda Bauer.. Durée: 1 H 41 Distr. Films Number One Sortie prévue à Paris le 21 ... 89

DEAD

JOHN FRANKENHEIMER

Entretien





Dead Bang, polar brutal, caustique, picaresque, rythmé et drôle, conte une chasse aux nazis à travers les Etats-Unis. Son héros est un tordu de première, un magouilleur, qui dégueule sur les malfrats qu'il course entre les poubelles. Responsable du forfait: John Frankenheimer, un vieux de la vieille, un cinéaste à la poigne de fer. Sorti d'une académie militaire, réalisateur des films publicitaires de Bob Kennedy, il porte à son actif des films aussi importants que _Le Prisonnier d'Alcatraz, L'Homme de Kiev, Sept Jours en Mai, Un Crime dans la Tête, Black Sunday..._ Du cinéma hautement énergétique.

Impact: Vous enchaînez film sur film. Après Dead Bang, The Fourth War.

John Frankenheimer: Ce n'est pas exactement un film sur la guerre froide. C'est surtout l'histoire de deux militaires qui vivent de nos jours comme si la guerre froide existait encore. Ils se déplacent dans un monde qui n'a en fait plus besoin d'eux. Les temps ont changé, eux non. Et ces deux militaires vont s'affronter. L'un est un héros du Viet-Nam, l'autre s'est battu avec bravoure en Afghanistan.

I.: Est-ce une idée originale ? Considérez-vous que les soldats exercent un métier dégueulasse et inutile ?

J.F.: Pas tout à fait. Ce type de héros oui. Ceux qui ont lutté ou non n'acceptent pas le fait qu'il n'y ait plus de luttes. Mes deux hommes sont frustrés, ils compensent comme ils peuvent. Mais effectivement, je crois que c'est le cas d'une bonne partie des généraux de cette planète. Une troisième guerre mondiale qui ressemblerait à la deuxième reste hors de question. Les militaires le savent. Il n'y a pas de salaud dans mon film, juste deux adversaires à la fois conscients et inconscients !

I.: Vous connaissez personnellement des militaires dans cette situation ?

J.F.: Non. L'idée vient d'un scénario que je n'approuvais pas au départ. Roy Scheider m'a demandé de discuter avec les producteurs pour une éventuelle collaboration. Je leur ai dit que le script datait de cinq ans et que les choses ne se passaient plus comme avant. Nous allions au massacre. J'ai donc travaillé le scénario avec Kenneth Ross, (Chacal, Black Sunday).

I.: Concernant Dead Bang, les groupes néo-nazis vont-ils dans la réalité tels que vous les présentez ?

J.F.: Oh oui. Surtout en Californie du Sud. C'est pire encore. Ce sont des groupes extrêmement dangereux, violents, qui draînent de plus en plus de monde. Ils prêchent des doctrines hitlériennes avec sérieux. Je ne voudrais pas parler de ce que je ne connais pas, mais ils tuent. C'est sûr. Ils ont assassiné Allan Berg, un homme de radio de Chicago. Il était juif, parlait haut et fort. Ils prêchent la violence et clament avoir commis des actes meurtriers. Le pire est qu'ils ne sont pas poursuivis. Ils se baladent dans la rue après leur appel au meurtre !

I.: Vous êtes connu dans le monde du cinéma pour aborder vos sujets avec froideur et cynisme. Que pensez-vous des critiques qui se sont acharnés sur Paiement Cash, un film violent et sec ?

J.F.: Je l'ai lu mais je ne leur ai jamais répondu. Je prend ça pour un compliment. Je ne raconte pas d'histoires pour en édulcorer les contours, pour en ôter les aspérités. J'essaie d'être réaliste. Je suppose que ces critiques font allusion au snuff movie de Paiement Cash. C'est la vraie violence, choquante et cruelle. J'ai vécu cette violence, les voitures rapides... J'ai vu des hommes se faire abattre. J'étais avec Robert Kennedy le soir où on l'a descendu. Je le ramenais en voiture à son hôtel. Je n'en suis pas fier, mais je sais ce qu'est la violence. Il y a des réalisateurs qui font exploser les corps, qui ne peuvent s'empêcher de faire jaillir trois litres de sang par balle reçue, et pourtant on me répète souvent que mes films sont plus violents que les leurs.

I.: Question délicate. Pourquoi avoir tourné Prophecy, Le Monstre ? C'est votre plus mauvais film, et un sujet vous concernant peu...

J.F.: Parfois je me le demande. Je n'en suis pas très fier. A cette époque, j'avais un contrat avec *Paramount*. Son président voulait un film d'horreur. J'avais un projet avec Steve McQueen, que j'ai laissé tomber. Cela me semblait une bonne idée. Le résultat n'est pas ce que vous avez vu. Le premier montage était bien plus violent, trop pour le président de la *Paramount*. J'ai coupé, recoupé, jusqu'à qu'il soit impossible que le film fonctionne. Je regrette sincèrement de l'avoir tourné. C'est une erreur.

I.: Pourquoi ne tournez-vous plus avec Burt Lancaster. Vous l'avez souvent dirigé par le passé...

J.F.: Un hasard. Je lui ai même proposé The Fourth War, mais il a refusé. Il trouvait le





Don Johnson, le visage plus marqué que dans Deux Flics à Miami.

rôle trop peu important. Je voudrais travailler avec lui de nouveau, mais ça n'est pas facile. Il a vieilli, et n'accepte plus les rôles aussi facilement qu'avant.

I.: Vous êtes amis ?

J.F.: Nous n'avons jamais été des amis. Nous étions desummandes professionnels, mais pas des intimes. D'une manière générale, je ne fréquente pas les acteurs, il faut leur trouver des rôles sinon vous n'êtes plus leur ami. Lancaster, je l'aime bien. Sur un plateau, il est parfait. C'est un homme difficile, talentueux et dur. C'est lui qui m'a appelé pour que je reprenne Le Train. Arthur Penn et lui s'étaient querellés au bout d'une journée de tournage !

I.: Quelle est votre attitude vis-à-vis de l'uniformité du cinéma américain ? Vis-à-vis par exemple, des sneak-previews ?

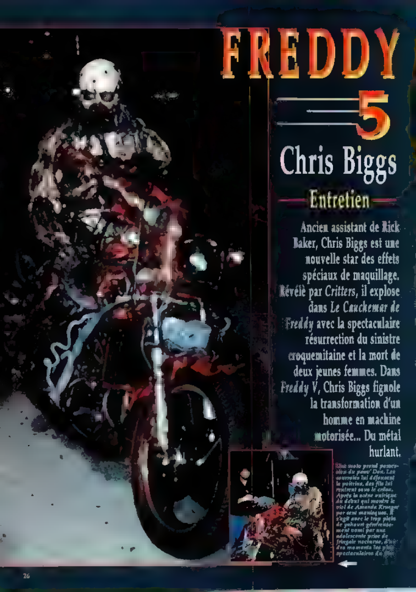
J.F.: Le budget moyen d'un film américain est de 15 millions de dollars, la publicité demande huit millions supplémentaires. C'est énorme, et cet argent, il faut le récupérer... Vous devez comprendre que les *sneak-previews* sont nécessaires. Si une séquence ne marche pas, on la change. C'est positif. Quand j'ai débuté dans ce métier à 26 ans, Henry Hathaway m'a dit: "Alors tu vas faire ton premier film ? De combien de jours de tournage disposes-tu ? 25. Alors souviens-toi bien de cela: si tu acceptes un compromis par jour, tu réaliseras un film de 25 compromis !". Je n'ai jamais oublié. Je refuse les compromis. Dans ma tête, les choses restent claires. En même temps, j'estime que la théorie française des "auteurs" est une connerie. Un film est avant tout le fruit d'une collaboration, avec les acteurs, le scénariste. Il n'y a qu'une seule personne qui soit responsable, mais cela s'arrête là. Prenons Paiement Cash; je n'ai pas voulu faire de previews. Dans le cas inverse, j'aurais peut-être vu et compris que certaines scènes étaient trop violentes, difficiles à supporter. Je ne dis pas que je les aurais coupées mais, au moins, j'aurais eu le choix. Je ne pensais pas que le public trouverait Paiement Cash trop violent. **Dead Bang** a été modifié après les *previews*: les deux meurtres du début sont moins violents. Des dialogues ont également été modifiés, les spectateurs ne pouvaient les supporter. Le plus fort est que ces dialogues ont été repris mot pour mot dans un reportage de la télévision, sur les groupes néo-nazis. Quand cela passe aux infos du petit écran, OK; la même chose au cinéma, et les gens vomissent. Trop frustrant. Les *sneak-previews*, dans le cas de **Dead Bang**, m'ont aidé. J'en prévois d'autres pour **The Fourth War**. Le principal est d'avoir le contrôle de dire oui ou non, après la *sneak-preview*. Sans ce pouvoir, je me battrai à mort pour qu'il n'y ait pas de *sneak-previews*. Mais le plus fréquent est de dire si vous ne changez pas cette scène, nous ne dépenserons pas un sou en publicité ! J'ai eu ce problème pour **Seconds** et **Les Parachutistes Arrivent**. Les réalisateurs, à Hollywood, souffrent aussi du fait que les *Majors* connaissent une valse des dirigeants. Un patron arrive, bouleverse les programmes, et se voit viré au bout d'un an. Et le suivant se pointe... **Les Parachutistes Arrivent** (quel titre affreux pour **The Gypsy Moth**) a été massacré au montage par les présidents qui se succédaient.

I.: On dit que vous avez toujours 36 projets en tête...

J.F.: L'un est une sorte de comédie noire sur un alcoolique anonyme. Le deuxième est un thriller avec Roy Scheider. Et le troisième sera, s'il se fait, un drame. On doit se débrouiller, bouillonner d'idées, tout le temps. Afin de convaincre les financiers. Mais le plus dur, maintenant, n'est plus de réaliser un film, mais de le faire connaître après. Pendant le tournage de Paiement Cash, Menahem Golan s'est montré charmant. Mais après, merde ! Plus rien. Pas de campagne publicitaire !

Propos recueillis par
Alain CHARLOT et Marc TOULLEC

Dead Bang *USA. 1988 Réal. John Frankenheimer Scén.. Robert Foster d'après une histoire de Jerry Beck Dir Phot.: Gerry Fisher. Mus.. Gary Chang Prod. Steve Roth/Lorimar. Int. Don Johnson, Penelope Ann Miller, William Forsythe, Bob Balaban, Tate Donovan, Antoni Stutz... Dur.. 1H 45 Dist.. AAA. Sortie le 7 juin 1989*



FREDDY 5

Chris Biggs

Entretien

Ancien assistant de Rick Baker, Chris Biggs est une nouvelle star des effets spéciaux de maquillage. Révélé par *Critters*, il explose dans *Le Cauchemar de Freddy* avec la spectaculaire résurrection du sinistre croquemitaine et la mort de deux jeunes femmes. Dans *Freddy V*, Chris Biggs fignole la transformation d'un homme en machine motorisée... Du métal hurlant.

Une moto prend possession du pauv' Dan. Les courroies lui défoncent la poitrine, des fils lui rentrent sous le crâne. Après la scène onirique du début qui montre le viol de Amanda Krueger par cent maniaques, il s'agit avec le trop plein de yahourt généreusement vomi par une adolescente prise de fringale nocturne, d'un des moments les plus spectaculaires du film.

Impact : D'abord quelques mots sur ***Freddy IV : Le Cauchemar de Freddy****...*

Chris Biggs : J'ai participé à la résurrection de Freddy dans le cimetière de voitures, à la séquence du chien qui éjecte des flammes, aux morts de Sheila et Kristen.
Pour la résurrection, Peter Chesney s'occupait du squelette. On a fait particulièrement attention aux fibres musculaires, aux tissus. Pour filmer sa reconstitution, on a pratiquement tourné la scène en marche arrière, en mouvement accéléré. La mort de Kristen était aussi un plan intéressant. A l'origine, on devait voir apparaître sa tête qui brûlait pendant qu'elle hurlait et continuait de réciter son texte. C'était quasiment impossible à mettre au point. On a construit un gant de Freddy qui prenait feu à l'aide d'un produit explosif et ces flammes prenaient exactement la forme de la main. Les yeux de Sheila devait être comme aspirés de l'intérieur en devenant blancs. Pour arriver à ce résultat, j'ai recréé une tête mécanique en remplissant d'eau les orbites. Il n'y avait plus, ensuite, qu'à pomper l'eau et la remplacer après par du lait écrémé. On a aussi utilisé une coquille rigide en plastique pour la zone de la pupille : l'iris et la pupille devaient s'évanouir comme dans un nuage de lait blanc. J'avais d'ailleurs déjà réalisé cette séquence pour **Critters II**.

I. : Sur ***Freddy V****, comment se déroule la coordination entre les différentes équipes des effets-spéciaux ?*

C.B. : Un type incroyable, Alan Munro, a supervisé tous les effets visuels. Sur **Freddy IV**, il n'y avait personne à ce poste. C'était vraiment le bordel. Impossible de tout coordonner convenablement. Dave Miller, le maquilleur des **Griffes de la Nuit**, a pris en charge Freddy adulte et Freddy enfant aussi car le but de notre héros est de revenir au monde en tant que nourrisson, en tant que fils d'Alice.

I. : Détaillez-nous quelques uns des effets spéciaux du film.

C.B. : Personnellement, j'étais chargé de la transformation de Dan, le petit ami d'Alice qui devient une motocyclette humaine. Pendant qu'il manipule son engin, la mécanique s'attaque à lui. La moto elle-même commence à se transformer. Dan est carrément éjecté de son siège. Il jette un coup d'œil et voit le visage de Freddy prendre forme dans le rétroviseur. L'engin s'en prend violemment à lui, lance des objets dans sa direction. Vous verrez des tubes lui rentrer dans le crâne, ramper sous la peau. Quelque chose ressemblant à un alternateur sort du moteur et vient lui défoncer le flanc. De l'autre côté, le pot d'échappement se dégage et vient attaquer les jambes de Dan... Vers la fin de la séquence, le jeune homme ressemble vraiment à un "homme de fer". Il a l'air d'une pieuvre mécanique, d'un robot, d'un tas de ferraille complètement pourri et rouillé. On a donc eu à imaginer une panoplie complète en moins de trois semaines. Une partie de l'accoutrement a été réalisée en mousse synthétique. Il a fallu la coller, la mettre en forme, l'écraser aux dimensions voulues, et ensuite la peindre. Pour la tête, on a moulé le crâne du comédien. On y a ajouté des tubes et dans la bouche, on a placé des fils électriques... Dans le même temps, j'ai sculpté de nombreux autres tubes sur une plaque. Cela représente environ 70 % du costume. C'était vraiment un défi pour moi de travailler sur une moto, considérant que je ne suis pas très calé en mécanique. On a utilisé une Yamaha "V-Max", on y a ajouté une plaque "Freddy".
J'ai aussi créé le cou et le visage blessés de l'acteur. Je me suis servi de gélatine. Seulement appliquer ce maquillage demandait trois heures de travail par jour.

I. : On peut comparer ce Freddy à ses précédents épisodes ?

C.B. : Tout d'abord, l'histoire se tient parfaitement. Elle est complètement originale. Vous ne pouvez pas deviner si ce que vous voyez est rêvé ou réel. Les gens se réveillent de leurs cauchemars puis on les voit encore se réveiller à l'intérieur du rêve. Les effets spéciaux sont encore plus impressionnants que dans les autres épisodes. Le tournage fut beaucoup plus aisé que pour le précédent. On a obtenu le concours d'Alan Munro ce qui fait que le metteur en scène n'avait pas en permanence 15 personnes sur le dos. Contrairement à Renny Harlin sur **Freddy IV**.

I. : Décrivez-nous une journée typique du tournage sur ***Freddy V****...*

C.B. : Au tout départ, on doit rencontrer tous les membres de l'équipe, parler entre nous des effets spéciaux. On doit prendre connaissance d'un tas de documents indiquant qui va faire quoi et comment. J'ai essayé de coller au scénario d'aussi près que possible, d'être fidèle aux prises de vues désirées. Le film auquel j'ai collaboré avant **Freddy V**, **Something is Waiting**, m'a permis, par contre, de m'éloigner du scénario. Le réalisateur avait une conception très spéciale de la queue du diable. C'est ce qu'on prenait une "queue de rat monstrueuse" d'environ deux mètres avec d'énormes plaies et des paquets de poils...

I. : Des effets spéciaux trop dégoûtants vous ont déjà rendu malade ?

C.B. : J'ai failli être malade en relevant des photos de crânes en plâtre dont dans des ouvrages médicaux. Je devais m'en inspirer. J'utilise beaucoup de livres. Sur les dinosaures, les animaux, des livres sur la morphologie avec de gros plans de rides.

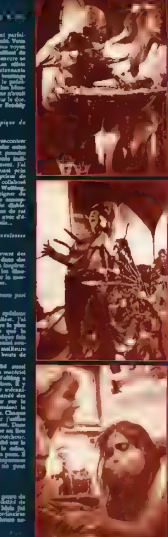
I. : Freddy V représente un nouveau pari pour vous ?

C.B. : Dans **Freddy IV**, les effets spéciaux étaient déjà assez difficile à réaliser. J'ai essayé de les réaliser de la manière la plus technique possible. Je considère que la technique en elle-même donne quelque fois des trucs grandioses mais s'avère aussi souvent inutile. Parfois, c'est vrai, la meilleure solution est encore d'utiliser des bouts de ficelles !
Sur **Freddy V**, on n'a pas été aussi technique que cela. On a utilisé du matériel de haute qualité. **Something is Waiting** a été plus complexe à mettre en place. Il y avait surtout cette fameuse queue mécanique, très performante. Elle a demandé des mois de travail. Le premier jour sur le plateau, elle s'est brisée net ! Pendant la pause déjeuner, on a dû la réparer. Chaque film est un nouveau challenge car j'utilise chaque fois des nouveaux matériaux. Dans **Freddy V**, j'ai utilisé de la gélatine au lieu de la traditionnelle mousse de caoutchouc. On en a employé une sacrée quantité sur le plateau. Une fois appliquée sur le crâne, elle donne vraiment la texture de la peau. Il y avait là une profondeur, une transparence que la mousse de caoutchouc ne peut fournir.

I. : Vos projets futurs ?

C.B. : Continuer à travailler sur ce genre de maquillages. Il y a encore la possibilité de tourner une suite à **Freddy V** ! Mais j'ai aussi d'autres projets assez extraordinaires dont je ne peux vous parler à l'heure actuelle.

Propos recueillis par Cynthia BIRET



ROBERT ENGLUND

A propos de FREDDY 5 et du FANTOME DE L'OPERA

Robert Englund reste Freddy Krueger mais devient *le Fantôme de l'Opéra*, un musicien dépossédé de son chef-d'œuvre et ensuite brûlé au visage. Vous avez dit *Freddy VI* ?



Impact: Freddy V sera-t-il le dernier de la série ?

Robert Englund: Le cinquième volet faisait partie de mon contrat avec *New Line*. J'ai signé les 4 et 5ème épisodes en même temps. Je suis très enthousiaste à l'idée de tourner avec Stephen Hopkins, l'un de nos plus brillants metteurs en scène. S'il y a un numéro 6, il ne se fera pas avant une année ou deux, mais je doute qu'il y en ait un ! Surtout d'après la façon dont se clôt le cinquième. Freddy retourne aux sources de son diabolique pouvoir et disparaît définitivement selon moi.

Le personnage de Freddy m'a beaucoup apporté, je ne peux le nier, mais j'éprouve le besoin de bouger, de tenter d'autres expériences. J'ai dû l'an dernier refuser un tournage en Australie, étant justement trop occupé par Freddy. Je n'aimerais pas que cette situation se prolonge éternellement.

I.: Comment se porte la série Les Cauchemars de Freddy ?

R.E.: Assurément très bien. Question qualité, ça n'est pas tout à fait ce à quoi je pensais. Elle n'est pas parfaite: sur 22 épisodes, je dirais qu'il y en a la moitié qui sont regardables. La formule sur laquelle nous nous sommes basés aurait dû évoluer, mais ça n'a pas été le cas. Nous avons uti-[illegible] expérimentés, et mes apparitions ne sont pas toujours judicieuses. Malgré ces réticences, je suis satisfait de l'avoir fait et fier de savoir que les 4 derniers épisodes étaient très réussis. J'en ai réalisé un épisode, le 10ème, *Cabin Fever*.

I.: En quoi Freddy V sera-t-il différent des quatre précédents ?

R.E.: Freddy reste toujours aussi mauvais, peut-être plus encore. Nous avons choisi de maintenir les rêves aussi longtemps que possible au moyen de trucages optiques. L'intrigue ressemble à celle de *Rosemary's Baby*. Freddy est faible, il tente de se réincarner dans le bébé qu'attend Alice. C'est un combat de volontés qui s'engage: Alice va recréer la naissance de Freddy, pour expurger le mal. Freddy, s'il n'est pas plus mauvais qu'avant, est en tout cas plus désespéré. Et plus forte est son envie de pénétrer dans nos rêves et cauchemars. Il s'y régénère. Le film est en fait un rêve non-stop. Il n'y a pratiquement plus de retour à la réalité. Ni début, ni fin, comme une chanson de rock 'n roll.

I.: Et vos rapports avec la production sont toujours aussi bons ?

R.E.: *New Line* se réfère souvent à moi. On discute le script, le choix du réalisateur, les dialogues. On change un bon mot pour un autre. Le phénomène Freddy a attiré toute une génération de très bons dialoguistes, scénaristes et réalisateurs. Maintenant certaines vedettes m'écrivent, la chanteuse Whitney Houston, et Roxanne Shaw qui possède une émission très populaire aux Etats-Unis.

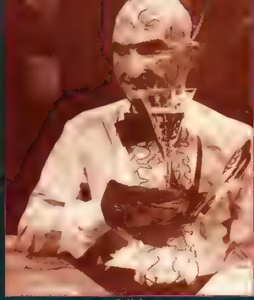
I.: Le Fantôme de l'Opéra vous confine [illegible] masques ...



R.E.: Je suis devenu extrêmement populaire parmi les producteurs de films d'horreur. Mon agent et moi-même avons décidé que je tournerai encore deux longs métrages fantastiques. L'un, comme metteur en scène, le second comme comédien. Je ne tiens pas à rester maquillé toute ma vie. Le *Fantôme de l'Opéra* est un si grand classique, que je n'ai pu résister à l'offre. Ni au fait de prendre la relève d'acteurs tels que Herbert Lom, Claude Rains, Maximilian Schell, Lon Chaney, Jack Palance... J'ai adoré le premier jet du scénario et il était d'abord question que John Hough le réalise. Je suis l'un de ses fans depuis *La Maison des Damnés*. Il a été finalement remplacé par Dwight Little, le cinéaste de *Halloween IV*, que j'avais déjà rencontré lors des tournages des *Cauchemars de Freddy* pour la télévision. Nous



Opéra.



Freddy 8



L: Avez-vous vu les versions précédentes du film ?

R.E.: J'ai lu le roman de Gaston Leroux d'abord. La version que je préfère est celle de la *Hammer* avec Herbert Lom. J'apprécie également celle avec Lon Chaney mais, par contre, le Fantôme de Claude Rains me semble un peu sec. Il contient toutefois quelques bonnes idées. Beaucoup de choses ont été modifiées par rapport au roman. L'action se passe vers 1880 mais à Londres, non pas à Paris. Nous avons ajouté une touche de Jack l'Eventreur et un observateur [illegible]. Le Fantôme passe en quelque sorte un contrat faustien portant sur la musique. De plus, l'opéra dans lequel apparaît Christine, l'héroïne, est également "Faust". Curieusement, le film commence à New York de nos jours et se termine à la même époque. Christine, passant une audition, s'évanouit et durant son coma voit se dérouler toute l'histoire du Fantôme de l'Opéra. Son inconscient lui fait remonter le temps. Elle devient ainsi le point de vue du spectateur.

L: Vous connaissez sans doute la version de Brian de Palma, Phantom of the Paradise ?

R.E.: Oui d'autant plus que son héros, William Finley, était mon partenaire dans Le Crocodile de la Mort. Tous deux, nous finissions mangés par le saurien du titre.

L: Savez-vous que Wolfgang Petersen est en train de tourner parallèlement au vôtre un deuxième Fantôme de l'Opéra ?

R.E.: Je crois que l'histoire est très différente. Aux derniers dires, Dustin Hoffman serait le fantôme d'un Juif à qui les nazis auraient volé la musique. Le film se situerait donc pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Mais le projet n'est pas prêt de se concrétiser dans la mesure où Dustin Hoffman tourne en ce moment un Sherlock Holmes. Petersen a lui-même en tête deux ou trois autres films.

L: Que pensez de ce retour au gothique ? Jack l'Eventreur, Jekyll et Hyde, quelques contes d'Edgar Poe reprennent du service...

R.E.: Je ne sais pas vraiment. Les choses se font toujours par cycles. Le début de ce siècle est aussi une époque fascinante, mystérieuse, et d'où on peut tirer des parallèles, des métaphores. Il n'y a pas longtemps un cinglé de la Caroline du Nord a assassiné plusieurs personnes. On peut le rapprocher de Jack l'Eventreur bien que celui-ci n'ait tué que 5 prostituées. Voilà ce qui importe: une obsession intense. Jack l'Eventreur est devenu un monstre mythique, métaphore de nos propres angoisses. Il est, à l'image de Mister Hyde, la bête qui sommeille en chacun de nous.



L: Votre film, 976 Evil, est selon certains critiques un hommage à Hitchcock...

R.E.: Ce n'est pas vraiment le cas mais j'ai utilisé l'humour d'Hitchcock, en plaçant notamment des second rôles croustillants. Le film fonctionne par montées et baisses de tensions successives. Je me suis en fait inspiré d'un vieux film de Walter Huston (le père de John), All The Money Can Buy. C'est une fable sur la cupidité et l'envie dégradante de devenir riche. Walter Huston qui a vendu son âme au diable est jugé par une assemblée composée de méchants célèbres et morts. 976 Evil est en gros l'histoire de deux cousins dont l'un jalouse énormément le second. Bien que je sois très fier du film, je n'ai pas apprécié les coupes qui ont été opérées. Par contrat, je ne possédais pas le droit de décision sur le montage final. Ma version était longue d'1 heure 47 et le film dure maintenant 1 heure 30.

Propos recueillis par
Alain CHARLOT et Marc TOULLEC

CANNES 89
Le Marché du Film

AMBIANCE

On va nous prendre pour des rabat-joie mais le Marché du Film 89 a tué presque tous nos espoirs. Autrefois source intarissable de nouveaux talents et lieu de rendez- vous des abstentionnistes de la compétition officielle, la célèbre rue d'Antibes s'est muée en sinistre couloir où, la gueule déconfite, on se croise en exhibant honteusement la liste des films à éviter. Le zapping est rentré dans les mœurs, qui permet, par tranches de cinq minutes, d'ingurgiter en une demi-heure un film d'action indonésien, un polar érotique norvégien, une comédie teenager ricaine, un documentaire égyptien, un film d'horreur espagnol et le dernier Lamberto Bava. Tous nuls, il va sans dire. Avec l'importance croissante des ventes TV et vidéo, avec le système du package (en gros, de la pellicule marchandée au kilogramme), le Marché de Cannes ressemblera de plus en plus à une immense poubelle où se déversera ce que le cinéma fabrique de plus mauvais, de moins exportable. Le reste de la production n'aura hélas plus besoin du Marché pour se faire remarquer. Pourtant, cette année encore, il y a eu, un peu noyées dans la masse, de bonnes surprises. Puissent les prochains festivals nous en réserver d'autres.

Vincent GUIGNEBERT

~~EN CHUTE LIBRE~~

ILS SONT CONNUS. ILS NOUS ONT DECUS.

Relentless transpire la vieillesse. Un qui ne va vraiment pas bien en ce moment c'est William Lustig, son réalisateur, célèbre pour les quelques morceaux de violence gratuite qu'il balance ici et là dans tous ses films. Dans **Relentless**, un jeune homme, traumatisé jadis par un père pour qui le maniement d'armes et le parcours du combattant n'avaient aucun mystère, s'en prend à tous ceux qui portent le même nom que lui. Un scénario batteau qui, à quelques variantes près, a donné naissance il y a une dizaine d'années à la vague des psycho-killers. Lustig, tel un saint innocent, fait comme si rien ne s'était passé depuis son **Maniac** et livre un produit sans humour, sans violence, sans passion, sans génie, un produit mille fois vu sur lequel les acheteurs de la Cinq vont se jeter. V.G.

Lost Angels de Hugh Hudson a endeuil la sélection officielle. Comment l'auteur de **Greystoke** et de **Révolution** a-t-il pu s'emmêler pareillement les pinceaux dans **Lost Angels**. Brossant un portrait à plat d'un voyou issu d'une famille bourgeoise, Hudson, très propre, très digne, très fier, préfère rester à la surface des choses plutôt que d'étudier le coeur du problème. Film d'un cinéaste perdu ou d'un réalisateur momentanément paresseux ? Attendons un peu pour juger. V.G.

Leviathan devrait logiquement faire jaser. Cette grosse production signée Georges Pan Cosmatos mérite un procès suivi d'une exécution publique tant la malhonnêteté des responsables s'impose au fur et à mesure que le film se déroule. Plus copieux et donc moins inventif que n'importe quelle série Z ritale, **Leviathan** reprend point par point et sans souci de les dissimuler tous les éléments de **Alien**, qu'il serait ici trop long d'énumérer. La seule originalité de cette affligeante photocopie aurait pu être le lieu, sous marin, de l'action. Manque de bol. **Deep Star Six**, autre suspense abyssal actuellement sur les écrans, a coiffé **Leviathan** sur le poteau. Bref à dégager et au plus vite. V.G.



Leviathan

Cat Chaser, film de Abel Ferrara anti-cinématographique au possible, accumule les scènes de dialogues à une cadence qui en a découragé plus d'un. Et Ferrara qui se contrefout de l'histoire qu'il raconte (nous aussi d'ailleurs), de s'amuser à varier sa mise en scène en fonction de ce qui se dit. Classique, douce, nerveuse, flambée, sombre, ..., tout y passe histoire de justifier l'emploi de son nom au générique. On attend autre chose d'un cinéaste comme Ferrara. Entre s'approprier un film de commande et se faire tiredement reconnaître au sein d'un film impersonnel, il y a un gouffre. Enfin, **Cat Chaser** réussit à briser l'image d'une actrice qu'on pensait définitivement acquise. La première apparition de Kelly Mc Gillis, les côtes saillantes, le sein à moitié à l'air, la coiffure inesthétique, va traumatiser le noyau dur de ses admirateurs. V.G.



Warlock

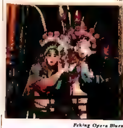
Warlock, de Steve Miner, ressemble à une énorme plaisanterie. Il faut dire, vu l'incroyable nullité de certains films présentés au Marché cette année, qu'il nous arrivait de douter tels des personnages prisonniers de la Quatrième Dimension, de la réalité des images projetées. Après réflexion (très courte la réflexion) **Warlock** s'avère un film très sérieux pendant toute la durée duquel il fait bon s'étouffer de rire. Rien, absolument rien, ne passe dans **Warlock**. Pas une ligne de dialogue, pas un geste d'acteur, pas un mouvement de caméra, pas un maquillage ni un effet spécial. Si le cinéma dominait le monde **Warlock** provoquerait sans problème une catastrophe naturelle. Ejectés du moyen-âge des hommes aux intentions différentes se livrent un combat sans merci dans le présent. En dire plus serait dévoiler tous les gags involontaires du film. V.G.

HONG KONG

Capable du meilleur comme du pire, le cinéma de Hong Kong s'est avéré le seul, cette année encore, à mettre un peu d'animation sur la Croisette.



The Killer. A [illegible] véritable palme d'or de ce festival.



Peking Opera Blues



Ae Tears Go By : le polar de Hong Kong fait son apparition à la Semaine de la Critique

A Hong-Kong, on produit le meilleur cinéma du monde, peu de gens le savent. Vraiment trop peu, en dehors d'une poignée de mordus qui ne furent que par ça. Cannes 89 nous a donné raison une fois de plus. OK, tous les films chinois made in Hong-Kong ne sont pas des merveilles mais une perle réussit à faire avaler deux navetons.

Question nullité, le **Mad Mission V** de Lau Kar Leung se montre généreux en discussions hystériques sans aucun intérêt. Une poignée de protagonistes grimaçants se courent pour retrouver une épée légendaire. Sorti d'un prologue prometteur dans la lignée de la série, de quelques cascades potables, de deux gags à peu près drôles (les poissons voraces notamment), du charme de jolies adeptes du karaté, **Mad Mission V** s'étale, se traîne. Même le dénouement qui se veut irrésistible, s'étire en longeur. Un redoutable échec nanti de très gros moyens financiers pourtant.

Deuxième bide, celui de **City War** de Sun Chung, ancien de la *Shaw Brothers* à qui il donne le remarquable **La Vengeance de L'Aigle de Shaolin**. Une fois de plus, le démarrage promet du spectacle : un voleur à la petite semaine prend une femme enceinte en otage. Une fois le méchant sorti de prison, **City War** s'écroule. Volontairement kitsch, il propose la version la plus folle de "l'amour est enfant de bohème" de l'opéra "*Carmen*" et arrose d'éclairages rouge bleu une cabine téléphonique isolée. Ouf, la dernière demi-heure ne frustre pas. Le polar chinois retrouve son énergie, sa sauvagerie (on liquide femme et enfants), sa surenchère dans la violence. Dans un dépôt de bus, Sun Chung fait péter les moteurs sous l'impact de projectiles incroyables. La beauté des derniers plans prouve le talent d'un cinéaste ici fourvoyé et dont une paire de ciseaux a taillé quelques scènes du métrage.

Plongeant dans le fantastique local, **Legend of the Phoenix Rie** dans tous les sens pour aboutir à l'arrivée du diable sur la terre. Touffu, assez mal construit, **Legend...** n'évite pas toujours le ridicule. Co-produit par le Japon, il se permet toutefois des séquences d'effets spéciaux étourdissantes : apparitions de petites gargouilles, et, surtout, transformation d'une sorcière en une créature démente à la "Giger". Même le Rob Bottin de **The Thing** en resterait sur le cul. Final délirant avec apparition d'une muraille cyclopéenne elle aussi héritée du suisse Giger et d'un géant vert qui écrabouille des adversaires qui piquent vers lui comme des mouches. Exotique.

Retour au polar avec **The Big Heat** de Andrew Kam et Johnny To, dans lequel rien n'est simple. Mourir surtout. On ne peut pas y trépasser simplement, dans les règles du gentil polar. Les flics tirent dans la gueule des gangsters. Un malfrat tombe d'un pont avant de s'écraser consécutivement contre deux voitures. Les barillets des armes explosent, emportant les doigts des tireurs. Idem pour les bras du méchant, vraiment transformé en gruyère lors de la fin des réjouissances. Dans cette guerre impitoyable que mènent deux flics sans scrupules contre un gangster homosexuel, tous les coups sont permis et les deux cinéastes ne se privent jamais de la moindre complaisance. Gore (crâne scié en deux par une plaque de tôle) et apocalyptique, **The Big Heat** marque la quintessence du polar chinois. Certaines séquences (celle de l'hôpital bondé de flics et de tueurs, hallucinante) resteront dans les mémoires.

The Killer est le chef-d'oeuvre absolu du genre. Réalisé par John Woo (**Syndicat du Crime**), le film met en scène un tueur professionnel acceptant une mission douteuse destinée à financer l'opération des yeux d'une jeune pianiste qu'il a blessée au cours d'un affrontement. Un flic le prend en chasse, s'identifie progressivement à lui, et lui vient en aide dans sa lutte contre un gangster particulièrement retors. SU-PER-BE. John Woo possède l'efficacité d'un Sam Peckinpah, son lyrisme et son désespoir, l'âpreté d'un Jean-Pierre Melville, et sa complexité (ce sont justement ses deux maîtres). L'intrigue est riche, si riche de sens, de violence justifiée. Jamais simpliste, jamais caricatural (contrairement à **The Big Heat**), toujours sensible et émouvant, **The Killer** déploie des trésors d'ingéniosité cinématographique, d'humour. John Woo filme les carnages les plus insensés avec un sens exceptionnel de l'image qui tue, sans jamais se répéter, trouvant en permanence matière à renouveler son art. Les séquences de gunfight sont au thriller ce que Waterloo est aux campagnes napoléoniennes. On n'a jamais vu ça. Dénouement shakespearien. Un choc visuel et émotionnel. Pour nous, la palme d'or de ce festival de Cannes.

Producteur de **The Killer**, Tsui Hark présente le beau **Peking Opera Blues**, comédie dramatico-historique décrivant une révolution dans la Chine de 1913. Tenant à la fois de la pièce de boulevard, du burlesque, du surréalisme et du film d'action pétri d'arts martiaux, **Peking...** charme, séduit. Survolté, il suit les pérégrinations de trois femmes dans un opéra où justement les femmes sont interdites de séjour. Cédant à la comédie une bobine durant, Tsui Hark retrouve ensuite la dureté, la violence de **L'Enfer des Armes** puis le lyrisme martial de **Zu: Warriors from the Magic Mountain**. Tout simplement magnifique. Les comédiennes sont belles à croquer.

Présenté à la Semaine de la Critique (généralement très chiante pour cause d'intellectualisme aigu), **Ae Tears Go By** de Wong Kar-Wei prend ses distances avec le polar mais sans le renier. Décrivant l'ascension et les déboires de deux malfrats amis d'enfance, le film a secoué les spectateurs de la Semaine par sa violence, une violence pourtant sage comparée aux folies de **The Big Heat** et de **The Killer**. D'ailleurs Kar-Wei traite les séquences d'action en un ralenti sacradé qui en limite beaucoup les débordements. Le cinéaste penche aussi du côté de la critique sociale mais perpétue une certaine tradition en ponctuant de mélodies sirupeuses ses tableaux sentimentaux. Du tout bon.

Marc TOULLEC

RIN


Brion James dans Horror Show

On les a vus. . .

Horror Show commence plutôt bien avec une séquence bien crade où le flic Lance Henriksen rêve d'une cuisine de cantine bourrée de restes humains. Mais la routine reprend vite le dessus malgré les efforts du réalisateur Jim Isaac. Evidemment, **Horror Show** profite un max de la popularité des **Freddy**. Il expédie sur le tapis un échappé de la chaise électrique, un tueur taré (Brion James parfait!) grillé à point comme le croquemitaine de Elm Street. Un peu d'humour noir bienvenu ne rattrape pas les pièges propres au genre. On ressert encore la même soupe : le chat qui saute dans le champ alors que le maniaque est censé rôder par là. De plus, les effets gore promis ne sont pas si nombreux que ça. M.T

The Laughing Dead n'aurait dû être qu'un court-métrage, tellement on s'y fait chier. D'origine thaïlandaise, le réalisateur, Somtow Sucharitkul, vient de la littérature où il fut, dit-on, très remarqué. Question cinéma, cela ne donne pas tripette. Mixte entre **La Nuit de l'Iguane** et **La Nuit des Morts-Vivants**, **The Laughing Dead** voudrait être un Exorciste à la sauce maya. Il est vrai qu'on assiste à un sacrifice rituel dans une fausse grotte tapissée de papier doré, que deux indiens en costume folklorique lancent quelques complaintes... Au bout d'un quart-d'heure, on en a déjà ras le bol. Quant au prêtre qui a fauté et qui nous sert aussi de héros, ce n'est pas vraiment le prototype même du personnage agréable à voir à l'écran. Quelques cadrages superbes sauvent la mise pour ce cher Somtow Sucharitkul. M.T

Warlord, grosse production japonaise de science-fiction réalisée par Keita Amemiya, contient une idée géniale et inexploitée. Avoir conservé l'architecture traditionnelle nippone pour le design des gigantesques engins de guerre futuristes. Le reste navigue entre le sous-**Star Wars** avec déferlement de rayons lasers et le **Bio Man** puissance dix (dix fois plus de monstres ringards, dix fois plus d'effets spéciaux misérables). Très nul. V.G.

Brenda Starr de Robert Ellis Miller était resté mystérieusement inédit (bien que tourné il y a trois ans !) malgré la présence au générique de Brooke Shields et d'un Timothy Dalton borgne. Inspiré d'une bande dessinée légère, le scénario tourne l'histoire à la farce en tentant de transposer sur l'écran les péripéties effrénées de la B.D. On n'en retiendra que les nombreux vêtements variés que porte B. Shields. Le film tombe dans pratiquement tous les pièges posés par la transposition d'une B.D. au cinéma, et sombre souvent dans le ridicule : B. Starr faisant du ski nautique sur le dos de deux crocodiles ! Le rythme confond vitesse et précipitation, faisant de l'ensemble un patchwork complètement décousu. M.B.


Timothy Dalton dans Brenda Starr

My Mom's Werewolf, de Michael Fisha, met en scène une femme au foyer. Madame s'ennuie, puis succombe au charme du propriétaire d'un magasin d'animaux (John Saxon) qui a la particularité d'être un loup-garou à la recherche d'une compagne. Rapidement, elle s'aperçoit que son comportement se modifie : ses dents poussent, et son corps se couvre de poils. Heureusement sa fille lit *Fangoria* (le ***Mad Movies*** américain) et n'a pas peur du grand méchant loup. La comédie fantastique est un genre délicat, et cette nouvelle tentative ne réconciliera pas les irréductibles. Etirant les situations attendues jusqu'au point de rupture, le scénario se traîne, et il faut beaucoup de bienveillance pour en sourire. M.B.

Sinbad of the Seven Seas est un machin que la *Cannon* tient dans ses boîtes depuis 4 ans au moins. Probablement inachevé par manque de dollars, bâclé par un Enzo Castellari endormi au volant, ce Conte des Mille et Une Nuits ressemble à l'émission "L'Ile aux *Enfants*" grâce au luxe de ses décors, aux performances de ses effets spéciaux. Amazones, zombies en cuirasses, doubles maléfiques et autres créatures ringardes se bousculent au portillon. Un comparse comique tente de faire rire. Scénariste, Luigi Cozzi pille 20 ans de péplum tandis que John Steiner en grand vizir roule des yeux dans un environnement de toc même pas kitsch. M.T

The Understudy (ou **Graveyard Shift II**) de Gerard Ciccoritti est le prototype même de la suite superflue. Le premier **Central Park Driver** (titre "français" !) avait été une surprise esthétique, une réussite technique, et un ton original. Le second vise le même créneau et loupe la cible. L'histoire est très quelconque : un vampire, au doux nom de "Baiser", séduit une bonne partie de la gent féminine sur le tournage d'un film de vampires, afin d'obtenir le rôle principal du "blood lover". Confus et répétitif, le film s'essouffle à retrouver la formule magique du premier, mais le charme est brisé. M.B.



La grande forme

Troma's War, de Michael Hertz & Samuel Weil, est comme un gâteau d'anniversaire pour *Troma*, qui fête ses quinze ans. C'est même un retour en force de ce qui a fait d'elle une boîte vraiment pas comme les autres. C'est excessif, violent, gore, parodique, de mauvais goût, drôle, nul, jouissif, mal foutu, joué par des patates, scatologique, et on pourrait en rajouter des qualificatifs ! Un avion s'écrase sur une île déserte, les rescapés s'aperçoivent que l'endroit sert de camp d'entraînement à un important groupe terroriste, décidé à conquérir les Etats-Unis. Ils se transforment donc en soldats luttant pour la démocratie, tuant tout ce qui bouge. C'est un tantinet trop long, d'accord, mais qu'est-ce que c'est drôle. M.B.


Troma's War

GUE



Christopher Walken dans Communion

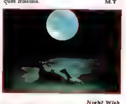
. . . et on le regrette.

Robowar prouve que Bruno Mattéi (alias Vincent Dawn) est l'un des plus mauvais cinéastes du monde. C'est pour cette raison qu'on l'aime tant. L'immortel auteur de **Virus Cannibal** et des **Rats de Manhattan** saisit à pleines mains **Predator** et le passe dans le collimateur du trash. Imaginez le film de John McTiernan tourné dans un coin de jungle avec un motard pétomane comme monstre. Voilà **Robowar**. Le bœuf Reb Brown balance des plaisanteries à la Arnold, les trouffions taillent une végétation maigre, les guérilleros tombent au ralenti sous les balles des héros. Et Bruno Mattéi pompe allègrement. Un des membres du commando porte des lunettes, l'autre entretient des rapports privilégiés avec la nature, une femme rejoint le groupe. Du Z, du nul, du vrai. M.T

Heaven Can Help, de Tony Zarindast, dure deux heures. C'est long. Deux heures de nullité absolue. C'est insoutenable. Voici LE film qui fausse tous les tableaux de cotation car en comparaison n'importe quel navet se voit doté de qualités insoupçonnées. Dieu et le Diable luttent par anges et diablotins interposés dans le cadre d'une famille où le daddy veut tromper sa femme avec une ravissante (!!!) sorcière, que lui soufflera son fils. Faisant du ridicule son style, le film culmine en un duel à la "*Guerre des Etoiles*" entre le Démon et un couple d'angelots qui s'envolent des rayons multicolores dans la gueule. La pub appelle ça : "Une histoire à propos de la bonté de l'âme humaine et l'humanité du divin". A toi de choisir camarade ! M.B.

Master of Terror de Lamberto Bava (il a fallut déchiffrer le pseudo pour en être sûr) est passé anonymement le dernier jour. Un réalisateur tourne des films d'horreur complètement ringards. Un tueur tout de noir vêtu commence à décimer son entourage. On espère de la part de Bava que c'est autobiographique. V.G.

The Visitors, suédois de nationalité, imite mal les meilleurs films de maisons hantées ricaine. Joakim Eregard a vu **La Maison du Diable**, **Shining** et malheureusement **Amityville**. Il recrache à l'image tout ce qu'il a ingurgité. N'importe comment, avec pour prétexte un scénario-prétexte mille fois exploité. Un couple de yankees et leurs deux gosses arrivent dans une bicoque (très laide de surcroît) et des phénomènes étranges se produisent. Etranges étranges si on veut. Des bruits dans le grenier, des portes qui grincent, une ombre furtive. Le bordel va en s'accroissant. Un chasseur d'esprits se pointe avec du matériel. Il meurt. Joakim Eregard, le réalisateur ne fait pas dans la lingerie fine quand il s'agit de donner quelques *frissons*. M.T



Night Wish

Night Wish de Bruce R. Cook suit un groupe d'étudiants s'intéressant aux rêves. Leur mentor, un professeur étrange, regrette que leurs cauchemars s'arrêtent toujours avant visualisation de leur propre mort. Ils se réunissent donc tous dans une demeure fameuse pour avoir été le théâtre d'événements psychiques et démoniaques. Là, tout commence à dégénérer. A moins qu'il ne s'agisse une fois de plus, d'un rêve. Complexe, **Night Wish** n'est pas inintéressant mais manque singulièrement de rigueur. De bons sous-titres devraient le rendre un peu plus abordable. On croit comprendre que des extraterrestres rentrent dans la danse.. M.B.

Communion de Philippe Mora narre une supposée histoire vraie : la rencontre d'un écrivain avec des créatures extraterrestres, mais le film ne mise pas sur les effets spéciaux. Heureusement, car la vision qu'il donne des E.T (sortes d'Ewoks) prête plutôt à sourire, surtout en ce qui concerne leurs motivations.. Mais c'est le comportement du héros et l'évolution de ses relations à l'intérieur de sa famille, laquelle le soupçonne de sombrer dans la folie, qui rend **Communion** intéressant, bien que trop long. La performance de Chris Walken est passionnante par son intensité. M.B.

Splipstream de Steven Lisberger (Tron) célèbre le retour à l'écran de Mark Hamill, très discret depuis le dernier épisode de **La Guerre des Etoiles**, et de Gary Kurtz, producteur du même film. Après une série de flops, les deux hommes tentent de se remettre mais ce **Splipstream** risque fort de leur être fatal. Ce n'est pas faute d'avoir essayé avec une musique aux accents martiaux et de **Guerre des Etoiles**, de donner du souffle à des images d'une platitude rare. Il faut avouer que le scénario brille par son inconsistance : un couple de trackers (des policiers androïdes) sont à la poursuite d'un homme. Le retrouver demande un temps fou, et au spectateur des bâillements avant de connaître le pourquoi de la traque. Tourné en Turquie avec un budget appréciable, le film, interminable, donne l'impression d'être complètement fauché ! M.B.

The Gifted de Scott Zakarin vous permet de prendre six teenagers, et de les lâcher en pleine nature jusqu'à ce qu'ils découvrent une maison abandonnée dans laquelle ils s'installent... Il ne s'agit pourtant pas d'un psycho-killer, bien qu'il en ait tous les défauts. En fait, les mômes ont été sélectionnés et sont sous surveillance afin de savoir s'ils peuvent faire partie de la secte de "Gifted", des êtres qui se disent supérieurement intelligents; bien que rien ne le laisse supposer dans leur comportement aberrant. Avec une œuvre pareille, le réalisateur ne risque guère de faire partie du lot. M.B.

Evil Clutch de l'italien Andrea Marfori est présenté par *Troma*. Ce petit film s'est abreuvé aux mamelles d'**Evil Dead** et de **Demons**, pour n'en point garder la crème. L'argument, car de scénario il n'y en a pas, voit un couple en ballade en forêt croiser une simili-sorcière et un mort-vivant qui veulent les transformer en pizzas. Quelques transitions un peu brutales dans les séquences gore laissent supposer que la censure ricaine a encore frappé, alors que le reste du film abuse de plans longs, en caméra subjective à la steady-cam. Les amateurs de gore pur et dur risquent cependant de ne pas détester; c'est leur problème. M.B.

Rabid Grannies de Emmanuel Kervyn est un film d'horreur belge présenté par *Troma*. Le film met une bonne demi-heure à démarrer. La suite décoiffe. Deux grands-mères entourées de leur famille pour un anniversaire très spécial deviennent enragées lorsqu'une vapeur sort d'un coffret qui leur a été offert par une autre mémé maléfique. Elles disjonctent complètement et sur le couplet "Famille, je vous hais", se mettent à réduire en charpie leur descendance. Les séquences gore s'accumulent dans la joie et l'allégresse avec un soupçon d'inconscience réjouissant. Une fois encore, **Rabid Grannies** ne tient pas toujours la distance mais certaines idées provoquent des instants de jubilation intense. M.B.



EN MARGE

De tout un petit peu.

de David Acomba démontre que zombies et teenagers ont déjà fait bon (?) ménage de nombreuses fois dans des films de série, dont le souvenir s'estompe rapidement. En dépit d'un début classique : un jeune garçon qui se fait de l'argent de poche en travaillant aux pompes funèbres locales sert de tête de turc à deux grands musculeux et est la risée des filles. Lorsque ses tourmenteurs débarquent sous forme de cadavres, après un accident, il ne s'attend pas à les voir revenir à la charge, et pourtant ! Original par le cadre, propice à de nombreuses scènes d'humour noir, **Nightlife** l'est aussi par ses zombies qui n'ont pas la démarche saccadée habituelle de leurs congénères; ils s'adonnent même à une vigoureuse fornication... Autant d'activités que nous ne devinions pas. Pour cela, et la trépidante dernière demi-heure, on peut passer sur quelques longueurs. M.B.

marque les débuts de metteur en scène de Klaus Kinski, projet qu'il portait depuis longtemps. Evidemment, Kinski se donne le rôle du fameux violoniste. Pas de scénario, de construction cartésienne pour ce film volontairement brouillon, décousu, pas toujours compréhensible. Kinski, mégalo, prend son pied à se filmer au ralenti, séduisant tous les jupons qui passent à sa portée, généreux, en butte à la bêtise de l'église. Film narcissique au-delà du raisonnable, **Paganini** irrite souvent, charme parfois. Kinski trousse une jolie blonde qui en redemande (généreux, le musicien baisse de nouveau son pantalon), entretient des rapports ambigus avec son gosse. Ayant réuni toute sa famille, il invite aussi tous ses copains (Bernard Blier et Marcel Marceau) à célébrer son goût pour les récits sensitifs délivrés des lois de la narration classique. Malgré d'indéniables qualités, le film a été unanimement rejeté. M.T

du philippin Rico Maria Ilarde n'est pas la série Z qu'il semble être, ni un hommage aux spectateurs du Brady. Situé dans un futur indéterminé, dans un pays inconnu, il brosse une intrigue bizarre, quasi-géométrique. Deux hommes et une femme ont absorbé une substance qui les rend invulnérables. Un haut-fonctionnaire confie à un repris de justice la mission de les liquider. Ce qu'il fait. Mais les difficultés vont croissant. Le Z-Man se heurte finalement à une femme, grande inconditionnelle de Marylin, qui l'épargnera. Bénéficiant d'une mise en scène soignée, jouant sur le cadre, plaçant ses personnages au milieu de pièces immenses, le film, influencé par **Blade Runner**, cède parfois à la facilité mais sa volonté de tirer le cinéma philippin de la zone Z le rend sympathique. M.T

n'inspire guère confiance vu la signature redoutable de Richard W. Haines, auteur d'un **Splatter University** de sinistre mémoire. **Space Avenger** est beaucoup mieux, pas génial mais rigolo et bien mené. Dans les années '30 des aliens investissent deux couples de ploucs, se terrent dans leur caisson avant de réapparaître 40 ans plus tard, intacts. Parallèlement à leur apparition, un dessinateur de BD imagine une histoire dont il va rapidement savoir comment nourrir les péripéties. Science-fiction et parodie sont au menu. Ça flingue beaucoup aussi. Les clins d'œil affluent. Pas toujours drôles vu leur finesse extrême. Deux scènes sont à retenir : une donzelle baise à mort un client qui se met à fondre et des doigts de main poussent au pied d'un malheureux qui aura eu le membre broyé d'une décharge de chevrotine. M.T



de Kevin Tenney nous rappelle que la vérité sort de la bouche des enfants. Venu rendre visite à son père divorcé, le jeune Willy soupçonne la présence d'un monstre sanguinaire dans la cave du ranch. Appelée par des sorciers indiens pour lutter contre l'envahisseur blanc quelques 150 années auparavant, la créature est retenue prisonnière par une lance plantée dans le sol; que le gosse aura l'imprudence de déplacer. Le film de K. Tenney (**Witchboard**, **Night of the Demons**) est d'un classicisme éprouvé, correctement mis en scène mais guère original. Le monstre rappelle celui, ringard et monté sur roulettes, de **The Unholy**.



Return of Swamp Thing

Return of Swamp Thing de Jim Wynorski va plaire, assurément. Dans un laboratoire mystérieux, un vilain tout plein se livre à des expériences horribles et illégales. Homme-éléphant, homme-crocodile, hippopotame et cafard, ces croisements nuisibles et désastreux ne sont pas pour ravir la créature du marais, en pleine forme. Vengeance, combats à maine nues dans le plus pur style des catcheurs, clins d'oeil complices très BD, jolie amourette entre la belle et la créature débouchant sur une idée poétique, maquillages délirants et réussis. De la série B qui se défend, genre qui a sacrément fait défaut cette année. V.G.

Big Man on Campus de Jeremy Kagan était d'abord intitulé **The Hunchback of U.C.L.A.** (*Le Bossu de l'Université de L.A.*). Cette comédie confrontant un Quasimodo moderne à un étudiant chargé de le chaperonner ne manque pas d'agréments. A commencer par l'abattage de l'acteur principal qui roule sa bosse avec un sens comique très sûr. Les situations auxquelles il est confronté constituent une sorte de parcours du combattant du film comique, souvent classiques dans leurs ressorts mais toujours efficaces. L'aspect émotionnel, présent, ne prend pas une place trop importante, et c'est tant mieux. M.B.

Snack-Bar Budapest est signé Tinto Brass et le roi du cul a de nouveau fait mouche. Toujours à la lisière du fantastique, **Snack Bar Budapest** catapulte un étranger dans une ville imaginaire dirigée par un gamin illuminé (François Négret, ses yeux de fou, son jeu hyper-agressif). Autant **Vice et Caprice** respirait la joie de vivre, magnifiait le sexe souriant, autant **Snack-Bar Budapest** ressemble à une lente descente aux enfers marquée par la violence et la nudité crasse. Tinto Brass, l'homme qui filme si bien le relief des femmes, a des doutes. La fin, bouleversante, de **Snack-Bar Budapest** montre l'étranger recouvrant le corps nu de son aimée. Plus que jamais, Tinto Brass est un réalisateur à suivre. V.G.

Santa Sangre de Alejandro Jodorowsky, se situe hors du temps. Avec une histoire éclatée qui lorgne sur la fin vers le psycho-killer style **Psychose** (mère possessive n'existant que dans la tête de l'assassin), **Santa Sangre** est une œuvre libre, attachante, touchante. Certes, Jodorowsky débarque souvent sans prévenir avec son folklore, un croisement de poésie fine, de violence stylisée et de ringardisme absolu. Mais au bout du compte, son univers en vaut bien d'autres, et s'y perdre est loin d'être désagréable. Présenté à la Quinzaine des Réalisateurs. V.G.

TOUT BON

Petites et grandes réussites



36-15 Code Père Noël



Lou Diamond Philipps et Kiefer Sutherland dans Renegades, le dernier Jack Sholder

Renegades de Jack Sholder réunit Lou Diamond Philipps et Kiefer Sutherland une nouvelle fois, après le western **Young Guns**. Amoureux du polar depuis toujours (**Hidden** est autant un thriller qu'un film de science-fiction), Jack Sholder tient à éviter les scènes déjà vues mille fois. Ses héros (un indien et un flic se faisant passer pour un malfrat) forment un couple qui fonctionne bien mieux que les sempiternels flics par deux. Le cinéaste prend son pied à filmer une poursuite automobile incroyable où les véhicules foncent à travers la foule. Dessin animé violent, bourré de silhouettes pittoresques, de petits détails qui sont révélateurs de l'ironie constante du metteur en scène, **Renegades** dérive progressivement du polar vers le western, avec notamment un final dans la tradition, avec charge de chevaux et grange en flammes. Jack Sholder détruit tous ses décors, abat un maximum de personnages, fignole la personnalité de ses méchants.

M.T

Twilight of the Coakroaches ne ressemble en rien à **Roger Rabbit** malgré le mélange prises de vues réelles et animation. Tourné par le japonais Hiroaki Yoshida, ce **Crépuscule des Cafards** conte une fable, une métaphore. La communauté cafard disparaît progressivement sous les assauts de l'homme. Original et doté d'un grand pouvoir émotionnel, le film surprend sans cesse par l'audace de sa technique. Le monde vu par ces insectes devient singulièrement inhumain, trop exclusif. La caméra prend rarement parti pour les hommes. Jugés répugnants, les cafards sont dans le film un peuple organisé, sympathique, victime d'un génocide. Hiroaki Yoshida filme leur extinction locale à la manière d'un film de guerre. Offensive d'insecticides, pieds gigantesques écrasant les minuscules créatures retranchées, attaque des escadrons ailés contre les humains... Truffé de trouvailles, passionnant, **Twilight** rend spectaculaire le moindre coin de table encore encombré des reliefs d'un repas copieux. Un distributeur prendra-t-il le risque de le montrer ? M.T

36-15 Code Père Noël de René Manzor est une sacrée surprise. Un enfant gâté, vivant dans un château avec sa mère et son grand père, décide de filmer et de capturer le Père Noël grâce à un système de caméras et de pièges qu'il a mis au point. Le soir venu, c'est un psychopathe déguisé en Père Noël qui fait irruption dans l'immense bâtisse. La longue course-poursuite peut commencer. Coupable d'un navet larmoyant (**Le Passage**), René Manzor change de registre. Rythmé à la Carpenter, tourné en studio, filmé intelligemment, **36-15 Code Père Noël** devrait installer le malaise à la veille des fêtes de fin d'année.

V.G.

Deadline suit le très gore et caustique **Hand of Death** dans la filmographie du suédois installé en Angleterre, Anders Palm. Dans **Deadline**, l'humour a très peu de place. Palm filme au premier degré les agissements d'un tueur psychopathe à l'intelligence redoutable. Un type qui prend du thé agrémenté de petits gâteaux en contemplant ses victimes après agissement. Un film très britannique en quelque sorte. A mi-chemin entre le policier classique et le thriller d'épouvante, **Deadline** prend un plaisir fou à compliquer l'intrigue, à suivre des fausses pistes puis à les laisser tomber. Davantage porté sur le suspense que sur le gore (bien que certaines séquences soient assez crades), c'est en définitive un petit suspense adroitement ficelé, bien filmé et dont la révélation finale ressemble étrangement à celle de **L'Assassin Habite au 21**.

M.T

Society a été l'un des événements de ce marché du film. Réalisé par Brian Yuzna (producteur de **Ré-Animator** et de **From Beyond**), **Society** se rapproche quelque peu de **Parents**. Une fois de plus, les apparences sont trompeuses. Une micro-société américaine vit repliée sur elle-même, sans soucis matériels. Fils d'une de ces familles rentiers, très comme il faut, un adolescent découvre que ses parents, sa sœur sont unis par des liens qui dépassent de loin ce que son imagination peut concevoir. On songe d'abord à des rapports incestueux. Ce qui est dérisoire par rapport à la solution finale, une idée de génie concrétisée par des effets spéciaux étourdissants de Screaming Mad George. Disons qu'il s'agit d'une partouze géante et gore. Vous n'avez jamais vu ça à l'écran. Et le concept n'est nullement trahi par la mise en scène d'un humour délicieusement putride. Une petite musique apporte encore au spectacle ce petit quelque chose d'irrationnel qui le situe largement au-dessus de la mêlée actuelle du fantastique. **Society** sera probablement présenté au prochain festival d'Avoriaz.

M.T

Dossier réalisé par
Marcel BUREL, Vincent GUIGNEBERT
et Marc TOULLEC.



TOTAL RECALL

Arnold serait-il un androïde doté d'une mémoire qui ne lui appartient pas? Telle est la question que pose Paul Verhoeven, le cinéaste frappeur de *Robocop*, dans *Total Recall*.

On n'osait plus y croire depuis longtemps déjà. Depuis que David Cronenberg en avait laissé tomber la réalisation pour cause d'incompatibilité artistique avec le producteur Dino de Laurentiis. Le projet en question se titre **Total Recall**, une espèce d'arlésienne, un challenge aussi fou que Dune. Le cinéaste génial de **Faux Semblants** passe quelques mois à Rome à dessiner des costumes, décors et accessoires. En vain. Puis ce fut le tour de l'australien Bruce Beresford, toujours pour le compte de Dino de Laurentiis. Bruce Beresford commence le tournage de **Total Recall** sur son sol natal. Les décors sont construits, l'équipe entièrement constituée mais la production connaît de gros problèmes avec les autorités australiennes pour cause de sécurité sur le tournage. Le dépôt de bilan de *DEG* (la compagnie de De Laurentiis) met définitivement fin aux prises de vues. Plusieurs millions de dollars se sont envolés. Coup de théâtre, *Carolco*, société prospère (les **Rambo**, **Double Détente**, **Angel Heart**), rachète les droits du film. La mise en scène est rapidement confiée à Paul Verhoeven, le hollandais terrible de **Robocop**, et le rôle vedette à Arnold Schwarzenegger, l'autrichien milliardaire. *Carolco* choisit un tournage au Mexique pour limiter les débordements financiers. L'opération se monterait à environ 50 millions de dollars. Une somme investie pour la bonne cause. Celle d'un écrivain de génie, Philipp K. Dick.

SCHIZOPHRENE

Philipp K. Dick est mort avant d'avoir vu **Blade Runner** inspiré de son roman "Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?" Quelques crétins qui connaissent aussi mal Dick que le cinéma ont aboyé au scandale. Une chose est vraie : Philipp K. Dick est le moins adaptable des écrivains de science-fiction. Pour cause de trop plein imaginaire de schizophrénie aigue. Difficile de visualiser les récits fiévreux et complexes de K. Dick, ses déplacements temporels, ses futurs où les époques se télescopent, où le temps erre par parcelle sur le macadam, où la pensée diffuse une autre réalité aussi palpable et réelle que le quotidien.

Total Recall reprend ainsi le thème majeur de l'écrivain : la quête d'une identité pas de son identité. Chez Dick, rien n'est jamais sûr et définitif. Nous sommes en 2075. La terre a survécu à une troisième guerre mondiale. Mars est devenue une de ses colonies. Architecte heureux, marié à une très jolie blonde, entouré de bons amis, Doug Quaid (Arnold) est employé par la *Rekall Incorporated*, une puissante et mystérieuse société qui marchande la réalité et le rêve. *Rekall* implante un système artificiel dans le cerveau et cette puce transforme les désirs en vérités. Déjà hanté par les visions récurrentes d'une autre vie sur Mars, Quaid est victime d'une tentative d'assassinat. Son propre hologramme apparaît et lui dit : "Sois prêt pour la grande surprise. Tu n'es pas celui que tu crois être. Tu es moi". Alors que le monde extérieur bascule, Quaid décide de partir pour Mars où il découvrira sa véritable identité.

SCIENCE-FICTION ET PRETEXTE

Pour Paul Verhoeven, la science-fiction n'est pas un but en soi. Déjà, **Robocop** marquait ses distances avec le genre. Le film était avant tout une bande-dessinée décrivant une société pourrie et la renaissance de l'humanité dans une carcasse de métal. *"Total Recall est un film de science-fiction parce qu'il se déroule dans le futur et sur une autre planète. Total Recall est un film d'action parce qu'il montre un homme pourchassé par des adversaires qui veulent le tuer et lui prendre quelque chose qu'il a dans le cerveau, quelque chose dont il ignore l'existence. Mais c'est aussi un film traitant de la réalité, ce qui le hisse à un autre niveau plus profond"*. En quelques mots, Paul Verhoeven dit tout. **Total Recall** ne sera pas une banale chasse à l'homme située sur Mars. Qu'est ce qui est réel et qu'est ce qui ne l'est pas ? Quaid, le héros, est-il vraiment vivant ? Fait-il partie d'un rêve ? *"Cela déterminera la perception du public sur le film. Dans sa globalité, Total Recall sera ressenti comme un thriller très fort mais dans le même temps, il amènera le spectateur au bord d'un gouffre où il ne pourra distinguer ce qui est réel et ce qui est le produit de l'imagination humaine. Vous pourrez voir le film à la manière d'une aventure futuriste. Ce qu'il est. Mais sans trahison aucune, il y aura quelque chose d'autre qui lui donnera dans son ensemble un parfum particulièrement excitant et particulier"*. De quoi mettre l'eau à la bouche. Comme le générique du film garni de noms talentueux. A la photographie, on trouve Jost Vacano (**Robocop**), au scénario, Ronald Shusett et Dan O'Bannon (**Réincarnation** et **Alien**), Ron Cobb (**Aliens** et **Conan**) à la conception artistique et William Sandell (**Robocop**) aux décors. Les effets spéciaux ne demeurent pas en reste. Rob Bottin (constructeur du **Robocop**) aux maquillages et la société *Dream Quest Images* (**Blade Runner**, **Indiana Jones II**, **Gremlins**, **Freddy 3 et 4**) aux effets optiques. Rien que du beau linge au service d'une histoire à tiroirs que Paul Verhoeven ne tient d'ailleurs pas à voir envahie par les trucages de tout poil. *"Travailler avec les effets spéciaux me fascine et m'effraie à la fois. La science-fiction est un monde de rêve aménagé comme un magasin de jouets. Son aspect effrayant provient du danger de dépense de toute son énergie dans un secteur unique, les effets spéciaux, et ceci au détriment de tout le reste. L'histoire pourrait ainsi être étouffée"*. Mais déjà Paul Verhoeven prend des assurances. Pour donner à **Total Recall** un look réaliste, il s'inspire de documents spéculatifs de la NASA, notamment des plans de stations spatiales implantées sur Mars. "Dans des films comme **La Guerre des Etoiles** ou **Star Trek**, vous pouvez vous permettre un peu n'importe quoi parce que ce sont des oeuvres de pure fantaisie, situées très loin dans le temps. Dans **Total Recall**, nous avons simplement prolongé le présent en extrapolant sur ce que savons actuellement du futur". **Total Recall** sort déjà, un an avant sa sortie en France, le chef d'oeuvre rassurant.

Marc TOULLEC

LA PORTE DU PARADIS



69 minutes. C'est un peu plus que *Le Petit Dinosaure et la Vallée des Merveilles* et un peu moins que *Monsieur Hire*. C'est la durée totale des scènes coupées au montage et donc invisibles de *La Porte du Paradis*. Découvrir aujourd'hui, intégrées au film, ces images inouïes est un don du ciel, un plaisir divin. A ceux qui en doutaient, ces minutes précieuses propulsent *La Porte du Paradis* au sommet hiérarchique des films immensément importants.

Lorsqu'on lui demande en 1980, à la suite de projections-tests catastrophiques (on imagine aisément les ronflements ou l'indignation des Amerloques), de ramener la durée de son film à des proportions honorables, Cimino ne réalise certainement pas l'ampleur du désastre. Les dirigeants des *Artistes Associés* savent, eux, que de nombreuses coupures donneraient non seulement au film un rythme plus alerte, mais aussi allégeraient un contenu difficilement acceptable pour le public américain. Le remontage effectué par Cimino lui-même, condamné à charcuter son propre film, se voulait donc une tentative désespérée de préserver les chances de succès de **La Porte du Paradis**. En comparant les deux versions, il ressemble plus à une révision ravageuse de Dame Censure.

A la base de **La Porte du Paradis**, il y a une idée de génie. Intégrer à une page d'histoire réelle des personnages fictifs. Avec **Voyage au Bout de l'Enfer**, construit en trois parties (avant, pendant et après), Cimino soulignait les bouleversements imposés par le Viet-Nam sur un groupe d'amis. Dans **La Porte du Paradis**, l'avant, et surtout l'après, sont réduits à leur plus simple expression. Un rapide préambule, un épilogue insensé de moins de trois minutes et, entre-temps, plus de trois heures où Cimino suit ses personnages par le biais des événements historiques, plus de trois heures où sa vision se dédouble. On connaît l'ivresse du réalisateur quand il s'agit de filmer la foule, et d'y piocher aux quatre coins de l'écran ceux qui nourriront l'intrigue. La fête du Voyage... la valse de **La Porte du Paradis** (accrochez-vous, c'est à s'écrouler de bonheur !), la procession de **L'Année du Dragon**, le rassemblement du **Sicilien**, un don unique pour implanter le plus grand nombre de personnages dans un espace limité. Et cela ne ressemble jamais à un troupeau de fourmis.

La Porte du Paradis apparaîtra donc comme une page d'histoire inhumaine (le massacre d'une minorité comme fondement des Etats-Unis) emportée sur des terrains nobles par des personnages plus qu'humains. Lier les deux était casse-gueule mais Cimino a un sacré sens de l'équilibre.

Vincent GUIGNEBERT

Heaven's Gate. 1980. USA. Réal. : Michael Cimino. Scén. : Michael Cimino. Photo : Vilmos Zsigmond. Décors : Tambi Larsen. Cost. : Allen Highfill. Mus. : David Mansfield. Prod. : Artistes Associés, Joann Carelli. Int. : Kris Kristofferson, Isabelle Huppert, Christopher Walken, Sam Waterson, John Hurt, Joseph Cotten, Mickey Rourke. Durée : 3H40. Dist. : Connaissance du Cinéma/ Les Films Saint-André-des-Arts. Sortie à Paris le 14 juin 89.

BRIAN THOMAS-JONES

Entretien

Pas de problème! Brian Thomas-Jones connaît la musique. Avec trois dollars en poche et un sosie de Kurt Russel, il refait *New York 1997*. Avec des maquillages signés Ed French et quelques décors, il trouve matière à une série B bien menée et gore comme on les aime, *Rejuvenator*. Brian, on t'adore!



Thomas-Jones (le plus grand) surpris en plein travail

***Mad Movies.** Alors, dites-nous comment donc en êtes-vous venu à travailler dans ce métier de dégénérés ?*

***Brian T Jones** Cela s'est passé un peu comme tout le monde, vous savez, c'est-à-dire en tournant d'abord des films super-8 dès l'adolescence, avant de trouver un job minable dans une compagnie produisant des feuilletons TV En fait je voulais faire une carrière de photographe. et j'ai travaillé quelque temps pour un journal, en Virginie. Puis j'ai suivi des cours. J'ai été assistant, etc . avant de me rendre compte que mon seul centre d'intérêt était bien la réalisation. En 81, mon diplôme en poche, je me suis décidé, et j'ai alors réalisé **Overexposed**, qui n'était que mon sujet d'examen, revu et amélioré. **Overexposed** a été tourné simplement en 16 mm, et produit par Robert Altschuler, mais il ne faisait qu'une heure juste; et il n'a malheureusement jamais été distribué, parce qu'il n'existe aucun marché correspondant à ce type de film court.

***M.M.** Mais le sujet était pourtant d'actualité et il devait vous tenir à coeur ?*

***B.J** Oui, plutôt. Il s'agissait de reporters photographes envoyés en pleine guerre au Salvador avec tous les problèmes matériels et psychologiques qu'ils rencontraient sur le terrain, quand il leur fallait montrer des photos de carnage ou de destruction, de ces scènes d'horreur qui sont le lot quotidien des populations concernées Alors qu'eux, les journalistes, n'étaient venus là que dans la vaine optique de concourir au prochain Prix Pulitzer, ou presque! Pratiquement toutes les scènes ont été tournées à New York et ses alentours, et on a réussi à trouver des extérieurs qui rappellent exactement le Salvador dans la campagne du New Jersey, un joli petit coin de jungle dans lequel on se démenait pour déplacer sans arrêt et pour chaque scène quatre faux plants de bananiers, loués dans un grand magasin...
Ce film n'a été vu nulle part, mais il m'a bien servi de passeport par la suite, puisque j'ai rencontré à cette occasion Steve Mackler, qui a produit ensuite **Rejuvenator** parce qu'il avait bien aimé **Overexposed**

***M.M.** · Pour en revenir à **Rejuvenator**, où avez-vous été chercher un scénario pareil ?*

***B.J.** Précisément, Steve encore, avait acheté les droits de plusieurs séries. Il m'a appelé un jour, et m'a dit de venir voir ce qui m'intéressait. C'est ainsi que j'ai lu un script de Simon Nuchtern, intitulé *Skin*, et je me suis dit qu'il y avait là quelque chose à en tirer, bien que cela me semblât être beaucoup plus qu'une simple histoire de monstres à la mode des *fifties*. A première vue, et en le



Kurt Russel dans New York 1997 ? Non, un inconnu de Escape from Safehaven

réarrangeant, je pouvais en tirer quelque chose à mi-chemin entre **Sunset Boulevard** et **La Fiancée de Frankenstein**. Steve m'a alors embauché.

***M.M.** Et ce titre bizarre, expliquez-nous cette sombre histoire comment est-on passé de **Rejuvenatrix** à **Juvenator**, qui est devenu finalement **Rejuvenator**!*

***B.J** C'est un scénariste de mes amis, Mark Carducci, qui est arrivé avec cette idée de **Rejuvenatrix**. Un beau titre, un peu effrayant, avec quelque chose de sexy et un lointain parfum de science-fiction. De mon côté, le titre auquel je pensais était **Brain Damaged**. Mais pendant le tournage, un gars est venu nous dire qu'il y avait en ce moment plusieurs films avec le même titre, car il avait confondu avec **Brain Damage** de Frank Henenlotter (*NdlR. il s'agissait en français de Elmer le Remue-Méninges*). Et j'ai donc décidé de m'en démarquer

***M.M** Sans compter que cela sonne mieux à des oreilles averties ..*

***B.J.**: C'est vrai que de toute façon je destine mes films à une audience bien particulière, et j'avoue avoir pensé dès le départ que **Rejuvenator** avait une chance de devenir un *cult movie* Avant d'écrire le scénario, je savais que je voulais rendre hommage aux séries B des années 50, avec leurs affreux monstres en caoutchouc et toutes ces choses-là... Je pensais qu'il était dommage d'avoir abandonné tout ça, alors qu'à chaque fois que ces films repassent quelque part, on s'aperçoit que les gens adorent, en tout cas qu'ils recherchent toujours des scènes-clés, dans le genre de celle où la tête de Stella Stone heurte un mur et s'écrase sur le sol, avec les éclaboussures que ça suppose, vous voyez ce que je veux dire... Dans un film suffisamment marquant, une scène comme celle-là ne déclenche aucun trouble chez le spectateur, qui au contraire est censé y retrouver plein de références diverses.



Escape from Safehaven

M.M. *Et comment en êtes-vous arrivé à collaborer avec Ed French ?*

B.J. Steve Mackler avait travaillé avec lui sur **Deadtime**... et il me l'a proposé. Au début, et en fonction de ce que j'avais lu, on s'est assis à une table avec juste l'idée de créer un monstre bien typique, mais on a fini par imaginer une *théorie* des monstres. Déjà, rien que d'avoir pensé à une femme monstre, plutôt que de reprendre des images classiques dans le genre du gars défiguré par un acide et qui revient à l'attaque sous la forme d'un zombie quelconque! Les idées, on les a trouvées dans la réalité: il y a bien des médecins aux Bahamas, censés vous régénérer les cellules, il suffisait de pousser la démonstration un peu plus...

M.M. *Et alors, quelle est la touche personnelle de ce monstre, qu'a-t-il de spécial par rapport à ce qui a été déjà fait ?*

B.J. On est parti sur la base de quatre phases distinctes de maquillage pour notre monstre: les changements se font par étapes et on aperçoit d'abord l'actrice au moment où va commencer sa mutation. Puis dans une deuxième étape les veines gonflent, les cheveux tombent et les dents se transforment... La troisième phase est la moins intéressante, et les restrictions du budget nous ont obligés à ne l'utiliser qu'une fois. La silhouette générale de la femme change, et sa tête semble adopter la forme d'une toque de cuisinier, mais le maquillage prenait trop de temps, et était trop difficile à appliquer et trop fatigant pour l'actrice. On passait donc directement de la deuxième étape à la dernière, où on obtenait pratiquement le portrait de la Méduse elle-même... D'ailleurs Vivian, l'actrice qui tenait le rôle, a même été jusqu'à s'inspirer du personnage de Lilith, une sorcière de la Bible qui présentait aussi certains aspects du même type (que la Méduse). L'idée était de faire croire que le cerveau avait grossi démesurément, et qu'il avait quasiment éjecté les veines et le reste du contenu de la boîte crânienne, ce qui en quelque sorte pouvait expliquer une telle mutation de la tête...
Et puis, on a aussi voulu soutenir l'attention du public avec des scènes parallèles, comme celle du rat mutant qu'on voit au moment où Stella Stone est tuée; lequel aurait d'ailleurs dû se trouver au tout début du film, quand on avait l'intention de montrer encore les choses petit à petit... Finalement, tout se passe de plus en plus vite.

M.M. *Toujours ces problèmes de budget ?*

B.J. Oui, et je souhaite réellement pouvoir un jour travailler avec des budgets un peu plus consistants, non pas que je veuille à tout prix faire exploser des tas d'effets spéciaux, mais j'aimerais surtout réaliser les choses exactement comme je les avais conçues. La pure création, à mon avis, ne devrait pas être limitée de la sorte.

M.M. *Venons-en maintenant si vous voulez bien, à Escape from Safehaven. Qui a, semble-t-il, certains aspects "Sergio Leone" du type "après la chute de la civilisation, un homme seul sera capable de sauver la populace de ses instincts sadiques..." ?*

B.J. Dans les fameux scripts *écrits* par Steve Mackler, le premier était **Rejuvenator** et un second s'intitulait **Bloodscape** dont j'ai oublié l'auteur. Il s'agissait d'une poursuite implacable, avec un départ plutôt déconcertant, du gars qui descend acheter une pizza et qui s'aperçoit à son retour que sa famille a complètement disparu. Les détails du scénario sont véritablement terrifiants, cela se passe d'une part dans un building démesuré et c'est une secte d'adorateurs du Diable qui a kidnappé la famille, dans le but de servir à d'étranges sacrifices; à noter qu'aucun voisin, bien sûr, n'a le courage de s'interposer. J'ai essayé une réécriture sous un autre angle, pour que transparaisse le côté "western urbain" avec la notion de recherche de nouveaux territoires et tout ce que cela comporte de sauvagerie et de persécution.

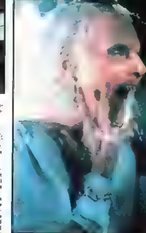
M.M. *Presque du western-spaghetti alors ?*

B.J. Un peu, oui, puisque l'histoire est carrément sacrifiée à de superbes effets visuels et que la dimension des personnages est réduite au strict minimum. Je voulais y voir une œuvre de style, avec des archétypes reconnaissables, comme le faux aveugle ou la tête brûlée, le gouvernement fantoche dont tout le monde se moque, l'homme sans nom qui pénètre dans la ville pour y remettre de l'ordre! Atteindre si possible la dimension d'un Kurosawa! Le fait est que je suis persuadé d'avoir recréé un monde original, en espérant que le public suivra et voudra bien y pénétrer comme dans un jeu dont on connaît les règles, ou plutôt comme on partirait pour une nouvelle chevauchée entre amis.

M.M. *Et vous avez encore d'autres projets dans le même style, actuellement ?*

B.J. Vous savez, j'aime les histoires qui révèlent toute la noirceur existant dans le cœur des hommes. Ce que je suis en train d'écrire en ce moment pourrait très bien se comparer à un **Faucon Maltais** moderne: il y aura un héros extrêmement violent, une femme dragon, et plein d'archétypes comme cela, y compris une pointe d'humour...
Mais je vois déjà le drame, tout le monde va trouver cela génial et personne ne voudra le produire, de la façon que je souhaite.

Propos recueillis par
Maitland MC DONAGH
(Traduction: Nick D'AURIA)



Les deux photos **REJUVENATOR**



EXPRESSO



NEWS FROM HONG-KONG

Le cinéma made in Hong-Kong change. Les grosses comédies qui ont connu leur heure de gloire semblent maintenant dépassées par les films d'action, les thrillers vigoureux et ultra-violents. Signe des temps ? Très probablement. Le rattachement en 1997 de Hong-Kong à la Chine Populaire qui mate dans le sang les manifestations estudiantines, semble traumatiser la colonie britannique. Un million de personnes ont manifesté pour soutenir les étudiants de Pékin. Un million de têtes pour une population qui compte 5,8 millions d'habitants. Il en ne peut guère souvenir que les chinois de Hong-Kong soient politisés. Normal que les préoccupations de cet ordre se retrouvent dans le cinéma. Beaucoup de gens de cinéma doivent envisager sous peu un repli sur Taïwan avec qui les co-productions prennent un envol soudain. Même la Golden Harvest prend les devants, en visant des productions à l'échelle mondiale, réalisées par des cinéastes anglo-saxons (Steve Barron, Mark Lester, Roland Joffé, l'italien Bruno Barzotto, ou l'allemand Carl Schenkel), tandis que les facéties de Jackie Chan commençent à lasser: voir le lamentable **Police Story II**. Imperturbablement, Joseph Lai continue à tourner des packages de conneries post-Ninja et Platoon. Encore vaillant et très actif, Tsui Hark et sa société *Film Workshop* travaillent à un rythme frénétique avec une équipe permanente de 40 personnes (voir *Impact* n° 18). *Film Workshop* annonce pas moins de six nouveaux titres pour la fin de l'année. Entre les productions déjà connues (**Histoires de Fantômes Chinois II**, **A Better Tomorrow III** et **Fantasies of a Swordsman** de Ann Hui et King Hu), on trouve **Violents Streets**, **Seven Warriors**, **China White** de Ronny Yu avec Billy Drago, **Spy Games** et **The Green Snake**. Sur le modèle de *Film Workshop*, de nouvelles sociétés ont lancé **Lethal Angels** de Frankie Chan (deux sœurs vengent la mort de leur frère), **The Heist** du même Frankie Chan (un homme de l'air et sa copine braquent des diamants à un parrain de la Mafia), **Set Me Free** de Raymond Lee (deux amis sont séparés par la Révolution Culturelle: l'un devient tueur professionnel à Hong-Kong, et le second, après s'être évadé de prison, le rejoint)... La firme D & B du milliardaire Dickson Poon poursuit une politique basée sur le polar avec arts-martiaux. Cela donne **In the Line of Duty III** de Arthur Wong et Brandy Yuen, **In the Line of Duty IV** de Yuen Wo Ping (tous avec Cynthia Khan dans le rôle d'une femme super-flic), **Fury** de Michael Wong, **Brotherhood** de Stephen Shin, **Tiger Cage** de Yuen Wo Ping, **Secrets of the China** de Yuen Cheong Yan, **Legacy of Rage II** avec Brandon Lee... Une majorité de polars où les morts se comptent par dizaine. Un [illegible] en somme...

Une nouvelle venue, *In-Gear*, propose elle aussi toute une gamme de polars musclés: **Fatal Chase** de Kelvin Wong, **A Bloody Response** de Norman Law, **Flaming Brothers** de Tony Yakson, **New York Chinatown Massacre** de Stanley W. Suen... Paradisiaque pour les professionnels de la distribution: contacter la société *Ben [illegible] Films*. Pour le bien de l'humanité.

M.T.

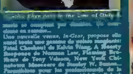
CALL FROM SPACE

Fini le relief, l'écran hémisphérique, le sensurround et toutes les techniques destinées à vous en mettre plein les mirettes. Le showscan les détrône toutes. C'est un procédé mis au point par Douglas Trumbull, magicien des effets spéciaux (**Blade Runner**, **2001 L'Odyssée de l'Espace**), réalisateur et expérimentateur (**Brainstorm** avec Christopher Walken). Le but du showscan est de faire oublier l'écran au public. Le spectacle déborde dans la salle et ouvre une fenêtre sur la réalité. Plus fort que le **Captain Eo** de Coppola pour Disneyland, **Call from Space** vous cloue au fauteuil. En 25 minutes, Richard Fleischer, vétéran de la science-fiction (**Le Voyage Fantastique**, **Soleil Vert**), conte un parcours à travers le temps et l'espace. Un alien (voix de Charlton Heston) convie une adolescente à visiter les hommes préhistoriques qui font l'apprentissage du feu, la Grèce Antique où Archimède vaque à ses théories, la bataille d'Austerlitz, l'Amérique des années 20, secouée par le gangstérisme (en réalité le tournage d'un film)... Du passé, elle entre dans un futur lointain, où l'homme a appris à vivre en complète harmonie avec son environnement. La suite est métaphysique à souhait. Un joli voyage pour exploiter au mieux cette technique saisissante qu'est le Showscan. Pour le découvrir il faut se déplacer au Sorepark de Metz, parc à thème géant, qui envisage très prochainement de se lancer dans la production de films de ce gabarit. Co-produit avec les USA, **Call from Space** possède un générique assez évocateur: James Coburn au casting, Jack Cardiff, un des plus prestigieux directeurs de la photographie de la planète, Ralph McQuarrie (designer sur **La Guerre des Etoiles**) à la conception visuelle, Don Baker (collaborateur de Douglas Trumbull sur **Blade Runner** et **Star Trek** notamment), Walter Murch (collaborateur de Francis Coppola, et réalisateur de **Oz, Un Monde Extraordinaire**) au montage... Un générique de super-production, en somme. Les documentaires de la Géode en prennent vraiment un sale coup dans les gencives.

C.G



Cynthia Khan dans In the Line of Duty 4.







CHAUDE BD

On connaît les résultats catastrophiques du "Pan and Scan". Il faudra se faire désormais au "Poche and Scan". Il s'agit de BD et du passage délicat du format album au format poche, soit un rétrécissement de près de 70%. Réagencement des cases, agrandissement abusifs, dessins à "hoval" sur le contour d'où textes illisibles et personnages grossis. On peut considérer le Poche and Scan comme un sabotage à but entièrement (?) commercial. Le format poche est un effet très pratique, il se glisse discrètement dans la poche. La collection BD Adultes (des femmes nues, des hommes à poils et plein de turpitudes) a adopté le système. Tout pile on oubliera le format pour s'intéresser au contenu, un habile mélange de meilleur et de pire.

Le pire dans cette collection destinée aux adultes (lire initiés dégagés...) c'est l'inflow gentillesse de certaines planches gribouillées à la va vite, où les situations abondent de fausse perversité. C. Lovis est le maître absolu avec Liz et Beth (un dépôt [illegible] cache-sexe), Les Petites Filles Modèles (le titre dit tout), L'Ecole des Biches (bourgeoises sur canapé) et Les Perles de l'Amour (plus soigné). [illegible] W. [illegible] Collier signe de son côté l'insupportable série des Lydia avec son érotisme à base de soubrettes délurées et une grande saga éducative. Clée ou la découverte amoureuse du tout et petit et [illegible]. Dans le genre exotique/intello, Emmanuelle (par Crepax) n'a rien à envier aux films du même nom. Les titres de chapitre (Caresse ou l'Amour de Bee Le Sam-Lo) prennent la tête, les dessins brouillent la vue. Reste le cas Pichard (très sur de Paulette) avec Marie-Gabrielle de Saint-Eutrope. Son trait et son humour agressifs vont en dégoûter plus d'un. Pour le meilleur et toujours dans le genre déstroy-hors, Justine de Sade s'impose. Les écrits de Sade prennent forme sous le pinceau de Philippe Clavel, dans un tourbillon pervers [illegible] de sens déviant. La recherche du plaisir ultime et les dérives monstrueuses pour l'atteindre sont montrées sans détour. On s'y [illegible] on aurait presque envie d'essayer. Très hard également (tout vers la taille des [illegible]), Les Malheurs de Janice de Erich Von Gotha appliquent à la BD le principe du [illegible] pour le dessin animé. Le résultat est décevant sauf pour les gros plans hautement pornographiques qui deviennent de véritables œuvres d'art. Dans le style rétro 1950, Les Cauchemars de Diane par Santoni fournit un catalogue exhaustif des instruments de torture. La beauté des [illegible] fait oublier la sagesse du récit. Ce sont, en effet, plus souvent des mannequins de cire que des personnages [illegible] qui sont soumis aux supplices toujours inventifs. Ex Libris Eroticis de Rotundo, contient deux historiettes savoureuses. La première, Gymnase Andare relate les après-midi sportifs d'une grande dame [illegible] quand le gymnase fait bon usage des cordes, des barres parallèles et du [illegible] d'autre. La deuxième, Esprit d'Observation, développe une intrigue voyeuriste inspirée de romantisme. Un voyeur est contraint de se marier avec la femme qu'il ne peut aimer qu'à distance. Beau et émouvant. Les Contes Pervers de Gérard Leclaire sont inégaux. Se détachent Le Pianoté aux Balais (lieu privilégié du dépucelage scolaire, où s'entremêlent trois expériences amoureuses de l'homme à des âges différents... un exercice de style convaincant !), Les Amants de la Forêt Noire (irruption d'une bande de voyous dans l'intimité de deux jeunes femmes) étonnamment violent. Enfin pour terminer, deux chefs-d'œuvre : Les 110 Pilules de Magnus relatant l'histoire très orientale d'un riche marchand à qui un moine confie 110 pilules aphrodisiaques à consommer avec modération. Faisant fi de tous avertissements, l'heureux en rut perpétuel se livre à des ébats amoureux de haute voltige. L'overdose de sexe l'entraînera vers une mort douloureuse. Superbe. Et Carré Noir sur Dames Blanches, de Alex Varenne. Avec son style tout en ombres (délirantes et inquiétantes), Varenne nous dévoile ses fantasmes, entre de parenthèses intimes encadrant des histoires plus construites. Cruelles par exemple, d'une incroyable cruauté. C'est fin, subtil, élégant, triste, drôle. C'est l'érotisme selon Varenne.





COURTES, MAIS BONNES

C'est la larme à l'œil que nous vous annonçons la mort du comédien italien Maurizio Merli. Très populaire en Italie dans le milieu des années 70, Merli interprétait des équivalents de l'Inspecteur Harry, des commissaires purs et durs. Quelques films de cette série à succès: **S.O.S. Jaguar Opération Casseur, Brigade Spéciale, La Peur Règne sur la Ville...** La carrière de Merli a chuté une fois la vogue du polar passé.

Comme chaque année depuis 1982, le Prix de la Jeunesse a été décerné par des jeunes gens de 18 à 25 ans, passionnés de cinéma. Leur but est de trouver la perle rare, parmi les sélections parallèles (La Quinzaine des Réalisateurs, Un Certain Regard, La Semaine de la Critique et Perspectives du Cinéma Français). Déjà inscrits au palmarès, des titres comme **Harem, Miss Lonely Hearts, Boy Meets Girl, Le Thé au Harem d'Archimède, Nola Darling n'en Fait qu'à sa Tête, Le Chant des Sirènes, De Bruit et de Fureur.** Courageux, le Jury 89 (qui comptait dans ses rangs, pour la première fois, deux ressortissants de la Communauté Européenne, un belge et une hollandaise), a couronné deux films controversés: **Caracas** de Michael Schottenberg (prix étranger), et **Erreur de Jeunesse** de Radovan Tadic (prix français).

Bientôt la fête pour tous. La fête du Cinéma qui aura lieu le jeudi 29 juin. 3000 salles (soit 5000 écrans !) seront libres d'accès pour l'achat d'un simple billet plus le versement d'un franc symbolique par film supplémentaire. Début du sprint à 12 h, fin à 24 h. En jouant des coudes, vous réussirez bien à vous taper 6 toiles !

LINO BROCKA : EN DIRECT DES PHILIPPINES

Le plus connu de tous les cinéastes philippins, le plus doué aussi, Lino Brocka était présent cette année à Cannes avec *Les Insoumis*, démonstration vigoureuse de la violence qui règne dans son pays. Il en parle et cela donne froid dans le dos...

"Il y a environ 150 metteurs en scène appartenant à la Director's Guild of the Philippines. Mais la plupart ne tournent pas. 25 à 30 d'entre eux, en revanche, sont très actifs. La majorité de la production aborde des sujets populaires: soap-opéras, mélodrames, comédies et films d'action. Et seules 3 ou 4 compagnies sont capables de financer de tels films. Financièrement, monter un long-métrage s'avère extrêmement difficile. Le coût moyen d'une œuvre est de 250 000 dollars. Ce paraît peu, si l'on compare ces budgets à ceux des films américains, mais étant donné les taux des changes internationaux et l'inflation de notre pays, c'est en fait énorme. Les Insoumis, qui ne correspond pas aux critères évoqués, mais que j'ai voulu grand public (je reste toujours grand public), a pu être financé grâce à une firme étrangère, en l'occurrence *Pathé Europe*. Politiquement, c'est encore plus dur. L'astuce est de présenter un faux scénario au comité de censure et à l'administration, et de conserver le vrai durant le tournage. Les Philippins n'ont jamais vu mon film, et il se peut qu'ils ne le voient jamais. Je sais que l'ambassade s'inquiète de son impact en France. J'essaie de ne pas devenir paranoïaque, mais je sais aussi que je cours des risques. Il le faut. Je réalise 4 à 5 films par an et de temps en temps je mélange des soaps, des imitations de *Dallas* ou *Dynasty*, pour tourner ce que j'ai vraiment sur le cœur. Je garde l'action, les aspects mélodramatiques et je travaille avec des vedettes de films populaires, notamment Philip Salvador. Salvador a d'ailleurs été couronné roi du box-office cette année. Les acteurs, dans leur ensemble, ne sont pas engagés politiquement, mais Salvador connaissait le risque qu'il courait en tournant ce film. Je n'ai pas été menacé de mort, pas encore, mais j'ai été poursuivi en justice. L'affaire dure encore. Un de mes films a été montré au festival de Toronto sans permis d'exportation et l'administration me harcèle pour cela. Actuellement, ce sont les soldats et les organisations paramilitaires qui me préoccupent. On vit quotidiennement avec la peur. Des gens disparaissent, sont tués, la violence est partout. Aux Philippines, on ne vous arrête plus, on vous torture ou on vous tue. On compte plus de 200 groupes paramilitaires qui font régner la terreur. Ils ont le support officieux de l'armée. On les appelle les escadrons de la mort. A l'intérieur même du pouvoir militaire, il y a d'importantes factions et frictions. Corazon Aquino est débordée. On se demande qui est derrière elle, qui la conseille. La violence s'est encore accrue du fait qu'Aquino n'a pas répondu aux attentes d'un peuple croyant en la démocratie. 85 % des Philippins vivent en-dessous du seuil de pauvreté. La corruption existe à tous les niveaux. Et pourtant, les Philippines sont un pays riche, en minerais surtout. Si cette violence s'est installée aussi tragiquement (je viens d'apprendre qu'un de mes amis, un prêtre, a été assassiné), la faute en incombe aux USA, qui laissent faire. Ce sont eux qui détiennent les richesses du pays. Et ce sont eux qui ont intérêt à rester sur notre sol. Car la région, stratégiquement, reste primordiale. La base qu'ils ont établi chez nous est une des plus importantes du monde. A tout cela, il faut faire face. Je le fais en tant qu'artiste. Je n'oublierai jamais que je suis citoyen de mon pays, et qu'on est responsable de ses actes."

Propos recueillis par Alain CHARLOT.

LES INSOUMIS



Lino Brocka se bat et son combat est juste. Ironie du sort, alors qu'il contribuait, grâce à Bayan-Ko, au départ du président Marcos en 84, le revoilà à Cannes cinq ans plus tard, témoignant cette fois du laxisme du nouveau gouvernement. Corazon Aquino a laissé se développer un cancer affreux qui tue, qui torture et qui a pour nom les *Vigilantes*. Groupes paramilitaires issus de la guérilla passée, et luttant soi-disant contre le communisme, ces escouades de mort secondent activement une armée divisée et pourtant toute puissante. Mais nous ne saurions encore rien de cette gangrène monstrueuse sans Brocka et son film, sans ce réalisateur courageux et son cri d'alarme. Et non content de nous asséner ce message angoissé et salutaire, le plus connu des artistes philippins prolonge sa vision des choses, des faits, par une mise en scène alerte et sans fioriture. Plus fort encore, l'auteur parvient à mêler des accents mélodramatiques réels à un ton résolument de reportage. C'est ainsi qu'après 1H30 de film, 1H30 de descriptif mises au clair (certaines séquences sont d'ailleurs d'une violence insoutenable), un long plan serré a fait déglutir les 1500 spectateurs du Festival de Cannes: l'émotion, forte et intense, était présente, et nulle part ailleurs. Brocka sait de plus qu'il n'est pas d'histoire plus universelle qu'une histoire simple: son film dépeint de simples gens (ici un ancien prêtre amené à se battre contre une secte de *Vigilantes*, l'Orapronobis) qui font les frais du sadisme des uns et de la corruption des autres. C'est le quotidien qui s'exprime, un quotidien effroyable. Brocka manie le cinéma comme une arme et cela se voit. Alors, tant qu'il saura filmer ce cinéma-là, tant qu'il saura allier simplicité, puissance, fiction, réel et beauté, Brocka aura partie gagnée d'avance. Et lorsqu'on émerge de ses Insoumis, on se prend à penser que le seul 7ème Art souhaitable devrait être à l'image de ce film, indispensable.

Alain CHARLOT

1988. Philippines. Réal.: Lino Brocka. Photo.: Rody Lacap. Mus.: Cecille Baun. Product.: Boy C. De Guia, Bernardo P. Guiremand. Int.: Phillip Salvador, Dina Bonnevie, Gina Alajar, Bembol Roco, Ginnie Sobrino. Dist.: Pathé Europa. Durée : 1H36. Sortie à Paris le 24 mai 89.



RETOUR DE LA RIVIERE KWAI

Rien qu'au titre, on se marre déjà. Retour de la Rivière Kwaï n'est pas l'histoire d'une rivière violée qui sort de son lit pour se venger, mais le récit haletant (sic !) de captifs anglais, australiens et américains, envoyés en train puis en bateau vers le Japon. Pourquoi la rivière Kwaï alors ? Parce qu'on l'entrevoit, c'est elle, nous en sommes sûrs à la revue, au début du film, et qu'il faut bien que celui-ci se vende. Ensuite le scénario, gentiment débile, où l'on cherche en vain le héros. Les personnages, inconsistants, sont soit antipathiques (soulagement dans la salle quand Timothy Bottoms l'emmerdeur se fait trancher la tête), soit idiots, la palme revenant au frère de Sean Penn, Christopher, dont l'attitude niaiseuse ne mérite qu'une seule chose, des milliards de baffes. Voulant renouveler le brillant duel verbal entre Alec Guiness et l'officier japonais, le script du numéro deux (mais est-ce bien un numéro deux ?) nous offre George Takei, le Sulu de Star Trek, versus Edward Fox, le cramoisi constipée contre la morgue anglaise. Il y a de quoi s'interroger tout de même sur le présent de Paul Mayersberg, le scénariste: on sait bien qu'à chaque fois qu'un Japonais traîne dans un synopsis, on fait appel à lui (Furyo, Captive qu'il a lui même réalisé) mais là !!! La mise en scène, quant à elle, n'est que fonctionnelle et involontairement comique; les cascades, réduites au pire, montrent le gros Penn exécutant trois galipettes en plan fixe, et c'est tout. On pourrait ainsi détailler ce Retour de la Rivière... au nom de ce qui tue, et nous esclaffer à l'évocation de la centaine de gags semés çà et là. Mais bon...

Alain CHARLOT

Return from Kwai. 1988. USA. Réal.: Andrew V. McLaglen. Scén.: Sargon Tamimi et Paul Mayersberg d'après le livre de Joan et Clay Blair, Jr. Prd.: Kurt Unger. Int.: Edward Fox, Denholm Elliott, Christopher Penn, George Takei. Dist.: Ariane. Durée: trop longue. Sortie: vouée à l'échec.

YOUNG GUNS

Une bande de jeunes sans foyer, plutôt turbulents, trouve en la personne d'un fermier un père adoptif et protecteur. Un gros propriétaire, lorgnant du côté des terres du fermier, envoie ses hommes de main pour le refroidir. Réclamant vengeance, les jeunes desperados gagnent rapidement leurs étoiles de shérifs adjoints. Leur première arrestation se conclut par un meurtre. Recherchés à la fois par la police et par les assassins, les gamins, armés jusqu'aux dents, tentent, tant bien que mal, de survivre. A quoi bon réunir Emilio Estevez, Charlie Sheen, Lou Diamond Phillips, Kiefer Sutherland, Terence Stamp et Jack Palance, lorsqu'on est un aussi piètre réalisateur que Christopher Cain. A quoi bon, pour tous ces acteurs talentueux, se placer sous les ordres d'un cinéaste qui s'est déjà rendu coupable de deux navets, le fameux Quand la Rivière Devint Noire et le banalissime Proviseur. Mystère. En s'attaquant au western, Cain cherche surtout à contenter son petit public. Cain, d'une part, expérimente ce qui l'intéresse (le son, le trip visuel), en brisant la structure traditionnelle du western, et d'autre part, il joue au Peckinpah des temps modernes histoire d'inscrire son nom au tableau d'honneur des réalisateurs du genre... Young Guns, sous ses apparences trompeuses de film neuf dans un genre vieux, ressemble à un gravier mollement balancé dans une mer huileuse. Cela fait un petit "plop" sans éclaboussures. Quand on pense que le but était de balancer un pavé dans la mare, on s'aperçoit que Young Guns est loin d'atteindre celui qu'il s'était fixé.

Vincent GUIGNEBERT

1988. USA. Réal. : Christopher Cain. Scén. : John Fusco. Mus. : Anthony Marinelli et Brian Banks. Photo. : Dean Semler. Prod. : Joe Roth et Christopher Cain. Int. : Emilio Estevez, Kiefer Sutherland, Lou Diamond Phillips, Charlie Sheen, Dermot Mulroney, Casey Siemaszko, Terence Stamp, Jack Palance, Terry O'Quinn... Dist. : Ariane. Durée : 1H46. Sortie prévue le 19 juillet 89.



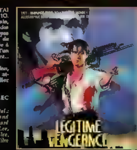
LEGITIME VENGEANCE

Un an après la sortie anonyme de Police Action, voici une autre production David B.: Légitime Vengeance, pur produit de la nouvelle vague "arts martiaux" de Hong-Kong. Réalisé par un jeune cinéaste, interprété par le vrai fils de Bruce Lee, Brandon, Légitime Vengeance est autant mélodrame que polar. Trahi par son meilleur ami Michaël, Brandon est emprisonné. Il apprend que sa petite amie est la proie de Michaël, devenu roi de la pègre. Sorti de prison après six ans de peine, Brandon décide de se venger tandis que sa copine est prise en charge par un vieux milliardaire. Michaël et Brandon se défient jusqu'à l'affrontement final. Mélodramatique avec tous les clichés que cela comporte (perte de la vertu, amitié bafouée...), Légitime Vengeance explose surtout lors de la dernière demi-heure, un dénouement anthologique dont les Chinois ont le secret. C'est la colère d'Al Pacino dans Scarface, à la puissance 10. Brandon Lee, une arme dans chaque main, traverse une grande pièce en abattant des dizaines d'hommes, qui tombent par grappes des balcons. A ses pieds, un bon mètre de cadavres. Tumultueuse, cette bataille rangée à un contre vingt s'achève par l'intervention d'un tueur armé d'un fil particulièrement tranchant...

Filmé par quelqu'un qui sait ce qu'est un plan, Légitime Vengeance est à fréquenter. En attendant d'autres sommets, comme The Killer et Gun Men.

Marc TOULLEC

Legacy of Rage. Hong-Kong 1986. Réal.: Ronny Yu. Scén.: Clifton Cole et Raymond Fung. Dir. Photo.: Jimmy Bosco. Mus.: Richard Koontz. Prod.: Dickson Poon. Int.: Brandon Lee, Michael Wong, Régina Kent, Onno Boelee, Tanya George... Durée: 1 H 30. Distr.: Film Export. Sortie prévue le 28 juin 89.



SKINHEADS

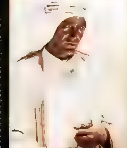
Monsieur Greydon Clark est un réalisateur roublard. Jamais en retard d'une mode, il opte aussi bien pour le film à carambolages (Hitriders), le succédané à *Drôles de Dames* (7 Filles en Or), la science-fiction horrifique (Terreur Extraterrestre), pour ne citer que ces quelques navets distribués en France. Ce n'est pas Skinheads qui va lui donner grâce aux yeux de quelques inconditionnels. C'est nul. La portée sociale se résume rapidement: liquider les skinheads, avant qu'ils ne vous liquident. Clark le dit sans gêne... Les nazillons attaquent d'abord un couple de vieillards, avant de s'attaquer à des étudiants. Pourquoi tuent-ils ? Simplement parce qu'ils sont bestiaux, sadiques et foncièrement bêtes. Le cinéaste les décrit en quelques traits de caractère expéditifs. Il y a le meneur, le plus dangereux de tous, la grosse brute sans cervelle, l'adolescent fourvoyé, la femme qui révèle finalement un soupçon de... Autant de clichés crapoteux, qui dirigent le film vers la caricature hirsute. Clark balance dans le scénario un vétéran de la Deuxième Guerre Mondiale (Chuck Connors), lequel joue les traits d'union entre deux époques. Ce qu'il perd en crédibilité, Skinheads ne le gagne jamais en efficacité. Le film se voudrait hargneux, hystérique. Bof... Une caméra prudente et un montage contrôlé limitent les débordements. Faut dire que les coups de poings ne touchent jamais les acteurs, que l'ours qui achève l'un des vilains (préalablement crucifié) se montre particulièrement débonnaire... On devine les comédiens, dans la traque finale, atteints de cécité. Conçu pour faire du fric sur un thème survolé de très haut, exploité de la manière la plus crapuleuse possible, Skinheads ne donnera satisfaction à personne. Surtout aux nazillons en herbe, lesquels retourneront à la lecture du *"Mon Combat"* de leur vedette favorite.

Marc TOULLEC

Skinheads. USA. 1988. Réal.: Greydon Clark. Scén.: David Reskin et Greydon Clark. Dir. Phot.: Nicholas Von Sternberg. Mus.: Dan Slider. Prod.: Greydon Clark. Int.: Chuck Connors, Barbara Bain, Brian Brophy, Jason Culp, Elizabeth Sagal... Dur.: 1H 30. Sortie prévue le 19 juillet 1989.

LAWRENCE D'ARABIE

Chef-d'Œuvre aux sept oscars, entreprise démesurée, film fleuve, bleu azur du ciel et des yeux du comédien, chameaux en goguette, faux nez d'Anthony Quinn, révélation de Peter O' Toole dans un rôle ambigu, overdose de désert et de lumière, musique somptueuse de Maurice Jarre, version intégrale, officier turc homosexuel, prise d'Aquba la bien nommée, archivage dantesque et travail de fourmi sur la pellicule, jeunesse de l'unité arabe, rêves envolés, faux happy-end et vrai prologue, précision de l'image, beauté de l'image, chameaux filmés de gauche à droite, héros exhibitionniste timide, 1916/1917, intime de l'Emir Fayçal, première victoire et dernière défaite, scènes additionnelles, trois heures quarante-quatre, son dolby spectral six pistes, couple de sourds engagé pour décrypter les séquences muettes, dix citations aux Oscars en 1962, quatre tonnes d'éléments sonores et visuels, film sans femmes, confirmation d'un égyptien moustachu au regard de braise, insensible à la douleur,



"Encore plus neuf que lors de sa première projection 25 ans plus tôt", Alec Guinness le suave, accident mortel le 12 mai 35, diplomatie anglaise, "El Aurens", cinq mois de tournage en Jordanie, "J'ai aimé tuer !".
Mais mieux qu'un puzzle, le film. Allez le redécouvrir.

Alain CHARLOT

Lawrence of Arabia. U.S.A/ Grande-Bretagne, 1962. Réal.: David Lean. Scén.: Robert Bolt. Dir. Phot.: Freddie Young. Mus.: Maurice Jarre (interprétée par le London Philharmonic Orchestra). Production: Sam Spiegel pour la Columbia (Version intégrale: David Lean). Restauration produite et réalisée par Robert A. Harris et Jim Painten. Filmé en superpanavision 70 et Technicolor. Int.: Peter O' Toole, Alec Guiness, Anthony Quinn, Jack Hawkins, José Ferrer, Omar Sharif, Anthony Quayle, Claude Rains, Arthur Kennedy, Donald Wolfit, I. S. Johar, Jack Gwillim, Hugh Miller, Gamil Ratib, Michel Ray, Howard Marion Crawford. Durée: 3H 36 plus ouverture, entr'acte et musique de fin. Présenté en prélouverture du Festival de Cannes 1989. Dis. Columbia Tri-Star. Sortie à Paris le 17 mai.

TIR GROUPE

Nick Nolte dans NEW YOK STORIES

MES NUITS SONT PLUS BELLES QUE VOS JOURS

Nul. Lune? Non, terrestre, un film terrestre. Reste quoi? Reste rien, rien de rien. Mal au rein, mal au cœur, mal à la tête. Casse-tête, casse-couille. Ouille. ouille, ouille. Mouille, mouille comme l'eau, l'eau qui mouille. Aaaaaaaahhhhhhh, j'comprends pas j'comprends plus. Comprenne qui pourra !

V.C.

1989. France. Réal. Andrzej Zulawski. Int. Sophie Marceau, Jacques Dutronc, Valérie Lagrange, Myriam Mezières.. Durée 1H50. Dist. Sorti à Paris le 26 avril 1989

MONSIEUR HIRE



L'histoire de ce ringard doué pour le voyeurisme et le bowling aurait pu nous passionner, si Patrice Leconte ne s'était pas mis en tête de donner dans le blafard. Film sur le désir, nous déclare Michel Blanc. oui mais sur le désir traité de façon froide. Teint cadavérique et lumières crues forment la recette d'une atmosphère heureusement vite installée et accrocheuse. Dommage que le réalisateur, formellement capable, n'ait pas tenté de développer son Monsieur Hire et par là-même, son sujet. Et si la faute en incombe au texte de Simenon, l'adaptation cinéma ne s'imposait alors pas. Tel quel, Monsieur Hire a tout du vain exercice de style.

A.C.

1989 France Réal. Patrice Leconte Int. Michel Blanc Sandrine Bonnaire, André Wilms. Luc Thuillier Dist UGC Durée 1H21 Sorti à Paris le 24 mai 89

ESCLAVES DE NEW-YORK

Qui dit James Ivory, dit aussi passion des Indes et jolis films british. Esclaves de New-York se classe entre la comédie absurde à la Blake Edwards, et Alan Rudolph. Des artistes branchés, peintres, stylistes, dérivent et s'entrecroisent dans New-York, espérant la notoriété. Tour à tour cruel, tendre, ironique, réaliste, et franchement rêveur, James Ivory ne livre jamais sa mise en scène à un scénario construit, charpenté... Cassé, déstructuré, son film est irrésistible.

C.G.

Slaves of New-York. USA 1989. Réal. James Ivory Int Madeleine Potter. Chris Sarandon, Marie Beth Hurt. Durée 2 H 04. Distr. Columbia Tri Star Sortie prévue le 21 juin 89.

DO THE RIGHT THING

Le Melting Pot. personne n'y croit. L'intégration raciale dont sont fiers certains Américains n'existe pas, n'a jamais existé. Les Noirs ont leur musique, leurs quartiers, leur rythme de vie et leurs modes de pensée.. Collez trois blacks rap et deux italo-américains dans une même pièce et vous obtenez, non pas un melting, mais un fighting pot. C'est tout le sujet de Do the Right Thing, un très bon film qui démontre que de justes moyens peuvent aboutir à une fin malheureuse. Habile dans sa démarche, Spike Lee réussit de surcroît à embobiner son monde, en inversant les rapports entre tension et explosion. En clair, ça pète au moment où on ne s'y attend plus.

A.C.

1988 USA. Réal. Spike Lee Int Danny Aiello, Ruby Dee, Ossie Davis, Giancarlo Esposito Richard Edson Bill Nunn, Spike Lee... Dist UIP Durée 1H59 Sorti à Paris le 14 juin 89

UN CRI DANS LA NUIT

Fred Schepisi a apparemment des comptes à régler avec l'Australie. Ce pays aux grandes étendues désertiques. Il le filme comme un petit village où les ragots forment l'essentiel de la culture des habitants. Le plus gênant, c'est que Schepisi se serve d'un fait divers (le procès d'une femme accusée à tort d'infanticide) pour traiter de ce qui l'intéresse lui spécialement: le pouvoir des médias, l'information détournée, et l'Australie des bouseux. Un tantinet prétentieux.

V.G.

A Cry in the Dark. 1989. Australie/GB. Réal. Fred Schepisi. Int. Meryl Streep, Sam Neill, Dale Reeves, Michael Wetter.. Durée 2H Dist Pathé Europa. Sorti à Paris le 24 mai 1989.

SCANDAL

Les Anglais ont toujours été friands de potins, zébrant la carrière politique de tel ou tel ministre d'un grand R comme Honte. Les Anglais, par ailleurs, parce qu'ils sont de fieffés libertins et de grands naïfs, sont souvent tombés dans le panneau de la presse à scandales. En 63, le ministre de la guerre John Profumo était obligé de démissionner, suite aux révélations de Christine Keeler, une jeune fille un peu légère qui choisissait ses amants parmi les hommes de la haute. Michael Caton-Jones, dont c'est le premier film, s'est placé d'emblée dans les deux camps: Keeler ne serait pas une call-girl mais une femme insouciante, Profumo, vers la fin du film, devient pathétique, et son Dr Ward (interprété magistralement par John Hurt) paraît généreux et bon. Sans les condamner, il prête donc à ses personnages des qualités et des défauts. Un attitude peu scandaleuse pour un film très réussi.

A.C.

1989 GB. Réal. Michael Caton-Jones. Int John Hurt, Joanne Whalley-Kilmer, Ian McKellen, Bridget Fonda Dist UIP Durée 1H54 Sortie à Paris le 28 juin 89

IZZY & SAM

Les amours entre personnes issues de milieux sociaux différents feront toujours le bonheur des scénaristes. Dans Izzy and Sam, Izzy est une jeune femme qui tout en restant simple navigue dans la sphère intellectuelle new-yorkaise. Et Sam vend des cornichons. Bon, et bien malgré ça, leur relation va aboutir.
On cherche malheureusement dans l'intrigue, bouffée par des seconds rôles caricaturaux, l'élan romantique qui faisait la force de Eclair de Lune.

C.G.

Crossing Delancey. 1988. Réal. Joan Micklin Silver. Int Amy Irving, Peter Riegert, Sylvia Miles, Georges Martin.. Dist Warner bros. Durée 1H37 Sorti à Paris le 7 juin 89

NEW YORK STORIES

Film à sketches, et par conséquent film inégal, N.Y. Stories est à la base une idée en l'air. Une de ces idées du type "et si on ..." qui font leur chemin en dépit du bon sens. De New York pour commencer. vous ne saurez pas grand-chose, sauf qu'on y trouve des peintres égoïstes (via Scorsese), des gosses de riches (merci Coppola) et des juifs traumatisés par leur mère (tel Woody Allen). Passons sur le film de Coppola, insupportable, et saluons la mise en scène [illegible] ce fou de la caméra qu'est Scorsese. Reste en fin de parcours le merveilleux petit sketch, plein d'humour, signé Woody Allen et ses complices.

A.C.

1988. USA. Réal Martin Scorsese (Apprentissages), Francis Coppola (La Vie sans Zoé) et Woody Allen (Le Complot d'Œdipe). Int. Nick Nolte, Rosanna Arquette, Giancarlo Giannini. Talia Shire Woody Allen, Mia Farrow Dist. Warner Bros Durée 2H04 Sorti à Paris le 17 mai [illegible].

TROP BELLE POUR TOI

Grand Prix Spécial du Jury ! Pourquoi pas. Blier, pour l'ensemble de son œuvre, méritait bien cette reconnaissance. Mais l'auteur reçoit cette récompense au moment où il abandonne partiellement le style aigu qui le caractérisait, un déluge de dialogues caustiques, ciselés et irrespectueux. Certes, "écris ce que tu as envie d'écrire" semble toujours être sa devise, mais l'écriture est devenue filandreuse. Et Blier, pour se prouver son talent, a opté pour une forme différente, à tiroirs. C'est assez osé et assez ennuyant.

A.C.

1989 France Réal. Bertrand Blier Int. Gérard Depardieu, Josiane Balasko. Carole Bouquet, Roland Blanche, François Cluzet Dist AMLF Durée 1H31. Sorti à Paris le 12 mai 89.



COURRIER DES LECTEURS

WILFRIED JACOB
(Berne)

Suite à la lettre de Stéphanie parue dans le numéro 19 d'*Impact*, je réagis. Ma chère Stéphanie, mets-toi bien dans le crâne que Sylvester Stallone est fini. Rends-toi bien compte que depuis un ou deux ans, Sly est sur une pente douce, alors que Arnold (depuis un ou deux ans également) est en constante progression. Cela prouve que ce que tu dis est faux. Une autre preuve: **Rambo III** n'a pas atteint 60 millions de dollars de recettes aux USA. Deux mois après, **Jumeaux** avec Arnold, faisait un carton au box-office (actuellement, 102 millions, et ça continue). De plus **Rambo III** a coûté deux ou trois fois plus cher que **Jumeaux**.
Stallone représente le muscle fort et dur. Il n'inspire aucune émotion, sauf dans les premiers **Rocky** et **Rambo**. Sly veut une musculature de plus en plus importante. Pourtant, la vogue des Monsieurs Muscle au cinéma est finie. Arnold a compris la leçon depuis **Commando**; il a perdu 10 kilos. 10 kilos que Sly a gagné.
Je ne suis pas aveugle ou borné. Je me renseigne avant d'écrire n'importe quoi.

Bigre, quelle puissance dans les mots, quelle émotion dans les passions. Sly comme Arnold ont des carrières encore toutes jeunes. L'un peut s'écrouler, l'autre remonter au plus haut ou vice-versa. Et remettre ça trois calendriers plus tard. Faut dire que les échecs de Sly sont très relatifs puisque ses films rapportent malgré tout des sommes astronomiques à ses producteurs-distributeurs. ***Cobra II*** *et* ***Rambo IV*** *se feront. C'est sûr.*

SAMUEL VAN OLFFEN
(Montpellier)

Ça fait bientôt 3 ans que je lis *Impact* et je ne suis vraiment pas d'accord avec Jérôme Bernard, supporter de Chuck Norris. Certes Chuck Norris est bon. Mais il a fait son temps; il peut prendre sa retraite. Le cinéma d'arts martiaux demande une nouvelle star: Jean-Claude Van Damme peut prendre la relève. Ne dites pas qu'il ne fait que des navets: vous n'avez certainement pas vu **Bloodsport** (*si, justement*). Van Damme peut atteindre maintenant le niveau d'un Dolph Lundgren (*on espère qu'il ira quand même plus loin*) ou d'un Stallone (*c'est ce qu'il souhaite*). J'espère qu'*Impact* mettra ses films sur un pied d'égalité avec **The Punisher** ou les **Freddy**.

Van Damme cartonne. Même dans des nanars style ***Karaté Tiger*** *ou* ***L'Arme Absolue*** *qui, sans lui, seraient sortis dans une salle double-programme à Paris avant d'échouer dans le plus complet anonymat sur les rayons des vidéo-clubs.* ***Cyborg*** *est efficace.* ***Kickboxer*** *un peu moins mais sympa tout de même, et notre homme a de la suite dans les idées. Arnold est bien autrichien...*

LAURENT BONETTI
(Compiègne)

Je croyais avoir tout vu, tout lu en matière de conneries mais là, j'avoue avoir été surpris (*Monsieur est un vétéran ?*). Qui a signé "ça" ? Vincent Guignebert, celui qui trouve le jeu de Dustin Hoffman (enfin un malgrichon dans *Impact* !) dans **Rain Man** "mi-fabriqué, mi-intense", ou encore que "Rambo stop the War" pourra intervenir de nouveau ("tant pis pour nous"), ou encore "qu'on va bien se marrer avec Rocky V". Si Mad Max est mort (sur fond de soleil couchant dans le III), si Conan et Superman ne valent guère mieux, tous les héros ne sont pas pour autant finis: le Highlander, Rambo justement, Cobra, James Bond vont bien. Merci pour eux. Venons-en à Indy; il devra battre Batman le jour du *Memorial Day*. Spielberg, le "réalisateur le plus méBant du monde" ? Non. Simplement un grand professionnel qui sait qu'il ne faut rien laisser au hasard pour avoir une chance de réussir. Rappelez-vous l'intelligence du lancement de E.T. Pas de journalistes sur le set (traduction brancho-british du plateau), aucune photo, mais un gigantesque merchandising, qui contribue à alimenter son succès à la sortie. Que dire du choix des acteurs ? D'abord, rappeler qu'il vaut mieux avoir vu pour critiquer (*à 100 % on est avec toi*). Ensuite que le nom d'Harrison Ford a été érigé au statut de star par Spielberg (et George Lucas). Reprocher à Spielberg de l'utiliser pour "assurer" ne serait pas, alors, le moindre des paradoxes. L'arrivée de Sean Connery dans le rôle du "dady" est une idée de génie, une suite logique après **Highlander**, **Le Nom de la Rose**, **Les Incorruptibles**. Il en va de même pour River Phoenix, excellent dans **Stand by Me**. Sa venue peut contribuer à renouveler le mythe. N'oublions pas Alison Doody, inconnue du grand public, remarquable dans **L'Irlandais** où elle campe une terroriste de l'IRA étonnante de sang-froid. Spielberg lui donne sa chance. Alors "trouillard" Spielberg ?

Indiana Jones
attendons avant de juger

En fait, le wonder-boy hollywoodien est plus mûr après le demi-échec de **L'Empire du Soleil**. Il devrait nous livrer un dernier Indy à son image, assez éloigné du II qui tient beaucoup de George Lucas, enlisé dans les effets spéciaux de **Labyrinthe** et de **Willow**.

La prose de V.G. était simplement d'ordre "craintif". C'est-à-dire prenant position pour un Spielberg fidèle à lui-même et non pas aux dollars du tiroir-caisse. Il était impossible de voir le film à l'époque. L'auteur du papier l'a donc pris par le bout qui dépassait. Le seul. Il a tiré un bon coup en espérant que Spielberg n'a pas tiré sur la même corde. Un Indy III est toujours difficile à assumer et céder à la roublardise est si aisé ! Cependant le nombre de scénaristes qui se sont succédés sur le film indique que le papy d'E.T. n'a pas gobé le premier script venu. Le mystère entourant le personnage de River Phoenix est aussi de bon augure.

Le Carton du Mois

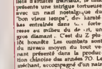
RAMBOMANIA



Les fanas de Sly seront aux anges. Pour les faire patienter jusqu'à la sortie de **Rambo III** en vidéo courant Août, *Delta Vidéo* sort une espèce de *making-of* qui n'en est pas vraiment un, dans la mesure où cette **Rambomania** est le dossier de presse audiovisuel du film, à savoir 45 minutes des différentes bandes annonces, d'interviews présentées plusieurs fois à la télévision, d'un clip plutôt ringard dans lequel un crooner ringue se contorsionne dans un entrepôt. Mais l'idée est plutôt bonne. Après deux bandes annonces, on nous propose une interview de Rambo lui-même, l'air fatigué, mal rasé, un épais blouson pour lutter contre le froid. Pas de version doublée, mais seulement des sous-titres. Tant mieux. Rambomania donne de plus une idée assez précise de l'ampleur de la production. Mouvements de foules, déplacement des caméras, réglage des séquences de combat. On n'a pas vraiment l'impression de se trouver sur le plateau du dernier film de Bruno Mattei. Détournée de sa fonction initiale (de simple dossier de presse destiné à prendre la poussière après exploitation par la TV), l'édition de cette cassette est en définitive une bonne action.

USA 1988. Documentaire fréquenté par tout le générique de Rambo III. Sylvester Stallone en tête... Dist. Delta Vidéo

COMBAT FINAL



Suite du pâtre Tue et Tue Encore, **Combat Final** est un film karaté sud-africain qui voudrait bien imposer James Ryan comme un nouveau Bruce Lee. Après un générique pompé sur celui de **Dons Selvers de Rues** et énumérant une longue liste d'artistes martiaux, le film présente une intrigue tortueuse avec un nazi nostalgique du "bon vieux temps", des karatékas entraînés dans une forteresse au milieu du désert, un gros diamant... C'est du Z plutôt honnête. Les combats sont du niveau moyen du tout venant présenté dans la production chinoise des années 70. Le méchant, accompagné d'un nain malsain, voudrait bien reconstituer une compétition de karaté allemand contre japonais. Il y a des choeurs du Reich et de la musique orientale quand il faut.

Afrique du Sud (1976). Réal. Ivan Hall. Int. James Ryan, Charlotte Mitchelle, Norman Combes... Dist. Delta Vidéo

L'OMBRE D'UN MEURTRE

Le prototype même du petit film indépendant américain, tourné par un débutant cinématographiquement pas mature. Ce qui ne signifie pas que le film soit nul. Loin s'en faut. Un journaliste enquête sur le suicide d'une vedette de cinéma des années 30. Ce dernier avait assassiné une starlette. Assez mal construit, le récit réussit cependant à créer un certain suspense. Pourquoi tente-t-on de mettre le reporter hors d'état de nuire ? Qui est ce vieillard, qui vit reclus dans un immeuble en ruine ? Quelques flash-backs rétro, une atmosphère bien ménagée et l'environnement poussiéreux, rendent cette modeste production assez attachante.

Shadows on the Wall. USA 1986. Réal. Patrick C. Poole. Int. Wilford Brimley, Gary Swanson, Lou Michaels. Dist. GCR

LITTLE NIKITA

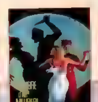
Drôle de surprise pour Jeff lorsqu'il découvre tout d'un bloc que son véritable prénom est Nikita, que ses parents sont en réalité des espions soviétiques, des "taupes" implantées aux Etats-Unis et qu'un agent du KGB cherche à les faire disparaître ainsi que quelques autres. Tout cela à la veille d'être admis dans une académie militaire. Traitée légèrement, cette comédie d'espionnage agréable tient la route. Alerte et inquiétant, le récit nous permet de retrouver de sympathiques acteurs, et surtout l'incroyable tronche de Richard Lynch, une fois de plus dans le rôle d'un tueur froid faisant passer dans ses expressions une méchanceté qui ne nécessite aucun dialogue. Little Nikita est le prototype du petit film sympa et sans prétention qu'il est agréable de découvrir en vidéo.

Little Nikita. 1988. Réal. Richard Benjamin. Int. Sidney Poitier, River Phoenix, Richard Bradford, Richard Lynch. Dist. GCR

DELIT DE FUITE

Inspiré du petit *Plunger à Luna Park* de Donald Westlake, un pseudo, **Délit de Fuite** est une bonne surprise. Trois brigands fuyant après un braquage heurtent une voiture, provoquant la mort des passagers, dont une petite fille. Le père de la fillette engage un tueur mystérieux pour retrouver et faire disparaître douloureusement les bandits. L'histoire est plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord et le personnage de "l'exterminateur" est intéressant, entouré d'une aura bizarre et inattendue. Le réalisateur a soigné ses décors, particulièrement celui du parc de loisirs qui conclut l'intrigue. Dommage que le final pèche par son inconsistance mais cela ne suffit pas à gâcher la bonne impression d'ensemble.

Slayground. 1983. Réal. Terry Bedford. Int. Peter Coyote, Mel Smith, Billie Whitelaw, Philip Sayer. Dist. Warner Home Vidéo





River Phoenix dans Little Nikita

STEELE JUSTICE →



Cette "justice de fer" (steele/fer est aussi le nom du héros) se classe un peu au dessus du tout venant des polars post-Vietnam. Les meilleures séquences du film s'y déroulent d'ailleurs. Le réalisateur s'y montre particulièrement irréaliste, avec une grenade montée sur un rat, un trésor constitué de pièces d'or... Retour aux USA. Un général Viet-cong s'est reconverti dans le trafic de la drogue. Il fait liquider la famille d'un flic qu'il a connu dans les rizières et qui lui mène la vie rude. Fou de chagrin, Steele, manœuvré par la police, sort les pétoires. Bénéficiant d'une psychologie moins rudimentaire qu'à l'accoutumée, le héros a pour particularité de porter autour du cou un serpent corail, espèce particulièrement venimeuse. Explosions et hécatombes sont de rigueur.

USA. 1986. Réal.: Robert Boris. Int.: Martin Kove, Sela Ward, Ronny Cox, Bernie Casey. Dist.: Delta Vidéo.

CHOC TROOP

Espionnage en temps de guerre est particulièrement risqué. Le Capitaine Frank White de la Delta Force en fera la douloureuse expérience. En tentant de s'emparer du cerveau électronique d'un hélicoptère soviétique révolutionnaire en Afghanistan, il est capturé par le KGB qui cherche à le faire parler. Les autorités américaines craignant un incident en pleine Glasnost essaient de le faire disparaître par afghan interposé et moyennant des armes. Une seule solution pour White, s'éloigner et rejoindre la résistance afghane... Par sa volonté d'originalité et la rigueur du traitement, et en nous évitant souvent d'interminables bavardages, Choc Troop se hisse sans peine au niveau des films regardables.

Shock Troop. 1988. Réal. : Christian Ingvordsen. Int. : John Christian, Olivier Daniels, John Rano, Shareen Mitchell. Dist. : GCR.

Chez *C.B.S.-Fox*, lancement de la collection "Stars" avec des titres importants, comme **Butch Cassidy et le Kid, Le Verdict, Quintet, Hombre** (tous avec Paul Newman), **French Connection, Little Big Man**, mais aussi **Moïse** (Amen...), et **Cocoon**, pour vous montrer que **Cocoon II** est vraiment de trop.

3 HEURES, L'HEURE DU CRIME

Ecrit par le fils de Richard Matheson, Richard Matheson Jr., **3 Heures l'Heure du Crime** révèle le grand talent de Phil Joanou, déjà remarqué avec le concert filmé du groupe U2. A partir de rien, le suspense. Un petit détail prend une importance incroyable. L'argument de départ est déjà surprenant, saugrenu presque. Dans un campus, un élève se voit chargé, pour la gazette locale, d'écrire un papier sur un nouvel arrivant, un bonhomme pas commode. Ce dernier donne rendez-vous l'après-midi même à son interlocuteur pour un combat... Des angles de prises de vues originaux, un style très clip mais sans facilité, un rythme imperturbable malgré la durée réelle, un sens inné du retournement de situation...
3 Heures... est à découvrir dans les plus brefs délais.

Three O'Clock High. USA 1987. Réal.: Phil Joanou. Int.: Casey Siemazko, Anne Ryan, Richard Tyson... Dist.: CIC Vidéo.



Little Big Man

DANGER ZONE 2

La vengeance est l'un des moteurs éprouvés du film d'action. Rien de tel qu'un loubard hargneux libéré prématurément de prison, et qui ne rêve que de faire le plus de mal possible à celui qui a osé le faire incarcérer. Reaper (joli nom!), donc, enlève la petite amie (pas la fille, comme l'assure le texte de jaquette; on se demande s'ils voient leurs propres films parfois!) du flic Wade Olson qui va se lancer à sa recherche. Tel un petit poucet, il récupérera régulièrement des polaroïds montrant ce que son aimée subit de la part du gang. Dur! En chemin, il rencontre plusieurs personnes qui se joignent à lui, dans sa chasse au Reaper; et c'est plus dur que la chasse aux caries. Avec des méthodes inhabituelles, allant jusqu'à la consultation d'une voyante, la traque va être âpre et méchante, d'un côté comme de l'autre... Petit polar deviendra grand.

Danger Zone 2 : Reaper's Revenge. 1988. Réal. : Geoffrey G. Bowers. Int. : Jason Williams, Robert Random, Jane Higginson. Dist. : GCR.



LES MERCENAIRES DE L'APOCALYPSE

Ah, si Rambo avait connu la Seconde Guerre Mondiale! Ne cherchez pas plus loin, les Italiens y ont pensé. Ayant travaillé avec application la technique d'acteur stallonienne, le héros crispe les mâchoires avec conviction et manie une lourde mitrailleuse avec talent. Il fait partie d'un groupe hétéroclite de mercenaires constitué d'un curé défroqué, d'un médecin blasé, d'un aviateur cinglé, auquel s'intègrent bientôt une femme violée et un dynamiteur spécialisé. Leur mission, détruire un quartier général allemand situé dans une grotte à la frontière yougoslave. Au risque de gâcher le suspense sachez qu'ils y arrivent. Par contre, vous, il n'est pas impossible que vous abandonniez en chemin. Rassurez-vous, on ne vous achèvera pas pour autant!

Apocalypse Mercenaries. 1986. Italie. Réal. : John R. Dawson. Int. : Karl Landgren, Vassilis Karis, Maurice Poli, Paul Muller. Dist. : Delta.

Marcel BUREL



X IMPACT

THE PILLOWMAN

(Vidéo Marc Dorcel)

Un X américain de classe, réalisé par l'ancien hardeur John Leslie, lequel va donner de l'ampleur aux performances de ses comédiens. The Pillowman (L'Homme-Oreiller) conte les déboires d'un monsieur dont les nanas ne raffolent pas spécialement. Celui-ci découvre une liste de femmes esseulées. Il les essaie les unes après les autres. Il y a celle qui est toute rasée partout, une superbe jeune blonde qui peut tout avaler, y compris la queue la plus éléphantesque. On trouve encore une donzelle qui aime les vétérans du Viet-Nam, etc... Du bon X.



THE PILLOWMAN

STORMY

(Alpha Vidéo)

Un film du grand Bob Vosse, le Bob Fosse du X. Les nostalgiques verseront une petite larme à l'apparition du défunt John Holmes, ici directeur d'un lupanar somptueusement équipé. L'orientation est dans Stormy aux grosses pointures, aux spectaculaires prises par derrière, aux giclées de semence... Les mecs trouveront ça un peu frustrant, vu la catégorie présentée, mais les nanas seront aux anges. Le X, ce n'est pas uniquement pour les gros dégueulasses qui ne pensent qu'à ça.



STORMY !

KARATE GIRLS

(Antarès/ Travelling)

On aura tout vu dans le domaine du X. Les sportifs se sont mis au hard depuis longtemps, mais les karatékas étaient encore dans les vestiaires. **Karaté Girls** en bouche donc un coin. Tout commence par l'irruption d'un *ninja* chez une donzelle qui découvre ce que ça che la fameuse combinaison noire. Vous devinez la suite... Le metteur en scène, un certain F.J. Lincoln, nous convie à la visite d'un club de karaté bien fréquenté. Exotisme garanti. Et les karatigresses, professant les arts martiaux dans le plus simple appareil, sont aussi ravies au lit que bonnes dans les salles de sport.

Roméo MOELLEUX

LA STAR DU X

SEKA

Avec Seka, le consommateur de X s'attaque à l'orée des années 80, époque bénie du hard américain où John Holmes sévissait. Blonde, platinée à l'extrême, élégante, cette actrice a su séduire la plupart des producteurs par la qualité de son jeu et la puissance de son "engagement". Il suffisait par exemple d'un gros plan sur ses lèvres pour ravir le spectateur. Managée par son mari Ken Yontz, Seka se fit connaître par la série des **Swedish Erotica**, et surtout **Inside Seka**, hymne à sa beauté sophistiquée. Mais devenir super-star du jour au lendemain ne l'a pas empêchée d'aligner sans retenue film sur film: **Draculax** (avec Jamie Gillis), **Seka's Fantasies**, **My Sister Seka**, **Seduction of Seka**, **Plato's the Movie**...

Malheureusement, peu de ces chefs-d'œuvre (Gilles Boulenger, de retour de Californie, nous a assurés du sérieux de cette production) ont été traduits en France, et attendent encore un distributeur. Semble avoir arrêté de tourner, mais peut, à trente-cinq ans passés, nous causer encore de bien belles surprises.

Seka et Annette Haven (au pied) dans DRACULAX

VAN DAMME

(La Star de **"Bloodsport"**)



CANNON FRANCE ... GOLAN-GLOBUS ... ALBERT PYUN "CYBORG" ... JEAN CLAUDE VAN DAMME – DEBORAH RICHTER – VINCENT KLYN ... DAYLE HADDON ...
JIM SAAD ... TONY RIPARETTI ... TOM KARNOWSKI ... KITTI CHALMERS ... MENAHEM GOLAN ... YORAN GLOBUS ... ALBERT PYUN


LES ÉCORCHÉS
HELLRAISER II
I AM IN HELL
HELP ME
NEW WORLD PICTURES en association avec CINEMARQUE ENTERTAINEMENT (USA) LTD. présente une production A FILM FUTURES PRODUCTION HELLBOUND: HELLRAISER II
avec CLARE HIGGINS • ASHLEY LAURENCE • KENNETH CRANHAM musique de CHRISTOPHER YOUNG directeur de la photographie ROBIN VIDGEON, B.S.C. scénario de PETER ATKINS
d'après une histoire de CLIVE BARKER producteur exécutif CHRISTOPHER WEBSTER et CLIVE BARKER produit par CHRISTOPHER FIGG réalisé par TONY RANDEL distribué par